N° 56. MAI 1924.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus

Il y a un an, le 29 avril 1923, le Souverain Pontife décerna les honneurs de la béatification à une jeune fille de France, Thérèse Martin, née à Alençon le 2 janvier 1873, morte au carmel de Lisieux le 30 septembre 1897, dans sa vingt-cinquième année. Si elle eût vécu, elle aurait eu cinquante ans en cette année 1923 où Rome, encouragée par une irrésistible poussée de l'univers chrétien, la portait sur les autels. Il semble qu'on n'exagère rien en écrivant que Sœur Thérèse a des fidèles dans les cinq parties du monde, aussi enthousiastes que nombreux.

Qu'a donc fait cette enfant pour susciter, en si peu de temps, un pareil mouvement? Nos lecteurs le savent. Qui n'a lu l'*Histoire d'une âme*? Quel chrétien n'a ouï raconter quelqu'un des miracles de l'aimable thaumaturge qui

« passe son ciel », comme elle l'avait promis, « à faire du bien sur la terre » ? Nous ne voulons raconter ni sa vie, si belle dans sa simplicité, ni les prodiges qu'elle sème de tous côtés. Le but des pages qui suivent est plutôt de considérer sa doctrine. Car, il faut bien l'avouer, la bienheureuse Thérèse n'est pas toujours bien comprise. Quelques-uns semblent n'avoir pas découvert ce qui fait le vrai fond de cette humble vie et s'arrêter aux apparences. Il faut dire, à leur décharge, qu'une certaine littérature pieuse contribue à maintenir cette impression au moins incomplète, peut-être fausse. Ne faut-il pas ajouter que les allures, souvent enfantines, de l'autobiographie elle-même, et son extrême simplicité, ont pu donner le change à quelques lecteurs superficiels et inattentifs ?

Pourtant les écrits de Sœur Thérèse sont pleins d'une doctrine solide, profonde, traditionnelle. C'est cette doctrine spirituelle, si conforme à la grande tradition théologique et mystique, que nous voudrions dégager et mettre en relief. Ce serait, une fois encore et dans un cas particulièrement intéressant, montrer que toute vie spirituelle doit s'appuyer sur un enseignement sérieux et que c'est de la vérité que jaillit l'amour.

M.-V. Bernadot.

LA BIENHEUREUSE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

Vie ascétique de la Bienheureuse

Sa vaillance

Il est extrêmement intéressant et instructif pour nous de constater à quel point la toute-puissance du Créateur se joue des causes secondes. Comme la Providence se plaît à confondre nos pauvres petites vues humaines, et à ruiner les conceptions que nous pensions le mieux fondées! Ce renversement des choses date surtout de l'Incarnation; il s'est souvent renouvelé au cours des siècles; de nos jours plus que jamais, la grâce divine se sert des moindres événements pour se manifester, et bien souvent les œuvres accomplies sont sans rapport apparent avec la faiblesse des moyens employés.

Lourdes était, jusqu'au siècle dernier, la plus obscure et la plus ignorée des bourgades perdues dans les montagnes. Surgit une pauvrette sans ressource et sans la moindre instruction : et voici qu'au simple récit de ses visions le monde entier s'ébranle et se rend en foules compactes à la grotte miraculeuse!

La grande thaumaturge des temps présents, la Bienheureuse d'hier, la Sainte de demain — tous les cœurs catholiques le désirent avec ardeur —, celle qui d'une extrémité

à l'autre de l'univers fait bénir sa mémoire et publier ses bienfaits, celle qui travaille pour tous sans ménager sa peine est une contemplative qui n'a guère connu du monde que la clôture de son monastère! En ce siècle d'activité fiévreuse et débordante, l'humble vierge du Carmel nous donne une singulière leçon de calme et de silence.

La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus avait reçu du ciel une mission bien déterminée, que Sa Sainteté Benoît XV a reconnue de la façon la plus formelle, et qu'il a voulu signaler à tous afin que nul n'en ignore. Cette enfant privilégiée est venue, de la part de Dieu, enseigner « sa petite voie » de l'enfance spirituelle à tous indistinctement, aux humbles qui la pratiquaient déjà, comme aux maîtres de la science qui en ont peut-être plus besoin. Pour tous sans distinction est bien là « le secret de la sainteté (1) ».

De cette mission très particulière, Sœur Thérèse a eu parfaitement conscience. Elle sait qu'elle doit faire connaître sa petite voie aux âmes, et les amener ainsi à aimer Dieu. Sa vie tout entière prêche cette voie de l'enfance, car elle-même donne l'exemple de la parfaite simplicité, de la confiance illimitée et du joyeux abandon qui en sont la caractéristique. Elle s'attache tout spécialement à pratiquer la vertu des enfants, qui est d'aimer leur père dont ils ont tout reçu. Elle, toute petite, toute pauvre, toute faible, se livre éperdument à l'Amour divin, à l'Amour miséricordieux, elle se laisse porter dans les bras de Dieu : c'est pour elle le moyen d'arriver à la sainteté (2).

(1) Benoît XV, dans son *Discours* à l'occasion du Décret sur l'Héroïcité des vertus de la Bienheureuse. Le texte en est reproduit en appendice au récent ouvrage : *Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus. Histoire d'une âme,* Lisieux, 1923.

(2) Ce sont les idées que développe le R. P. MARTIN dans *La Petite Voie de l'enfance spirituelle, d'après la Vie et les Écrits de la B^e^ Thérèse*

Mais, sous les dehors charmants de cette enfance spirituelle que « la petite Thérèse » a si bien pratiquée et que son aimable exemple a rendue si attrayante, il faut savoir ce qui se cache de force d'âme, de vaillance et d'inlassable générosité. De cela il n'est pas nécessaire que notre héroïne ait eu pleine conscience, il suffit que sa vie rende témoignage de la réalité. Cette vaillance est, il est vrai, comme noyée dans l'abîme de charité divine où la Bienheureuse se trouve comme dans son élément : L'amour pour son Dieu est le foyer où s'allume la flamme de sa générosité, c'est le principe de tous ses actes, et c'en est le revêtement le plus pur. On ne peut rien ajouter, à ce point de vue, à l'esquisse si attachante que les Carmélites de Lisieux ont récemment donnée de *L'Esprit de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus* (1). De ces notes et souvenirs il ressort bien que l'amour de Dieu fut chez Thérèse la source qui féconda toute sa vie spirituelle. Ce fut son grand moyen, ou pour mieux dire, son unique moyen. Elle n'a jamais demandé à Dieu autre chose que l'amour, n'avait d'autre désir que de rendre « amour pour amour », ni d'autre ambition que de « faire aimer l'Amour ». Ce sont là ses expressions favorites, et elles disent toute son âme en peu de mots. L'amour qui est en elle sera généreux, désintéressé, ardent, consumant; il exigera le don de soi, l'immolation totale; il prendra tout, on peut bien s'y attendre, et ne laissera rien de Thérèse qu'il ne le remplisse de sa présence pour le purifier, le transformer, le diviniser. Tout désormais en cette âme d'enfant est la proie de l'Amour, âme heureuse dont la devise résume toutes les aspirations : « Vivre d'amour ! »

de l'Enfant-Jésus, 1923. L'enquête est intéressante et soigneusement menée; c'est un petit livre qui semble être appelé à faire beaucoup de bien aux âmes.

(1) D'après ses *Écrits* et les témoins oculaires de sa vie. Lisieux, 1923.

Établis à la source où se sont alimentées les vertus héroïques de notre Bienheureuse, qu'il nous soit permis de jouir quelques instants de la magnifique efflorescence qu'a fait naître en elle la divine charité ! Le juste n'est-il pas « comme l'arbre planté au bord des eaux, qui donne son fruit en son temps et ne voit jamais se flétrir son riche feuillage? Car tout ce qu'il entreprend a la bénédiction de la prospérité (1) ».

« Croissez donc comme le rosier au bord d'une eau courante,
répandez comme l'encens vos suaves parfums !
Faites éclore votre fleur comme le lis,
exhalez votre bonne odeur, parez-vous d'un feuillage de grâces,
Chantez votre cantique de louange,
et bénissez le Seigneur dans ses œuvres ! (2) »

En Thérèse de l'Enfant-Jésus l'amour divin produisit des fruits merveilleux, et l'un des plus beaux fut LA VAILLANCE. Elle, dont la vie fut comme enveloppée d'une si ravissante simplicité, elle, si frêle, si chétive, et à la fin si maladive, nous a laissé l'expression authentique de la force surnaturelle et divine : et c'est précisément dans sa faiblesse et sa petitesse qu'elle a trouvé le secret de cette énergie dont la constance nous confond.

Thérèse se savait pauvre et dénuée de tout moyen. « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, convenait-elle tout simplement; et la plus grande, c'est de m'avoir montré ma petitesse, mon impuissance à tout bien (3). » Et elle aimait à dire : « C'est ma faiblesse qui fait toute ma force (4). » — « Y a-t-il sur la terre une âme plus

(1) *Psaume* 1, 3.
(2) Alleluia de la messe approuvée pour la fête de la Bienheureuse : les paroles sont empruntées à l'*Ecclésiastique*, XXXIX, 17, 18.
(3) *Histoire d'une âme*, ch. IX.
(4) *Lettre 3e* à Mère Agnès de Jésus.

petite, plus impuissante que la mienne? Cependant, à cause même de ma faiblesse, vous vous êtes plu [mon Dieu] à combler mes petits désirs enfantins (1). » Thérèse connaissait bien sa pauvreté, mais plus elle se voyait faible, plus elle se sentait remplie de la force de Dieu (2).

Il ne s'agit donc pas en elle d'une vaillance purement naturelle. La grâce, sans doute, est venue couronner une nature richement douée, mais c'est bien elle, et elle seule, qui se trahit avec son caractère tout divin en ce courage, dont notre héroïne ne s'est jamais départie jusqu'à son dernier jour.

Il y a joie et profit à glaner dans ce champ si fertile quelques beaux épis; — à voir comment ils ont germé au milieu des souffrances; — à constater enfin à quel degré de maturité ils étaient parvenus sous l'action de l'astre divin (3).

L'enfant de bénédiction qui devait être placée sur les autels si peu d'années après sa mort, entendit dès l'âge le plus tendre l'appel mystérieux du Seigneur : elle n'était encore qu'une petite créature de rien, que déjà la grâce travaillait son âme et la préparait à recevoir d'immenses faveurs. Elle la destinait à une vocation sublime à laquelle la nature se plierait à la longue, mais non sans faire sentir ses attraits contraires. Le terrain était bien disposé, certes, il demandera cependant un labeur constant. De fait, la future Bienheureuse a connu comme nous les difficultés, les lenteurs, les répugnances; elle a eu ses défauts à corriger, ses sentiments à dominer; comme les autres, plus peut-être que beaucoup, elle a rencontré la contradiction,

(1) *Hist.*, ch. XI.
(2) Cf. P. MARTIN, *ouvrage cité*, ch. II.
(3) Ces pages ont été revues par les Carmélites de Lisieux.

elle a bu à longs traits « l'eau de l'humiliation »; bref, elle a été comme tout le monde, et il importait souverainement qu'il en fût ainsi pour que « sa petite voie » parût accessible à tous.

De bonne heure, elle apprend à se vaincre. Toute enfant, on la voit s'entraîner à la vertu, pratiquer joyeusement de légers renoncements. Quel bonheur quand elle a pu remporter quelque petite victoire, accepter sans broncher une remarque, résister à la tentation si ordinaire de s'excuser! Déjà, le goût de la pénitence et de l'austère solitude la prenait, et, comme jadis sa sainte patronne, elle rêvait de s'enfuir au désert : détail caractéristique, car elle aura beaucoup de la vaillance de sa Mère, sainte Thérèse. Ne demande-t-elle pas, dans sa ferveur enfantine, d'entrer au Carmel à l'âge de neuf ans! C'était un peu précoce. Il lui faudra attendre sa quinzième année, et Dieu sait les obstacles qu'elle devra surmonter; mais « avec une étonnante force d'âme » elle saura vaincre toutes les difficultés (1).

L'attrait de la souffrance commençait à se faire sentir, et le Ciel semblait encourager la petite enfant à la suivre, puisque, au jour de sa confirmation, écrivait-elle plus tard, elle reçut *la force* de souffrir, « force qui m'était bien nécessaire, car le martyre de mon âme devait commencer peu après ». Grâce bien caractéristique : de tous les dons de l'Esprit d'amour, c'est celui de force qui s'empare d'elle le plus souverainement, en vue des combats à soutenir. Elle attend le martyre de l'âme; bientôt, au Colysée, elle demandera la grâce d'être martyre pour Jésus; et le jour de sa profession, 8 septembre 1890, le même Esprit de

(1) C'est l'Église même qui nous le rappelle dans le bel office de la Bienheureuse, leçon V[e] : « Multas ad religiosam vitam amplectandam nacta est difficultates, quibus tamen *mirabili animi fortitudine* superatis, Lexoviensem Carmelum tandem est ingressa. »

force, qui lui inspire ces ardeurs d'amour, lui dictera cette prière : « Jésus ! Que pour vous je meure martyre; donnez-moi le martyre du cœur ou du corps. Ah ! plutôt donnez-les-moi tous deux ! »

C'est elle-même qui a raconté comment elle subit son premier martyre, celui des scrupules, et comment elle en sortit par sa grâce insigne du jour de Noël 1886 : « En se rendant faible et petit pour mon amour, Jésus me rendit forte et courageuse : il me revêtit de ses armes, et depuis je marchai de victoire en victoire. » Elle retrouvait sa force d'âme « autrefois perdue à l'âge de quatre ans et demi » : aveu plein de candeur qui souligne le commencement des œuvres de vaillance qui vont désormais s'accomplir.

A ce moment précis s'éveille en elle sa passion pour la croix du Sauveur : « se tenir continuellement en esprit au pied de la Croix pour recevoir la divine rosée, et la répandre ensuite sur les âmes. » Sa mission va se dessiner, et elle la remplira en se tenant fidèle à son poste, au pied de la croix du Sauveur. A dater de ce jour, elle se sent dévorée de la soif des âmes : c'est qu'elle a entendu le *Sitio* du divin Crucifié retentir d'une façon si mystérieusement suppliante, qu'elle ne peut plus l'oublier; et, dès maintenant, elle se met à la conquête des âmes exposées à se perdre de par le monde.

En entrant au Carmel à quinze ans, Thérèse Martin répondait à l'irrésistible attrait, qui depuis l'aurore même de sa vie l'appelait au désert. Elle se retire dans la solitude pour servir son bien-aimé Seigneur et se donner tout entière à son amour; mais elle est aussi poussée par le zèle pour le salut du prochain : « Je suis venue, dit-elle, *pour sauver les âmes, et surtout afin de prier pour les prêtres*. Lorsqu'on veut atteindre un but, il faut en prendre *les moyens*; et Jésus m'ayant fait comprendre qu'il me

donnerait DES AMES PAR LA CROIX, plus je rencontrais de croix, plus mon attrait pour la souffrance augmentait (1). » Voilà l'objet véritable de sa vocation, toute de dévouement, d'amour et de compassion. Elle sent bien que pour la suivre il lui faudra travailler, peiner, souffrir; elle sait que la croix l'attend; mais d'avance elle sourit à cette croix qui la fascine, elle « l'embrasse » de toute son énergie, elle en veut faire son arme de combat et son moyen de conquête. « Des âmes, par la croix! » « Jésus m'a toujours traitée en enfant gâtée, écrira-t-elle deux mois avant sa mort... C'est vrai que sa croix m'a accompagnée dès le berceau; mais cette croix, il me l'a fait aimer avec passion. »

Du haut de la croix bénie du Sauveur, « la souffrance lui a tendu les bras dès son entrée (2) » au monastère. Rien de plus logique, c'est la loi de ceux qui s'attachent sincèrement au Christ. Elle accepte la souffrance comme une amie qu'elle apprend à chérir. Sa nature, — elle ne craint pas de le confesser, — lui conseillerait de reculer ; mais, soldat intrépide, elle est décidée à tenir bon, à rester à son poste et ne jamais l'abandonner, quoi qu'il arrive. Et pourtant sa faiblesse est extrême; elle se voit si pauvre, si privée de moyens ! Mais sa confiance grandit sans cesse dans la mesure de sa petitesse, et sa force lui vient de sa faiblesse même. Car elle s'habitue à « s'appuyer uniquement sur la force divine », et avec cela elle se sent prête à tout.

Tandis que se forme ainsi son tempérament surnaturel, ses forces physiques commencent à décliner. Les rigides observances du Carmel, le régime plus qu'austère, le froid surtout dont elle a souffert « jusqu'à en mourir », ont eu vite raison de sa complexion délicate. Telle est cependant

(1) *Histoire d'une âme*, ch. VII.
(2) Même chapitre.

sa vaillance que longtemps, autour d'elle, on ignore la gravité de son état. Sa joie constante, son entrain et la douce sérénité de son visage semblent les indices d'une santé florissante, et paraissent trahir une âme plongée dans la paix et dans la lumière, sinon dans les délices spirituelles. Dieu seul connaît ce que fut la réalité, les angoisses et les nuits sombres que traversait cette âme courageuse, les épreuves dont elle se voyait assaillie. Mais, en tout cela, rien qui la trouble, rien qui l'effraie, rien même qui l'étonne : elle garde une confiance absolue en son Dieu, sa vaillance ne se dément pas un seul instant : il y a en elle une patience et une endurance qui sortent de l'ordinaire.

Son courage, du reste, n'est pas de ceux qui affrontent de grands périls, qui courent au-devant des obstacles et des difficultés. Thérèse aime la souffrance, elle la chérit ; elle lui répond par un sourire quand elle se présente. Pourtant elle ne la recherche pas ; arrive un moment où elle cesse même de la désirer : elle ne poursuit vraiment que l'amour. Elle se rend bien compte que les grandes macérations ne sont pas pour elle. Une fois, elle a porté plus que de raison un instrument de pénitence qui l'a rendue malade ; elle y renonce gaiement : ce genre de combat n'est pas à sa portée.

La vocation n'est pas non plus de provoquer l'ennemi, ni de le braver par des actes d'audace et des défis. La tactique qu'elle observe d'ordinaire, et qui lui réussit toujours, est au contraire de lui tourner le dos et de s'enfuir à son approche. C'est le procédé du mépris, le seul que mérite le maudit et le plus efficace pour déjouer ses fallacieuses entreprises ; c'est même le vrai courage quand il s'agit de ce lâche séducteur, et Sœur Thérèse a grandement raison d'appeler cela de la bravoure.

Sa vraie force à elle, — mieux, la force divine en elle,

car d'elle-même elle n'est que faiblesse, — sa vraie vaillance, ce n'est pas d'attaquer, c'est de « tenir », de rester ferme au poste, sans défaillance aucune, des jours, des semaines, des mois, des années (1)... Il y a bien des manières de se maintenir à son poste; toutes sont glorieuses, quoique inégalement estimées des hommes! Notre Bienheureuse avait ce courage-là : et il faut bien dire que c'est là que réside *la force* véritable, beaucoup plus que dans l'assaut, tout héroïque qu'il soit. « Tenir ferme est plus malaisé qu'attaquer : tenir, en effet, suppose la durée, tandis que l'attaque peut se faire en un instant : or, il est beaucoup plus méritoire de se maintenir immobile en dépit des dangers, que de se porter, en un élan de ferveur, à des œuvres ardues » qui demandent effort (2).

Thérèse se consume du désir de travailler pour l'Église et de prouver ainsi à Dieu son amour. « Mes immenses désirs, écrit-elle (3), sont pour moi le plus grand des martyres. Oui, malgré ma petitesse extrême, j'ose fixer le Soleil divin de l'amour, et je brûle de m'élancer jusqu'à lui ! Que vais-je devenir? Mourir de douleur en me voyant si impuissante? Oh! non. Avec un audacieux abandon, je veux rester là, fixant jusqu'à la mort mon divin Soleil. Rien ne pourra m'effrayer, ni le vent, ni la pluie; et si de gros nuages viennent à cacher l'Astre d'amour, ce sera le moment de pousser ma confiance aux limites extrêmes, me gardant bien de changer de place... »

Nous connaissons déjà l'endroit qu'elle s'était choisi très spécialement pour y rester comme à son poste, comme un soldat fidèle à son Roi : c'était le pied de la croix. Là elle est debout avec la Vierge, sa douce Mère, là elle

(1) Cf. R. P. Janvier, *Exposition de la morale catholique*, X : *La vertu de force*. Première Conférence. Carême 1920.

(2) S. Thomas, II^{a} II^{ae}, q. 123, a. 6, ad 1.

(3) *Histoire d'une âme*, ch. XI.

apprend à souffrir en aimant, à imiter le Sauveur, et « à sauver des âmes qui aimeront éternellement (1) ». Elle est là pour recueillir, sans trêve ni repos, le sang qui coule des plaies sacrées, et le répandre généreusement sur ses frères de la terre. Elle donnerait tout pour sauver les âmes et les amener à croître dans l'amour.

Son courage et sa vaillance, nourris dans la souffrance, s'épanouissent, au pied de la croix du Sauveur, sous la forme d'un dévouement qui ne connaît plus de bornes. Pour les chères âmes, Thérèse se sent animée du zèle d'un apôtre, de la bravoure chevaleresque d'un croisé; et son arme de combat sera toujours la croix, que le Sauveur a daigné lui « donner en partage (2) », ce sera la communion intime et de tous les instants à la Victime sainte immolée pour tous. Tel est en dernière analyse le moteur secret de son activité toujours en éveil, telle est la source de son incroyable vaillance; et ainsi s'expliquent les merveilles qu'elle ne cesse pas d'accomplir. Les pétales de roses qui tombent en pluie bienfaisante sur les humains, c'est le côté humain et gracieux de son action bénie, c'en est comme l'effet extérieur et sensible. Ce qui demeure caché, ce qui, pendant sa vie, reste inaperçu sous les charmes de la jeunesse et des dons naturels, c'est l'immolation généreuse et joyeuse à l'exemple de Jésus.

Dans cet acte héroïque entre tous, son zèle pour les âmes s'alimente et puise constamment de nouvelles énergies. Se sachant « fille de l'Église » comme sa Mère sainte Thérèse, elle brûle de se dépenser à ses intentions : se dépenser pour les autres, dans le but de faire aimer l'Amour. C'est l'ambition toujours croissante de son cœur, et

(1) *Acte d'offrande* à l'Amour miséricordieux, du 9 juin 1895.
(2) Même document.

rien ne peut plus entraver son courage. Car elle sait que compter sur la force de son Dieu pour travailler au salut des âmes, c'est rendre le plus bel hommage à la grâce. « Hélas, dit-elle à regret, bien rares sont les âmes qui ne mesurent pas la puissance divine à leurs courtes pensées. » Elles ne se rendent pas compte du bien immense qu'elles pourraient faire, ayant Dieu en elles tout prêt à les seconder. « Pour moi, ajoutait joyeusement Thérèse, j'aime mieux convenir simplement que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. » *Magnificat anima mea Dominum, quia fecit mihi magna qui potens est* (1).

Elle prend donc conscience de la force admirable que Dieu a mise en elle par un pur effet de sa grâce, et elle ne voit que mieux la faiblesse qui est sienne; et bravement elle continue à s'employer pour les autres : toujours active, — « les âmes embrasées ne peuvent demeurer inactives » —, et toujours pour les autres : « Je ne sais pas faire d'économies, dit-elle délicieusement : tout ce que j'ai, je le dépense aussitôt pour acheter des âmes (2). » Il en sera de même jusqu'à son dernier souffle. La souffrance physique augmente de jour en jour, et avec elle les épreuves morales, les angoisses mortelles; bientôt ce seront les combats suprêmes. Mais l'amour croît de pair, il allume au cœur de la Bienheureuse la passion du bonheur des autres : et c'est là le comble de la vaillance. Il y a longtemps que la grande sainte Thérèse l'a très justement noté aux septièmes demeures de son *Château intérieur*. C'est l'apogée de la charité, le plus haut sommet de la perfection, celui où l'action de Dieu s'affirme de la façon la plus éclatante :

« Nul doute que l'âme, devenue une même chose avec le

(1) *Offertoire* de la messe de la Bienheureuse.
(2) *Conseils et Souvenirs*, en appendice à l'*Histoire d'une âme*.

Dieu fort par cette union souveraine d'esprit à esprit, ne participe à sa force. Comment s'étonner, après cela, que les saints aient eu celle de souffrir les tourments et la mort?... Le corps a beau faire, la vigueur de l'âme va toujours bien au delà. Aussi, quelle guerre acharnée elle lui déclare! Et encore, tout cela lui semble comme rien. De là, les rigoureuses pénitences auxquelles se livrèrent tant de saints; de là ce zèle brûlant de la gloire de Dieu qui consumait notre père Élie: de là, chez saint Dominique et saint François, cette soif de gagner des âmes qui pussent ensuite chanter les louanges de Dieu. S'oubliant totalement eux-mêmes, que n'eurent-ils pas à souffrir? C'est à cela que nous devons tendre,... non pas à jouir, mais à prendre des forces pour servir Dieu (1). »

La vaillance surnaturelle ne peut guère atteindre un degré plus élevé que celui-là, et qu'on remarque bien ce qui la caractérise : zèle brûlant de la gloire de Dieu, soif de gagner des âmes à l'amour et à la louange, oubli total de soi-même. Et c'est bien ainsi que se manifeste la force de Dieu dans les âmes parfaitement dépouillées et appauvries d'elles-mêmes. Dénuées de tout, réduites à rien, elles sentent se multiplier leurs énergies pour le bien. « Dieu, voyant qu'elles ne respirent plus que pour sa gloire et le service du prochain, décuple leurs forces, leurs aptitudes et leurs moyens. On pourrait à peine dire ce que renferme de compassion profonde, de zèle ardent et de dévouement sans bornes, une âme ainsi unie à Dieu et transformée en lui (2). » Notre Bienheureuse réalisait à son insu ces glorieuses conditions de la vie d'union; elle faisait à son tour l'expérience des merveilles dont Ruysbroeck, l'un des maîtres incontestés de la vie spirituelle, fait la caractéristique du don de force à son plus haut degré. C'est ainsi que se manifestent, selon lui, les œuvres qui naissent de ce don

(1) Sainte Thérèse, *Le Château intérieur*. Septièmes demeures, ch. IV.
(2) Madame l'Abbesse de Sainte-Cécile, *La vie spirituelle et l'oraison*, ch. XIX : De ceux qui sont remplis selon toute la plénitude de Dieu.

divin. « Déjà, sous son influence puissante, le cœur est devenu libre, et toutes les puissances de l'âme ont été élevées en désir, en louange, en dignité, jusqu'à la contemplation de la hauteur, de la sagesse, de la bonté, de la libéralité et de la richesse sans fond qui découlent de la sublime unité; mais dès lors l'homme s'aperçoit qu'il est bien loin de rendre à Dieu la louange, l'honneur et la juste révérence qu'il lui doit. Il tourne alors ses regards vers les pauvres créatures qui errent dans de mauvais chemins, et il ressent grande compassion spirituelle à considérer le dommage qu'elles souffrent dans leur misère... De cette pensée l'âme revient à la contemplation de la bonté infinie de Dieu, de sa libéralité, de sa compassion et de sa miséricorde, et en même temps elle voit clairement les misères à secourir. Or, cette contemplation et cette attention font jaillir en elle un très grand amour pour Dieu et pour tous les hommes en général... C'est la source d'une prière intime si puissante qu'elle accomplit des choses ineffables. Car la bonté de Dieu se manifeste avec une telle libéralité et richesse..., que cela donne grande hardiesse à celui qui prie, et qu'il lui semble devoir obtenir tout ce qu'il désire. Il se plonge dans la bonté infinie de Dieu, sachant bien que l'amour divin pour nous est sans mesure... (1) »

La divine charité en la servante de Dieu atteignait ainsi à son apogée; l'union se consommait de plus en plus cette intime union d'esprit à esprit qui entraîne l'absolue conformité, ou pour mieux dire, la fusion des deux volontés, de l'âme sainte et de son Seigneur. C'était pour elle le moment ou jamais de se dépenser pour les grands intérêts de Dieu avec un entier dévouement. « O mon Jésus, je bataillerai pour votre amour jusqu'au soir de ma vie »

(1) RUYSBROECK, *Le Royaume des amants de Dieu*, ch. XXII. Traduction des Bénédictins de St-Paul de Wisques, t. II, p. 124-125.

avait promis Thérèse; et maintenant elle tient parole. Sans rien perdre de sa douce sérénité ni de sa simplicité enfantine, elle ne cesse plus, jusqu'à l'aube du 30 septembre 1897, de combattre héroïquement. Les ténèbres de l'affliction se sont faites plus épaisses autour d'elle; son âme se voit privée de l'unique consolation qui lui restait encore : les six dernières semaines de sa vie sont sevrées de la communion quotidienne. « Le pain des larmes » est désormais sa nourriture, et elle a accepté généreusement de le « manger seule (1) ».

Au matin de son dernier jour, la souffrance est parvenue à son paroxysme, l'anéantissement de la pauvre nature est complet. Elle avait souhaité la mort d'amour, « celle de Jésus sur la croix ». Elle est pleinement exaucée. Cette âme vaillante, toujours simple jusqu'en cette extrémité, ne songe qu'à sauver des âmes, sans consentir au moindre retour sur elle-même. « Elle ne recherche pas son propre avantage, mais bien celui des autres! » La règle de perfection donnée jadis par l'Apôtre, et si justement rappelée dans l'Office de la Bienheureuse (2), se réalisait pleinement. Cette âme sainte restait fidèle à son idéal : travailler sans relâche et combattre pour les autres afin de faire aimer l'Amour : couronnement dernier de la charité, achèvement suprême de la belle vaillance qui a rempli toute sa vie sur la terre...

Et là pourtant ne devait pas se clore sa merveilleuse histoire : elle a continué dans les cieux. Sa volonté d'amour et de généreux labeur l'a suivie dans l'éternité; chaque jour elle accomplit pour nous ce que, dans sa simplicité charmante, elle avait eu l'audace de promettre à l'avance : « Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre :...

(1) *Histoire d'une âme*, ch. IX.
(2) Leçon IXe empruntée au sermon XXXVII de saint Léon.

je ne pourrai prendre aucun repos jusqu'à la fin du monde... Je désirerai au Ciel la même chose que sur la terre : AIMER JÉSUS ET LE FAIRE AIMER. »

Telle nous apparaît la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, dans toute sa simplicité charmante, mais aussi revêtue de la force divine. C'est toujours l'humble et faible enfant, qui vient de la part de Dieu nous apprendre « sa petite voie » si pratique de la confiance et de l'abandon. C'est bien aussi « la petite fleur » si simple et si cachée, mais une petite fleur qui a su s'ouvrir toute grande à la céleste rosée, et n'a pas craint de faire trop large la part à la grâce de Dieu : tout entière et très librement elle s'est livrée à la divine emprise ; elle a ignoré les réserves prudentes et n'a jamais songé à poser des limites à l'action de son Dieu. Lui ayant tout donné, sa volonté, ses souffrances, son amour surtout, son être tout entier, elle a été comblée, pour elle et pour les autres. Ainsi continue-t-elle à nous enseigner la véritable enfance spirituelle. Quelle leçon d'humilité, de confiance et de générosité nous donne à tous ce « petit docteur »! Plus on y regarde, plus il semble que l'*Histoire d'une âme* résume l'enseignement dont le monde a le plus besoin ; elle est comme la réponse du ciel à la question si souvent débattue de la grâce de Dieu, principe en nous de toute activité surnaturelle. C'était déjà la réponse de l'Église dans sa liturgie, celle de saint Paul et de saint Augustin, celle du Sauveur en personne : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire! »

Dom PIERRE DE PUNIET, O.S.B.

Sa vie contemplative

Dans une petite brochure aux aperçus lumineux publiée sur la Bienheureuse par un tertiaire du Carmel on lit : « Deux mots très brefs encadrent toute l'ascension mystique de la petite Thérèse. Entre les deux, c'est l'inconnu. Le premier est ce « *je pense* » de la fillette. Il est l'éveil d'une âme pleine encore d'inexpérience et qui commence à percevoir le don de Dieu. Le second est un mot d'agonisante, ce mot qu'elle donne à l'infirmière qui l'interroge : « Et que dites-vous à Jésus? — Je ne lui dis rien : *je l'aime* (1). »

Bien des pages ont été écrites sur ce qu'a fait la petite semeuse de roses, mais on désire mieux connaître sa vie intérieure et les principaux moments de son ascension spirituelle. Aussi devons-nous savoir gré à l'auteur qui a soulevé discrètement le voile qui dérobe cette grande figure carmélitaine. Qu'il nous soit permis de le soulever davantage (2).

Pour qui médite l'*Histoire d'une âme* à la lumière de saint Jean de la Croix, il est aisé de suivre la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus dans les étapes successives qui

(1) *La B^se petite Thérèse*, sa mission providentielle, par le Fr. Louis de Ste-Thérèse, T. O. C. D. Desclée.

(2) Cet article était déjà rédigé depuis plusieurs semaines quand a paru l'excellente brochure du P. Gabriel de Ste-Marie-Madeleine : *Le message de la petite Thérèse*. Ce fut une joie pour nous de constater que nos pensées étaient si conformes à celle qu'exprime un auteur si bien qualifié pour traiter ces matières délicates et encore peu explorées.

l'ont, dans les ombres de la vie de la foi, conduite si rapidement au sommet de la vie mystique. Et il importe beaucoup à la gloire de la Sainte comme aux intérêts des âmes que la miséricorde divine attire en si grand nombre derrière elle, de ne pas se tromper sur l'aboutissement de la sublime « petite voie » qu'elle a mission de prêcher à notre siècle.

Il est vrai, nous ne voyons pas dans sa vie les visions et les révélations, les extases et les ravissements qui accompagnent souvent la vie mystique. Mais ce fait ne constitue pas une infériorité. Il faut plutôt voir dans cette absence de phénomènes sensibles la preuve de la pureté de sa contemplation et de la simplicité de cette âme s'ouvrant comme naturellement au don divin (1). Rappelons-nous l'enseignement de saint Jean de la Croix au chapitre xv du livre II de la *Montée du Carmel* : « Si Notre-Seigneur n'était pas obligé de se mettre au niveau de l'âme, jamais il ne lui communiquerait l'abondance de son Esprit par ces canaux si étroits des formes, des figures et des connaissances distinctes, à l'aide desquels il sustente l'âme comme avec de petites miettes... Dieu, se proportionnant ainsi au mode d'intelligence naturel ou surnaturel de sa faible créature, l'instruit premièrement à l'aide de la voie discursive et des moyens sensibles comme les visions, les représentations imaginatives et les autres connaissances intelligibles pour la rendre ensuite participante de son Esprit. Il ne faut pas croire cependant que Dieu se refuserait à lui communiquer dès le commencement la pureté de l'esprit si ces deux extrêmes, les sens et l'esprit, l'humain et le divin, pouvaient immédiatement s'adapter et s'unir par un seul acte sans

(1) Nous ne voyons de proprement extraordinaire dans l'*Histoire d'une âme* que la vision prophétique que la petite Thérèse eut vers l'âge de cinq ou six ans de l'épreuve de son père et l'apparition de la Sainte Vierge qui la guérit, à dix ans, instantanément d'une maladie étrange dans laquelle on crut reconnaître l'influence du démon.

l'intervention première d'actes qui servent de préparation à l'âme. »

Cette remarque du grand maître de la théologie mystique éclaire la vie intérieure de la Bienheureuse. Chez elle, la préparation a été rapide, grâce aux purifications passives très intenses qu'elle a subies avec un rare courage et une correspondance parfaite. L'enfant de quinze ans qui arrive au Carmel est prête à recevoir « les trésors cachés » promis par le prophète, et la substance des mystères et ce qu'ils renferment de plus secret » (Is., XLV, 3). C'est dans « les pages qui ne se liront jamais sur la terre » que se trouve le secret de ses souffrances et ceux de sa vie d'union avec le Bien-Aimé. Cependant il nous est déjà permis d'en découvrir quelque chose dans celles qu'elle a écrites avec tant d'ingénuité. Mais comprenons bien tout d'abord qu'étant donnée la nature même de sa mission, son langage, loin d'être fortement expressif ou même « hyperbolique » comme celui d'un saint Jean de la Croix, emploiera, pour dire les choses les plus hautes, les formes les plus effacées, les plus courantes, nous dirions même les plus banales. Ne nous laissons pas tromper par ces apparences et tâchons de pénétrer jusqu'au cœur de sa pensée.

« Votre amour m'a préservée dès mon enfance, il a grandi avec moi, et maintenant c'est un abîme dont je ne puis sonder la profondeur (1). » Ce qu'elle nous dit de l'amour dont elle a été gratifiée, une étude attentive de sa vie nous montrera que nous avons le droit de l'appliquer aux dons du Saint-Esprit qui sont inséparables de cet amour et à la contemplation infuse qu'ils produisent. Nous allons voir comment la lumière infuse et l'amour infus se sont manifestés chez Thérèse dès l'éveil de sa raison (et

(1) *Histoire d'une âme*, ch. x, p. 201. A moins d'indication contraire, les citations contenues dans cet article sont empruntées à la dernière édition de cet ouvrage.

cet éveil fut très précoce); comment ils ont grandi au milieu des purifications passives dont elle a été si largement gratifiée et qui l'ont introduite dans cet abîme dont elle ne peut sonder la profondeur. Cet abîme, c'est l'union transformante où l'âme, devenue déiforme, Dieu par participation, accomplit en lui son œuvre d'intelligence, de connaissance et d'amour, ou plutôt où elle la reçoit, dans la sainte Trinité, en union avec elle et comme elle (cf. saint Jean de la Croix, *Cant.*, Str. XXXIX).

I. — L'enfance : contemplation infuse naissante, purification passive des sens, premières graces d'union

« Le bon Dieu m'a fait la grâce d'ouvrir mon intelligence de très bonne heure », déclare la Bienheureuse (ch. I, p. 8). Les deux premiers chapitres de « l'histoire de la petite fleur blanche » en font foi. Dès l'âge de deux ou trois ans, cette enfant se tient déjà assez habituellement dans la présence de Dieu, à qui elle ne refuse aucun sacrifice.

« Que j'étais heureuse à cet âge! Non seulement je commençais à jouir de la vie, mais la vertu avait pour moi des charmes. Je me trouvais, il me semble, dans les mêmes dispositions qu'aujourd'hui, ayant déjà un très grand empire sur toutes mes actions. Ainsi, j'avais pris l'habitude de ne pas me plaindre quand on m'enlevait ce qui était à moi, ou bien, lorsque j'étais accusée injustement, je préférais me taire que de m'excuser. Il n'y avait en cela aucun mérite de ma part, je le faisais naturellement. » (ch. II, p. 16)

Relevons ce « naturellement » : tout cela est fait consciemment, pour le bon Dieu, puisque la petite fille « met cent fois par jour la main dans sa poche pour tirer une perle à son chapelet toutes les fois qu'elle a fait un sacri-

fice », raconte la maman. Mais c'est fait si suavement, si facilement, qu'il est clair pour nous que déjà « le petit lutin » vit sous la conduite habituelle du Saint-Esprit.

Tout parle de Dieu à cette âme privilégiée. « Toute la belle nature me ravissait et transportait mon âme dans les cieux » (chap. I, p. 17).

« Ils étaient pour moi de beaux jours ceux où (mon père) m'emmenait avec lui à la pêche. Quelquefois j'essayais moi-même de pêcher avec ma petite ligne; plus souvent je préférais m'asseoir à l'écart sur l'herbe fleurie. Alors mes pensées devenaient bien profondes; et, sans savoir ce que c'était que méditer, mon âme se plongeait dans une réelle oraison. J'écoutais les bruits lointains, les murmures du vent. Parfois la musique militaire m'envoyait de la ville quelques notes indécises et « mélancolisait » doucement mon cœur. La terre me semblait un lieu d'exil et je rêvais le ciel. » (p. 24)

« ... Vers l'âge de six ou sept ans, je vis la mer pour la première fois. Ce spectacle me causa une impression profonde, je ne pouvais en détacher les yeux. Sa majesté, le mugissement de ses flots, tout parlait à mon âme de la grandeur et de la puissance du bon Dieu... Le soir de ce jour, à l'heure où le soleil semble se baigner dans l'immensité des flots, laissant devant lui un sillon lumineux, j'allai m'asseoir avec Pauline sur un rocher désert; je contemplai longtemps ce sillon d'or qu'elle me disait être l'image de la grâce illuminant ici-bas le chemin des âmes fidèles. Alors je me représentai mon cœur au milieu du sillon, comme une petite barque légère à la gracieuse voile blanche, et je pris la résolution de ne jamais l'éloigner de Jésus afin qu'il pût voguer en paix et rapidement vers le rivage des cieux. » (chap. II, p. 35)

Citons encore ce trait :

« Je me souviens que je regardais les étoiles avec un ravissement inexprimable... Il y avait surtout au firmament profond un groupe de perles d'or (le baudrier d'Orion) que je remarquais avec délices, lui trouvant la forme d'un T, et je disais en chemin à mon père chéri : « Regarde, papa, mon nom est écrit dans le ciel. » Puis ne voulant plus rien voir de la vilaine terre, je lui demandais de me conduire; et, sans regarder où

je posais les pieds, je mettais ma petite tête bien en l'air, ne me lassant pas de contempler l'azur étoilé. » (ch. II, p. 30)

Le trait est enfantin, mais rapprochons-le de cette confidence qu'elle fera plus tard :

La certitude d'aller un jour loin de mon pays ténébreux m'avait été donnée *dès mon enfance* ; non seulement je croyais d'après ce que j'entendais dire, mais encore je sentais dans mon cœur, par des aspirations intimes et profondes, qu'une autre terre, une région plus belle, me servirait un jour de demeure stable, de même que le génie de Christophe Colomb lui faisait pressentir un nouveau monde. » (ch. IX, p. 129)

Le récit enfantin du nom écrit au ciel prend, n'est-il pas vrai, un sens profond. Il y avait déjà une intuition mystique dans cette âme d'enfant de cinq ans. Le bon Dieu se révélait alors à elle par le moyen des choses sensibles : il ne tardera pas à l'appeler dans la solitude pour lui parler au cœur :

« Un jour, une de mes maîtresses me demanda quelles étaient mes occupations les jours de congé, quand je restais aux Buissonnets. Je répondis timidement : « Madame, je vais bien souvent me cacher dans un petit espace vide de ma chambre, qu'il m'est facile de fermer avec les rideaux de mon lit, et là, *je pense*... — Mais à quoi pensez-vous? me dit en riant la bonne religieuse. — Je pense au bon Dieu, à la rapidité de la vie, à l'éternité ; enfin, *je pense*. »... Je comprends aujourd'hui que je faisais alors une véritable oraison, dans laquelle le divin Maître instruisait doucement mon cœur. » (ch. IV, p. 57)

C'est dans une de ces oraisons qu'elle reçut une grâce qu'elle considère comme une des plus grandes de sa vie, car, ajoute-t-elle, « je n'étais pas favorisée des lumières d'en-haut comme je le suis à présent ».

« Jésus me fit comprendre que la vraie, l'unique gloire est celle qui durera toujours ; que, pour y parvenir, il n'est pas nécessaire d'accomplir des œuvres éclatantes, mais plutôt de

se cacher aux yeux des autres et à soi-même, en sorte que la main gauche ignore ce que fait la droite. Pensant alors que j'étais née pour la gloire et cherchant le moyen d'y parvenir, il me fut révélé intérieurement que ma gloire à moi ne paraîtrait jamais aux regards des mortels, mais qu'elle consisterait à devenir une sainte. » (ch. IV, p. 55).

Mais ces grâces étaient déjà achetées par la souffrance. « Devant être sitôt la fiancée de Jésus, il m'était nécessaire de souffrir dès l'enfance » (chap. I, p. 19). A quatre ans et demi, elle perd sa mère, et cette perte lui fut si sensible qu'elle a été le point de départ de la seconde période de son existence, « *la plus douloureuse*, dit-elle, surtout depuis l'entrée au Carmel de celle que j'avais choisie pour ma seconde mère. Cette période s'étend à partir de l'âge de quatre ans et demi jusqu'à ma quatorzième année, où je retrouvai mon caractère d'enfant, tout en comprenant de plus en plus le sérieux de la vie » (chap. II, p. 22).

Cette période, à vrai dire, paraît déjà une époque de purifications passives des sens et même de l'esprit. Qu'on ne s'étonne pas de les rencontrer dans un si jeune âge. Il n'est pas plus extraordinaire de voir la jeune enfant pâtir de Dieu que de la voir presque toujours en présence de Dieu depuis l'âge de trois ans.

« Aussitôt la mort de maman, mon heureux caractère changea complètement. Moi, si vive, si expansive, je devins timide et douce, sensible à l'excès; un regard suffisait souvent pour me faire fondre en larmes; il fallait que personne ne s'occupât de moi; je ne pouvais souffrir la compagnie des étrangers et ne retrouvais ma gaieté que dans l'intimité de la famille. » (ch. II, p. 22)

Sa sœur Pauline remplissait alors avec une sagesse rare et une grande tendresse son rôle de seconde mère. Aussi le départ de celle-ci pour le Carmel fut pour son cœur un

coup plus cruel encore (cf. chap. III, p. 41, 43) : « Je ne tardai pas à tomber malade. » Maladie mystérieuse qui par bien des côtés ressemble aux vexations diaboliques : plusieurs fois elle fut projetée violemment de son lit sur le plancher. C'est bien là, nous semble-t-il, une de ces maladies étranges dont parlent sainte Thérèse et saint Jean de la Croix dans l'exposé des purifications passives de l'esprit. Le caractère morbide de ces épreuves n'en supprime pas l'effet purificateur, comme le fait remarquer saint Jean de Croix. Voici le récit que la Bienheureuse nous en donne :

« Je ne sais comment décrire un mal si étrange : je disais des choses que je ne pensais pas, j'en faisais d'autres comme y étant forcée malgré moi ; presque toujours je paraissais en délire, et cependant je suis sûre de n'avoir pas été privée un seul instant de l'usage de ma raison... Et quelles frayeurs le démon m'inspirait... » (ch. III, p. 46)

Il faut lire le récit de sa guérison miraculeuse par la Sainte Vierge, où elle nous dit (ce qui entre davantage dans notre sujet) comment cette faveur céleste, à la suite des questions qui lui furent posées sur l'apparition de la Sainte Vierge, se changea pour elle en une peine intérieure, en une nouvelle purification : « ... Mon Dieu, vous seul savez ce que j'ai souffert » (chap. III, p. 48, 49, 50).

Cette maladie, qui se place dans sa dixième année, était dans les desseins d'amour du bon Dieu une dernière préparation à la première communion. Depuis quatre ans, depuis la première communion de sa sœur Céline, « prélude » de la sienne, Thérèse soupirait si ardemment après le Pain de vie que ces désirs, cette longue attente furent encore pour elle une souffrance d'âme. Avec le Psalmiste elle pouvait répéter : « *Comme le cerf soupire après les sources d'eau, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu. Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant* » (PS. XLI, 1). Et avec l'épouse du Cantique : « *Je vous en conjure, filles de*

Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, que lui direz-vous ?... Que je suis malade d'amour » (Cant., v, 8). Elle ne pouvait retenir ses larmes quand elle voyait ses sœurs s'approcher de la sainte table. Un jour elle dit tout bas à sa sœur aînée : « Si je te suivais, Marie! Oh! laisse-moi, personne ne me verrait. » Voici comment Jésus répondit à cette longue et amoureuse attente :

« Ah! qu'il fut doux le premier baiser de Jésus à mon âme! Oui, ce fut un baiser d'amour. Je me sentais aimée et disais aussi : « Je vous aime et je me donne à vous pour toujours. » Jésus ne me fit aucune demande, il ne réclama aucun sacrifice. Depuis longtemps déjà, lui et la petite Thérèse s'étaient regardés et compris... Ce jour-là notre rencontre ne pouvait plus s'appeler un simple regard, mais une *fusion*. Nous n'étions plus deux : Thérèse avait disparu comme la goutte d'eau qui se perd au sein de l'océan. Jésus restait seul; il était le Maître, le Roi! Thérèse ne lui avait-elle pas demandé de lui ôter sa liberté ? Cette liberté lui faisait peur ; elle se sentait si faible, si fragile que pour jamais elle voulait s'unir à la force divine. Et voici que sa joie devint si grande, si profonde qu'elle ne put la contenir. Bientôt des larmes délicieuses l'inondèrent... » (p. 59)

Ne retrouve-t-on pas là l'essentiel de l'oraison d'union décrite par sainte Thérèse au chapitre XVI de sa *Vie* et dans le *Château*, cinquième demeure, chap. I? L'enfant a cette certitude d'avoir été unie à Notre-Seigneur, qui caractérise cette oraison, au dire de la Sainte. « Je répétais sans cesse les paroles de saint Paul : *Ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi.* » La Bienheureuse parle ici de sa seconde communion où ses « larmes coulèrent encore avec une ineffable douceur ».

Nous reconnaissons aussi les fruits de cette oraison d'union énumérés par sainte Thérèse dans cette autre action de grâces de la sainte enfant :

« ... Mon cœur s'enflamma d'un vif désir de la souffrance, avec la certitude intime qu'il m'était réservé un grand nombre

de croix. Alors mon âme fut inondée de telles consolations que je n'en ai point eu de pareilles en toute ma vie. La souffrance devint mon attrait... Souvent, pendant mes actions de grâces, je répétais ce passage de l'*Imitation* : « O Jésus, douceur ineffable, changez pour moi en amertume toutes les consolations de la terre ». *Ces paroles sortaient de mes lèvres sans effort, je les répétais comme une enfant qui répète, sans trop comprendre, ce qu'une personne amie lui inspire.* » (p. 61-62)

Les mots que nous avons soulignés dénotent assez clairement l'oraison passive, infuse. Pour nous, il n'y a aucun doute, la fillette de onze ans était déjà alors favorisée de l'oraison mystique d'union.

Un trait que nous trouvons dans *l'Esprit de la Bienheureuse* prouve aussi qu'elle était surnaturellement éclairée par le don d'intelligence à un degré déjà éminent (cf. *Souvenirs inédits*, p. 72) : « Pendant sa retraite préparatoire à la confirmation, expliquant un jour à la plus jeune de ses sœurs comment le Saint-Esprit prend possession de l'âme par la confirmation, elle le fit avec un langage si céleste et son regard devint tout à coup si enflammé que, ne pouvant le soutenir, Céline baissa les yeux et se retira pénétrée d'une impression surnaturelle qu'elle n'oublia jamais. » La confirmation fut pour elle un jour de grandes grâces dans une paix profonde :

« Je ne sentis pas le vent impétueux de la permière Pentecôte ; mais plutôt cette *brise légère* dont le prophète Élie entendit le murmure sur la montagne d'Horeb. En ce jour, je reçus *la force* de souffrir, force qui m'était bien nécessaire, car le martyre de mon âme devait commencer peu après. » (p. 62)

Ne nous étonnons pas de voir les ténèbres et l'angoisse succéder à cette période de lumières et de douceurs. « C'est le propre des choses spirituelles, surtout quand elles sont plus élevées, déclare saint Jean de la Croix, de faire subir à l'âme ces alternatives » (*Nuit obscure*, l. II, ch. 19). « Ce

fut pendant ma retraite de seconde communion) donc à douze ans) que je me vis assaillie par la terrible maladie des scrupules. Il faut avoir passé par ce martyre pour le bien comprendre. Dire ce que j'ai souffert pendant près de deux ans me serait impossible » (p. 65). Le départ de sa sœur Marie, « l'unique soutien de son âme », mit le comble à l'épreuve :

« Aussitôt que j'appris sa détermination, je résolus de ne plus prendre aucun plaisir ici-bas ; je ne puis dire combien de larmes je versai... Lorsque Marie entra au Carmel, ne pouvant plus lui confier mes tourments, je me tournai du côté des cieux. Je m'adressai aux quatre petits anges qui m'avaient précédée là-haut, pensant que ces âmes innocentes, n'ayant jamais connu le trouble et la crainte, devaient avoir pitié de leur pauvre petite sœur qui souffrait sur la terre... La réponse ne se fit pas attendre ; bientôt la paix vint inonder mon âme de ses flots délicieux. J'étais donc aimée non seulement sur la terre, mais aussi dans le ciel ! » (p. 70)

Encore une fois, un sourire du ciel avait dissipé les ténèbres de l'esprit. Mais la purification se poursuivait sans trêve dans le cœur de la sensible enfant. Toutes les facultés doivent être purifiées dans les âmes appelées à l'union divine ; mais le sera évidemment davantage la faculté qui domine et qui devra donner à la sainteté son cachet distinctif. L'amour étant le trait caractéristique de la Bienheureuse (« Ma vocation, c'est l'amour »), son cœur devait être profondément purifié : nous avons déjà vu comment il fut successivement demandé à l'enfant le sacrifice de sa mère, puis de ses deux sœurs aînées. C'est ainsi que la douleur lui venait de ce foyer béni où étaient concentrées toutes ses affections. Au dehors de ce cercle familial, le cœur de la petite Thérèse ne put jamais se dilater. Au pensionnat, son « pauvre petit cœur souffrit beaucoup » d'une compagne de classe de quatre ans plus âgée qu'elle et jalouse de ses succès. Ses maîtresses étaient bien bonnes,

mais ne soupçonnaient pas le trésor qui leur était confié ; elle avoue ingénument au chapitre IV de sa Vie qu'elle essaya d'imiter les élèves qui s'attachaient particulièrement à l'une des maîtresses, mais qu' « elle ne put y réussir ». « Combien je remercie le Seigneur de ne m'avoir fait trouver qu'amertume dans les amitiés de la terre ! » ajoute-t-elle aussitôt. « Avec un cœur comme le mien, je me serais laissé prendre et couper les ailes ; alors comment aurais-je pu *voler et me reposer*? » (p. 64)

Ces épreuves successives avaient développé d'une façon anormale la sensibilité de Thérèse :

« Je me faisais vraiment des peines de tout, avouera-t-elle plus tard. C'est le contraire maintenant ; le bon Dieu me fait la grâce de n'être abattue par aucune chose passagère. Quand je me souviens d'autrefois, mon âme déborde de reconnaissance ; par suite des faveurs que j'ai reçues du ciel, il s'est fait en moi un tel changement que je ne suis pas reconnaissable... S'il m'arrivait de causer involontairement de la peine à quelqu'un, je me désolais à m'en rendre malade... (p. 70) Un petit miracle était nécessaire pour me faire grandir en un moment ; et ce miracle tant désiré, le bon Dieu le fit au jour inoubliable du 25 décembre 1886. En cette fête de Noël, en cette nuit bénie, Jésus, le doux Enfant d'une heure, changea la nuit de mon âme en torrents de lumière. En se rendant faible et petit pour mon amour, il me rendit forte et courageuse ; il me revêtit de ses armes, et depuis je marchai de victoire en victoire, commençant, pour ainsi dire, une *course de géant*. La source de mes larmes fut tarie et ne s'ouvrit plus que rarement et difficilement. » (ch. V, p. 74)

II. — Les fiançailles spirituelles et la nuit d'esprit

La Bienheureuse parle toujours de cette grâce de Noël 1886 comme d'une conversion. Elle ne nous dit pas ce qui se passa entre Jésus et elle en cette nuit de Noël. La

grâce — une de ces grâces mystiques qui transforment une âme en quelques instants — fut sans doute si secrète, si substantielle qu'elle échappa à son analyse. Elle se contente de nous en signaler les effets :

« En cette nuit lumineuse commença la troisième période de ma vie, la plus belle de toutes, la plus remplie des grâces du ciel. En un instant, l'ouvrage que je n'avais pu faire pendant plusieurs années, Jésus l'accomplit, se contentant de ma bonne volonté. Comme les apôtres, je pouvais dire : *Seigneur, j'ai péché toute la nuit sans rien prendre* (Luc, v, 5). Plus miséricordieux encore pour moi qu'il ne le fut pour ses disciples, Jésus prit lui-même le filet, le jeta et le retira plein de poissons ; il fit de moi un *pêcheur d'âmes*... La charité entra dans mon cœur avec le besoin de m'oublier toujours et depuis lors je fus heureuse. » (ch. v, p. 75)

Il faut, croyons-nous, voir dans cette période celle des *fiançailles spirituelles*, pour employer la terminologie de son père saint Jean de la Croix et de sa mère sainte Thérèse. La Bienheureuse elle-même, dans son autobiographie, s'approprie les paroles de Jérémie, xvi, 8, 9, 13 : *Il a vu que le temps était venu pour moi d'être aimée ; il a fait alliance avec moi, et je suis devenue sienne* (p. 78). Elle nous laisse entrevoir ce qu'était alors sa contemplation quand elle commente la strophe xxv du *Cantique spirituel* de saint Jean de la Croix : « En suivant vos races, ô mon Bien-Aimé... » (cf. p. 79)... « J'avais parfois de véritables transports... » (p. 86, 87).

C'est alors aussi que s'alluma dans son âme un zèle ardent pour le salut des âmes (cf. p. 75, 77).

Ce sont là les prémices, les doux échanges d'amour : mais le temps des fiançailles est aussi un temps d'épreuves ; il y a les absences, il y a les recherches anxieuses du Bien-Aimé. Ces flots de lumière et d'amour répandus dans le cœur de la faible enfant la préparaient à sa rupture complète avec le monde. Elle était résolue à entrer au Car-

mel à l'heure même où l'année précédente elle avait reçu sa grâce de « conversion ». Mais des obstacles surgirent là « où elle les attendait le moins » et l'attente fut douloureuse pour celle que l'Époux attirait si fortement dans la solitude :

« L'appel devenait si pressant, dit-elle, que, m'eût-il fallu traverser les flammes, je m'y serais élancée pour répondre à Notre-Seigneur...

Je n'avais ni guide ni lumière,
Excepté celle qui brillait dans mon cœur.
Cette lumière me guidait
Plus sûrement que celle du midi,
Au lieu où m'attendait
Celui qui me connaît parfaitement (1). »

Aussi la paix, une grande paix remplissait-elle son âme affligée par tous ces retardements. Trois jours cependant la lumière intérieure s'éclipsa aussi :

« Oh ! jamais je n'ai si bien compris la peine amère de la sainte Vierge et de saint Joseph, cherchant à travers les rues de Jérusalem le divin enfant Jésus. Je me trouvais dans un *désert affreux... C'était la nuit ! la nuit profonde, le délaissement complet, une véritable mort !* Comme le divin Maître au jardin de l'agonie, je me sentais seule, ne trouvant de consolation ni du côté de la terre ni du côté des cieux. » (ch. v, p. 85)

Mais la lumière revint bientôt avec l'espoir de gagner le port. L'épreuve avait été courte, car le bon Dieu, remarque saint Jean de la Croix, n'envoie jamais de souffrances inutiles : l'épreuve cesse quand elle a atteint son but. Jésus avait sans doute entendu l'acte de confiance qu'il attendait et il s'était hâté de revenir :

« Celui dont le cœur veille toujours m'enseigna que, pour une âme dont la foi égale seulement un petit grain de sénevé,

(1) Saint Jean de la Croix, *Cant. Spirit.*

il accorde des miracles dans le but d'affermir cette foi si petite ; mais pour ses intimes, pour sa Mère il ne fit pas de miracles avant d'avoir éprouvé leur foi... Ainsi le Bien-Aimé agit-il avec sa petite Thérèse : après l'avoir longtemps éprouvée, il combla tous ses désirs. » (ch. VI, p. 112)

Voici la Bienheureuse au Carmel. Voyons comment le bon Dieu y combla tous ses désirs :

« La souffrance m'a tendu les bras dès mon entrée au Carmel et je l'ai embrassée avec amour (p. 118)... D'abord je n'avais pour mon âme que le pain quotidien d'une sécheresse amère. » (p. 117)

Elle pourrait répéter avec l'épouse du Cantique de saint Jean de la Croix : « Où vous êtes-vous caché, mon Bien-Aimé? » — Mais qui lui répondra? Sera-ce sa Mère Prieure?

« Le bon Dieu permit que je fusse traitée très sévèrement par notre Mère, même à son insu. Je ne pouvais la rencontrer sans recevoir quelque reproche... Dans les rares directions où je restais près d'elle pendant une heure, j'étais encore grondée presque tout le temps ; et ce qui me faisait le plus de peine, c'était de ne pas comprendre la manière de me corriger de mes défauts. » (ch. VII, p. 117)

La maîtresse des novices ?

« Notre maîtresse était une vraie sainte, le type achevé des premières carmélites... je l'appréciais et cependant mon âme ne se dilatait pas. Je ne savais comment exprimer ce qui se passait en moi, les termes me manquaient, mes directions devenaient un supplice, un vrai martyre. » (ch. VII, p. 119)

Son confesseur? Elle lui a confié ses grands désirs d'aimer Notre-Seigneur : il n'a vu dans cette immense confiance que de l'orgueil et de la présomption. Le religieux qui a compris la jeune postulante (p. 118-119) et lui a déclaré qu'elle n'avait jamais terni sa blancheur baptismale,

à peine s'est-il chargé de la conduite de son âme qu'il lui est retiré (cf. p. 120).

Ira-t-elle à ses sœurs qui lui ont servi de mère et qu'elle a été si heureuse de retrouver dans l'arche sainte? Mais le silence de la règle est là, et elle ne demande pas d'exceptions : « O ma petite mère, lui avouera-t-elle plus tard, que j'ai souffert alors! Je ne pouvais vous ouvrir mon cœur et je pensais que vous ne me connaissiez plus. »

C'est toujours la purification du cœur qui continue (1); celle de l'esprit aussi. Car se peut-il une souffrance intime plus grande pour une âme qui veut être un livre ouvert pour ses supérieurs et reçoit leurs paroles comme celles de Notre-Seigneur lui-même, que celle de ne pas se sentir comprise et recevoir une direction qui semble contredire les aspirations suscitées par le Saint-Esprit dans le tréfond du cœur?

« Pendant cinq années, cette voie fut la mienne; mais j'étais seule à la connaître. Voilà justement la fleur ignorée que je voulais offrir à Jésus, cette fleur dont le parfum ne s'exhale que du côté des cieux. » (p. 118)

Pourquoi aurait-elle demandé aux filles de Jérusalem où paissait le Bien-Aimé, puisqu'elle savait si bien déjà — la carmélite de quinze ans — qu'elle était elle-même le lieu de sa retraite, que le royaume de Dieu est au dedans de nous. Elle le lira bientôt avec de grandes consolations dans le Cantique de saint Jean de la Croix; mais déjà son divin fiancé le lui a fait comprendre : « Que voulez-vous chercher en dehors de vous, ô âme, puisque vous possédez en vous-même vos richesses, vos plaisirs, vos satisfactions, votre satiété, votre royaume, c'est-à-dire le Bien-Aimé, objet de vos désirs et de vos recherches? Jouissez et avec

(1) Il faut ajouter la cruelle maladie de son père, « les calices amers » qui lui sont venus par rapport à ses sœurs (cf. p. 125, 162).

lui tressaillez d'allégresse dans votre recueillement intérieur puisqu'il est si près de vous. Là aimez-le, désirez-le, adorez-le et n'allez pas le chercher hors de vous : ce serait vous distraire, vous fatiguer en vain, et vous n'en jouiriez ni plus certainement, ni plus promptement, ni plus intimement. La seule difficulté, c'est qu'étant en vous il y est caché... Il faudra donc, pour le trouver, vous oublier entièrement vous-même, vous éloigner de toutes les créatures et vous cacher dans la retraite intérieure de votre esprit. Puis fermant la porte derrière vous, c'est-à-dire renonçant volontairement à tout, priez votre Père dans le secret, et en secret vous prendrez en lui vos délices, d'une manière que la langue ne peut exprimer et que *les sens ne sauraient apprécier*... Entendez-le vous appeler à cette retraite par la bouche du prophète Isaïe : *Allez, entrez dans vos chambres les plus retirées, fermez les portes sur vous*, c'est-à-dire élevez entre les puissances de votre âme et toute créature une barrière infranchissable, cachez-vous un peu pour un moment, ce moment si fugitif de la vie du temps. Si vous savez, ô âme, durant cette vie si courte, garder inviolablement votre cœur, selon le conseil du Sage, sans aucun doute Dieu vous donnera ce qu'il promet plus loin par le même prophète : *Je vous donnerai les trésors cachés, la substance des mystères et ce qu'ils renferment de plus secret*» (Cant., str. 1). Ce passage de saint Jean de la Croix résume parfaitement la vie religieuse de la Bienheureuse, ses dispositions intimes, son genre d'oraison.

Pendant son postulat, la profondeur des trésors renfermés dans la sainte Face lui est révélée :

« J'ai compris mieux que jamais ce qu'est la véritable gloire. Celui dont le *royaume n'est pas de ce monde* me montre que la royauté seule enviable consiste à vouloir être ignorée et comptée pour rien, à mettre sa joie dans le mépris de soi-même. » (p. 120)

Sur le billet qu'elle porta sur son cœur pendant l'émission de ses vœux, elle écrivit :

« Que je ne cherche et ne trouve jamais que vous seul. Que les créatures ne soient rien pour moi et moi rien pour elles. Qu'aucune chose de la terre ne trouble ma paix. » (VIII, p. 134)

Je ne sais si jamais une âme fut plus passionnée qu'elle pour l'oubli. Voir sa lettre à la Mère Agnès :

« Je ne veux plus rien que l'oubli ; non pas le mépris, les injures, ce serait trop glorieux pour le grain de sable.

« Comme je désire être inconnue de toutes les créatures ! Je n'ai jamais désiré la gloire humaine ; le mépris avait eu de l'attrait pour mon cœur ; mais ayant reconnu que c'était encore trop glorieux pour moi, je me suis passionnée pour l'oubli. » (Lettres, p. 346)

Et, dans cette solitude inviolée elle ne cherche même pas les caresses de l'Époux divin. Sa foi inébranlable la rassure tellement sur la présence de l'Hôte intérieur que même si elle ne le sent pas, s'il paraît dormir, elle ne doute pas qu'il soit là toujours. Dans son naïf langage elle nous dit qu'elle « se garde bien de l'éveiller ». Quelle pureté d'amour il y a dans cette expression enfantine qui revient si souvent sous sa plume !

« Ah ! ne crains pas, Seigneur, que je t'éveille, j'attends en paix le royaume des cieux... Il est si doux de servir Dieu *dans la nuit* et dans l'épreuve ; nous n'avons que cette vie pour vivre de foi. »

Il nous faut citer en entier sa lettre à la Mère Agnès pendant sa retraite préparatoire à la profession où elle rend compte de son oraison. Ce document très important est un de ceux qui permettent le mieux de discerner en la Bienheureuse la contemplation secrète, obscure, de saint Jean de la Croix :

« Il faut que votre petit solitaire vous donne l'itinéraire de son voyage. Avant de partir, mon fiancé m'a demandé dans quel pays je voulais voyager, quelle route je désirais suivre. Je lui ai répondu que je n'avais qu'un seul désir : celui de me rendre *au sommet de la montagne de l'amour*.

Aussitôt des routes nombreuses s'offrirent à mes regards : mais il y en avait tant de parfaites que je me vis incapable d'en choisir aucune de mon plein gré. Je dis alors à mon divin guide : Vous savez où je désire me rendre, vous savez pour qui je désire gravir la montagne, vous connaissez celui que j'aime et que je veux contenter uniquement. C'est pour lui seul que j'entreprends ce voyage; menez-moi donc par les sentiers de son choix; pourvu qu'il soit content, je serai au comble du bonheur.

« Et Notre-Seigneur me prit par la main et me fit entrer dans un souterrain où il ne fait ni froid ni chaud, où le soleil ne luit pas, où la pluie et le vent n'ont pas d'accès; un souterrain où je ne vois rien qu'une clarté à demi voilée, la clarté que répandent autour d'eux les yeux baissés de la Face de Jésus. Mon fiancé ne me dit rien, et moi je ne lui dis rien non plus, sinon que je l'aime plus que moi ; et je sens au fond de mon cœur qu'il en est ainsi, car je suis plus à lui qu'à moi. Je ne vois pas que nous avancions vers le but de notre voyage puisqu'il s'effectue sous terre ; et pourtant il me semble, sans savoir comment, que nous approchons du sommet de la montagne.

« Je remercie mon Jésus de me faire marcher dans les ténèbres; j'y suis dans une paix profonde. Volontiers je consens à marcher toute ma vie religieuse dans ce souterrain obscur où il m'a fait entrer ; je désire seulement que mes ténèbres obtiennent la lumière aux pécheurs.

« Je suis heureuse, oui, bien heureuse de n'avoir aucune consolation ; j'aurais honte que mon amour ressemblât à celui des fiancées de la terre qui regardent toujours aux mains de leurs fiancés pour voir s'ils ne leur apportent pas quelque présent ; ou bien à leur visage pour y surprendre un sourire d'amour qui les ravit. Thérèse, la petite fiancée de Jésus, aime Jésus pour lui-même; elle ne veut regarder le visage de son Bien-Aimé qu'afin d'y surprendre des larmes qui la ravissent par leurs charmes cachés. Ces larmes, elle veut les essuyer, elle veut les recueillir, comme des diamants inestimables, pour en broder sa robe de noces.

« Jésus ! Je voudrais tant l'aimer ! L'aimer comme jamais il n'a été aimé...

« A tout prix je veux cueillir la palme d'Agnès : si ce n'est pas par le sang, il faut que ce soit par l'amour ! » (IV^e^ lettre à la Mère Agnès, p. 343)

Comment expliquer dans une âme si tendrement aimante l'acceptation si facile de la privation de toute consolation sensible? « Ma petite voie, disait-elle encore, c'est de ne rien désirer voir... Non, je ne souhaite pas voir le bon Dieu ici-bas, et pourtant je l'aime. » C'est que le don d'intelligence lui avait fait comprendre l'excellence de la *foi nue*. Déjà la postulante avait écrit pendant sa retraite préparatoire à la prise d'habit : « Jésus préfère me laisser dans les ténèbres plutôt que de me donner une fausse lueur qui ne serait pas Lui. » A la fin de sa vie elle dira : « Toutes ces images ne me font aucun bien. Je ne puis me nourrir que de la vérité. » Elle avait compris qu'un goût sensible, une pensée proportionnée à notre esprit borné ne pouvait pas être l'Être de Dieu, que « la foi seule est le moyen prochain et proportionné qui puisse unir l'âme à Dieu », selon le mot de saint Jean de la Croix (*Montée...*, l. II, ch. VIII). Toute petite, devant des objets qu'on lui donnait à choisir, elle avait répondu : « Je choisis tout. » « Plus tard, nous dit-elle en rappelant ce souvenir, lorsque la perfection m'est apparue, je me suis encore écriée : Mon Dieu, je choisis tout, je ne veux pas être sainte à moitié... Je choisis tout ce que vous voulez » (ch. I, p. 15). La contemplative choisira tout encore. Il lui faut tout son Dieu. Et seule la foi nue peut le lui donner. Elle ne désirera donc rien que ses puissances puissent comprendre et goûter. Comme d'instinct, sous la lumière d'en haut, elle est entrée d'emblée dans la doctrine de saint Jean de la Croix qui voit dans la contemplation mystique *la plénitude de la vie de foi*. « Ne cherchez jamais à vous contenter de ce

que vous comprenez de Dieu, mais nourrissez-vous plutôt de ce que vous ne comprenez pas en lui. Ne mettez jamais vos délices en ce que vous pouvez entendre ou sentir de lui, mais plutôt en ce que vous ne pouvez ni sentir ni entendre... Gardez-vous d'agir comme une foule d'ignorants dont les pensées sont indignes de Dieu. Ils se le représentent d'autant plus éloigné et plus caché qu'ils peuvent moins le sentir, le comprendre et le goûter. Or c'est précisément en sens inverse que se trouve la vérité, puisque moins on comprend, plus on s'approche de lui. Le roi-prophète n'a-t-il pas dit : *Il a placé sa retraite dans les ténèbres*? (Ps. XVII, 12.) S'il en est ainsi, vous devez nécessairement, en vous approchant de lui, ressentir l'impression que les ténèbres causent à vos faibles yeux » (*Cantique spir.*, str. 1). Et encore : « Toute vue, toute connaissance des choses surnaturelles ne saurait nous aider autant, pour grandir dans l'amour de Dieu, que le plus petit acte de foi vive et d'espérance accompli dans un dénuement complet de toute lumière » (Avis 101).

Cette foi nue, ainsi appelée parce qu'elle est dénuée de toute douceur sensible, de toute image ou forme intelligible distincte qui pourrait arrêter son vol vers la Vérité première, de tous ces accessoires extraordinaires qui pourraient donner prise à l'ennemi, est accompagnée (est-il besoin de le dire?) pour la bienheureuse Thérèse, comme pour saint Jean de la Croix, comme pour tous les mystiques, des dons d'intelligence et de sagesse (1). Qu'y a-t-il d'étonnant que cette foi, *surnaturelle dans son essence*

(1) Dans ses sermons, Tauler parle souvent de la foi nue toute pure, dégagée des images et des connaissances rationnelles : il la déclare très supérieure aux consolations et aux révélations. Cette foi nue s'accompagne certainement des dons d'intelligence et de sagesse à un degré éminent. Et c'est cette foi qu'il faut voir dans les aridités de la Bienheureuse, dans ce qu'elle appelle en son style enfantin « le sommeil du petit Jésus ».

comme dans son objet, et qui malgré son obscurité dépasse infiniment les intuitions naturelles les plus géniales et même la connaissance naturelle la plus sublime de l'ange le plus élevé, qu'y a-t-il d'étonnant, dis-je, quand elle n'est entravée par rien, qu'elle élève en peu de temps une âme à la plus haute contemplation? (1)

Ce que valent ces oraisons de « grande aridité » de la carmélite, jugeons-en par les fruits :

« Au commencement de ma vie spirituelle, vers l'âge de treize à quatorze ans, je me demandais ce que je gagnerais plus tard; je croyais alors impossible de mieux comprendre la perfection; mais j'ai reconnu bien vite que plus on avance dans ce chemin, plus on se croit éloigné du terme. Maintenant je me résigne à me voir toujours imparfaite... (ch. VII, p. 127)... Plus tard, il se pourra que le temps où je suis me paraisse rempli de bien des misères encore; mais je ne m'étonne plus de rien, je ne m'afflige pas en me voyant la faiblesse même; au contraire, c'est en elle que je me glorifie et je m'attends chaque jour à découvrir en moi de nouvelles imperfections. » (ch. IX, p. 174)

Voyez comme la connaissance de Dieu et d'elle-même s'est accrue depuis les oraisons lumineuses du Belvédère aux Buissonnets (2). C'est dans ces oraisons de souffrance que l'Esprit-Saint lui a enseigné la « petite voie » qui immortalisera la mémoire de l'humble carmélite. En face de la sainteté de Dieu et de sa radicale impuissance, elle a compris qu'elle ne pouvait atteindre Dieu que par Dieu

(1) Cf. R. Garrigou-Lagrange, *Perfection chrétienne et Contemplation,* p. 63-88, 174, 390.

(2) « C'est dans les ténèbres qu'on voit briller une lampe; à la clarté du soleil elle perd tout son éclat. De même nos actions nous paraissent droites; mais si nous arrivons à connaître si peu que ce soit les réalités divines, nous voyons le néant de nos œuvres... Dans la lumière de Dieu l'âme voit combien elle est éloignée de la sainteté divine. Plus les saints progressent dans la contemplation, et plus ils prennent conscience qu'ils ne sont rien. » Saint Grégoire le Grand, cité par *La Vie Spirit.*, décembre 1923, p. 277, P. L., t. LXXVI, col. 87.

lui-même et elle s'est jetée à corps perdu dans l'espérance. C'est dans cette contemplation obscure que lui était enseigné de façon secrète tout ce qu'elle avait besoin de savoir pour se conduire et conduire les âmes qui lui étaient confiées :

« Ma retraite de profession fut, comme celles qui suivirent, une retraite de grande aridité. Cependant, sans même que je m'en aperçusse, les moyens de plaire à Dieu et de pratiquer la vertu m'étaient alors clairement dévoilés. J'ai remarqué bien des fois que Jésus ne veut pas me donner de provisions. Il me nourrit à chaque instant d'une nourriture toute nouvelle ; je la trouve en moi, sans savoir comment elle y est. Je crois tout simplement que c'est Jésus lui-même, caché au fond de mon pauvre petit cœur, qui agit en moi d'une façon mystérieuse et m'inspire tout ce qu'il veut que je fasse au moment présent. » (ch. VIII, p. 132)

Relevons cette expression : *Je la trouve en moi sans savoir comment*. Elle est caractéristique. On croirait entendre sainte Thérèse quand elle parle de l'oraison d'union (V^e^ demeure).

« Dans cette impuissance, l'Écriture sainte et l'*Imitation* viennent à mon secours ; en elles je trouve une manne cachée, solide et pure. Mais c'est par-dessus tout l'Évangile qui m'entretient pendant mes oraisons : là je puise tout ce qui est nécessaire à ma pauvre petite âme. J'y découvre toujours de nouvelles lumières, des sens cachés et mystérieux. Je comprends et je sais par expérience que le *royaume de Dieu est au dedans de nous*. Jésus n'a pas besoin de livres ni de docteurs pour instruire les âmes ; lui, le Docteur des docteurs, enseigne sans bruit de paroles. Jamais je ne l'ai entendu parler, mais je sais qu'il est à moi. A chaque instant il me guide et m'inspire ; j'aperçois, juste au moment où j'en ai besoin, des clartés inconnues jusque-là. Ce n'est pas le plus souvent aux heures de prière qu'elles brillent à mes yeux, mais au milieu des occupations de la journée. » (p. 146)

« *Le Docteur des docteurs enseigne sans bruit de paro-*

les. » Voilà bien la contemplation infuse, fruit du don de sagesse et d'intelligence : « Je comprends et *je sens par expérience* que le royaume de Dieu est au-dedans de nous. » Une autre fois, elle ajoute : « Ne croyez pas que je nage dans la consolation. Oh non. Ma consolation, c'est de n'en avoir pas sur la terre. *Sans se montrer, sans faire entendre sa voix, Jésus m'instruit dans le secret.* »

Cette contemplation continue dans le travail. « Un jour, une novice, entrant dans sa cellule, s'arrêta, frappée de l'expression toute céleste de son visage. Elle cousait avec activité et cependant semblait perdue dans une contemplation profonde. « A quoi pensez-vous? lui demanda la « jeune sœur. — Je médite le *Pater*, répondit-elle. C'est « si doux d'appeler le bon Dieu *notre Père...* », et des larmes brillaient dans ses yeux. » Elle contemple Dieu, son Père, la paternité divine! C'est sous cet aspect que Dieu s'est manifesté à elle; sa petite voie est marquée de ce cachet imprimé en elle par la contemplation. Elle chante : « Je l'appelle mon Père, et d'être son enfant, voilà mon ciel à moi. »

Cette contemplation obscure, secrète, chez la Bienheureuse produit la paix. Si nous avons longuement insisté sur les nuits passives qu'elle a traversées, c'est pour obéir à la Bienheureuse elle-même, qui a demandé qu'on fît savoir, après sa mort, qu'elle avait beaucoup souffert : « Mon âme s'est mûrie dans le creuset des épreuves intérieures et extérieures. » Mais Dieu nous garde d'assombrir la radieuse figure de l'aimable petite sainte! Cette ombre doit au contraire mieux faire resplendir l'auréole de joie sainte qui déjà nimbait ici-bas la virginale enfant. La paix, la joie, sont tellement répandues à flots dans son autobiographie que le lecteur superficiel n'en retient d'habitude que cette note joyeuse, enfantine; et peut-être ne s'aperçoit-il pas que la note n'est jamais si vibrante que lorsque

la souffrance est plus vive. Quand Thérèse nous raconte ses luttes pour son entrée au carmel, elle insiste sur la paix qu'elle ne cessait d'avoir au fond de son âme. C'est encore la paix qui l'attend au seuil du cloître austère :

« Mes désirs étaient enfin réalisés : mon âme ressentait une paix si douce et si profonde qu'il me serait impossible de l'exprimer. Et depuis huit ans et demi, cette paix intime est restée mon partage; elle ne m'a pas abandonnée, même au milieu des plus grandes épreuves. » (ch. VII, p. 116)

Au moment de la cruelle maladie de son père, pendant son noviciat, cette paix surabonde :

« Mon désir de souffrances était comblé. Toutefois mon attrait pour elle ne diminuait pas, aussi mon âme partageait-elle bientôt l'épreuve du cœur. La sécheresse augmenta; je ne trouvais de consolation ni du côté du ciel, ni du côté de la terre; et cependant au milieu de ces eaux de la tribulation que j'avais appelées de tous mes vœux, j'étais la plus heureuse des créatures. » (ch. VII, p. 126)

La paix ira toujours croissant; elle aura son plein épanouissement, nous allons le voir bientôt, dans le martyre qu'elle supporta dans les derniers dix-huit mois de sa vie : « Seigneur, vous me comblez de joie par tout ce que vous faites. » Cette paix, cette joie dans la souffrance est la caractéristique de la vie intérieure de la Bienheureuse et donne presque le change sur les continuelles nuits passives qu'elle a traversées. Un jour, une sœur lui demande : « On dit que vous n'avez jamais beaucoup souffert? — Aux yeux des autres, répond-elle, ma vie a toujours revêtu les plus riantes couleurs; il leur a semblé que je buvais une liqueur exquise, et c'était de l'amertume. Je dis de l'amertume, et pourtant ma vie n'a pas été amère, car j'ai su faire ma joie et ma douceur de toute amertume... J'en suis venue à ne plus pouvoir souffrir, parce que toute souffrance m'est douce » (ch. XII, p. 237).

III. — L'union transformante et la purification d'amour

Il reste à montrer comment la contemplation mystique, obscure et aride, de la Bienheureuse l'a conduite rapidement à la purification d'amour et à l'union transformante décrite par sainte Thérèse dans la VII[e] Demeure.

Dans son autobiographie, quand elle parle de son oraison au temps de son noviciat, c'est presque toujours comme d'une oraison aride et obscure. Cependant peu de temps avant sa mort, elle confia avoir eu plusieurs transports d'amour à cette époque, un en particulier où elle resta, raconte-t-elle, une semaine entière bien loin de ce monde : « Je ne puis exprimer cela, j'agissais, me semble-t-il, avec un corps d'emprunt; il y avait comme un voile jeté pour moi sur toutes les choses du monde (1). »

Y a-t-il là contradiction? Non, bien sûr. Saint Jean de la Croix rend parfaitement raison de ce fait en parlant des visions spirituelles qui portent sur des créatures; il dit : « Je ne nie pas qu'il puisse en résulter un certain amour de Dieu, l'éveil du goût pour la contemplation; mais la foi pure dans le dénuement de l'abnégation de tout ce qui fait qu'on ignore d'où et comment viennent ces souvenirs, y portent beaucoup plus. S'il arrive que l'âme éprouve une anxiété d'amour très pur, dans l'ignorance de la cause de ce motif, c'est la foi développée dans la nuit, la nudité et la pauvreté spirituelle, qui le produit et l'accompagne d'une charité infuse plus profonde de Dieu. Plus l'âme est avide d'obscurité, d'anéantissement par rapport à tout objet extérieur et intérieur qu'elle est suscep-

(1) Après un tel aveu il nous semble étonnant que certains fassent difficulté d'admettre que la Bienheureuse ait été favorisée d'une oraison mystique, sinon peut-être vers la fin de sa vie.

tible de posséder, plus elle augmente de foi, à laquelle vertu s'associent l'espérance et la charité, pour autant que les trois vertus théologales forment une unité. Souvent la personne favorisée *ne comprend pas cet amour et n'en a pas la sensation*, vu qu'il n'est pas dans le sens par tendresse, mais dans l'âme par une force, un courage, une initiative, inconnus avant » (*Montée*, l. II, ch. XXII).

Plus explicitement encore, saint Jean de la Croix développe la même doctrine dans la *Vive Flamme* (str. III) et prouve que dans l'ordre surnaturel on peut aimer sans avoir une connaissance distincte. « Le point essentiel dans cet état est donc de veiller à ce que la volonté soit toujours vide et dégagée de toute affection. Si elle ne retourne pas en arrière, en courant à la poursuite de certaines consolations ou de je ne sais quelles douceurs, encore qu'elle n'en puisse trouver aucune bien distincte en Dieu, elle s'avancera néanmoins vers lui en s'élevant au-dessus de tout le créé dont rien ne saurait la satisfaire. A la vérité, elle ne parvient pas à goûter Dieu particulièrement ni distinctement, elle ne l'aime pas d'un acte d'amour senti. Cependant cette contemplation infuse le lui fait goûter d'une manière *générale*, *obscure*, *secrète*, mais en réalité beaucoup plus intime que ne pourraient le faire des connaissances distinctes. »

Un peu plus haut il avait dit : « Dans une communication si délicate, Dieu, tout à la fois lumière et amour, agit également sur ces deux puissances, bien que parfois il lui arrive de blesser plus profondément l'une que l'autre. Quelquefois l'âme reçoit plus de connaissance que d'amour; en d'autres circonstances elle reçoit un amour dont l'intensité dépasse de beaucoup la connaissance qui lui est donnée » (*Vive Flamme*, str. III). C'est le cas de la séraphique petite Thérèse : il lui a été donné de « pénétrer

les mystérieuses profondeurs de la charité. » Nous n'essaierons pas de pénétrer après elle dans ces profondeurs. Nous ne ferons que mentionner l'acte d'offrande qu'elle fit à l'amour miséricordieux deux ans avant sa mort et la grâce mystique qui y répondit (1), car ils nous semblent marquer le commencement de la vie unitive chez notre Bienheureuse. C'est cette dernière partie de la vie contemplative qui nous reste à étudier.

*
* *

De plus en plus nous allons nous enfoncer dans la foi nue. Cependant le bon Dieu a voulu nous donner un signe sensible de l'échange d'amour qu'il avait accepté avec sa petite enfant :

« Quelques jours après mon offrande à l'amour miséricordieux, je commençais au chœur l'exercice du chemin de la croix, lorsque je me sentis tout à coup blessée d'un trait de feu si ardent que je pensais mourir. Je ne sais comment expliquer ce transport; il n'y a pas de comparaison qui puisse faire comprendre l'intensité de cette flamme. Il me semblait qu'une force invisible me plongeait tout entière dans le feu. Oh! quel feu! quelle douceur!... Une seconde de plus, mon âme se séparait de mon corps... Hélas, je me retrouvais sur la terre et *la sécheresse revint habiter mon cœur.* » (ch. XII, p. 228)

Il ne nous semble pas téméraire de voir dans cette

(1) La formule même de son acte d'offrande doit attirer notre attention. Les mots sont lourds de sens et trahissent, à l'insu de l'humble enfant, l'état de haute perfection où elle est déjà élevée : « Pour *vivre* d'amour », elle s'offre comme *victime* à l'amour. Pour réduire sa vie en *acte* d'amour incessant, elle demande d'être *consumée* sans cesse. C'est par cette passivité que l'âme donne son ultime degré d'activité. Elle compte sur ce martyre d'amour, tout passif, pour se « préparer à paraître devant Dieu et à s'élancer sans retard dans l'éternel embrassement » de l'amour béatifiant. — Dans la formule de cette offrande, la Bienheureuse fait preuve d'un sens très profond de l'état mystique, d'une grande expérience de la contemplation passive.

grâce, d'ordre mystique certainement, la blessure d'amour dont parlent sainte Thérèse (*Vie*, XXIX) et saint Jean de la Croix (*Vive Flamme*, str. I) sans ses phénomènes miraculeux. Avec la petite Thérèse nous restons toujours dans le développement normal de la grâce sanctifiante, sans rien d'extraordinaire. Ce que fut sa vie après cette grâce ne laisse aucun doute sur sa nature et son élévation. Voici comment elle-même en parle dans son autobiographie :

« O mon Dieu, votre amour méprisé va-t-il rester en votre cœur ? Il me semble que si vous trouviez des âmes s'offrant comme victimes d'holocauste à votre amour, vous les consumeriez rapidement, que vous seriez heureux de ne point comprimer les flammes de tendresse infinie qui sont renfermées en vous. Si votre justice aime à se décharger, elle qui ne s'étend que sur la terre, combien plus votre amour miséricordieux désire-t-il embraser les âmes, puisque *votre miséricorde s'élève jusqu'aux cieux* (Ps. XXXV, 5). O Jésus, que ce soit moi cette heureuse victime, consumez votre petite hostie par le feu du divin amour.

« Ma mère, vous qui m'avez permis de m'offrir ainsi au bon Dieu, vous savez les flammes, ou plutôt les océans de grâces qui vinrent inonder mon âme aussitôt après ma donation du 9 juin 1895... Ah! depuis ce jour l'amour me pénètre et m'environne ; à chaque instant cet amour miséricordieux me renouvelle, me purifie et ne laisse en mon cœur aucune trace de péché. Non, je ne puis craindre le purgatoire ; je sais que je ne mériterais même pas d'entrer avec les âmes saintes dans ce lieu d'expiation ; mais je sais aussi que le feu de l'amour est plus sanctifiant que celui du purgatoire ; je sais que Jésus ne peut vouloir pour nous de souffrances inutiles et qu'il ne m'inspirerait pas les désirs que je ressens s'il ne voulait les combler. » (VIII, p. 148)

Autant qu'il nous est possible de pénétrer dans de tels secrets, nous devons reconnaître ici la substance même de l'union transformante. Pourrait-elle être plus explicite sans employer les termes consacrés par les auteurs mystiques que sa plume d'enfant veut ignorer? Thérèse est arrivée au

haut de « l'escalier secret » dont parle saint Jean de la Croix dans la *Nuit obscure*, liv. II, ch. 18 à 20. « Parvenue au neuvième degré, l'âme se sent brûlée d'une ardeur toute suave. Ce degré est réservé aux âmes parfaites qui se consument suavement pour Dieu et dans lesquelles cette suavité et cette ardeur sont entretenues directement par le Saint-Esprit, à raison de leur intime union avec Dieu... Il nous est impossible de décrire tous les biens dont Dieu favorise l'âme dans cet état... Nous dirons seulement que *de ce degré on arrive au dixième de l'échelle d'amour, lequel n'appartient plus à cette vie* » (*Nuit obscure*, liv. II, ch. 20).

Qu'a donc désiré la petite Thérèse? Relisons l'acte d'offrande :

« Je sens en mon cœur des désirs immenses et c'est avec confiance que je vous demande de venir prendre possession de mon âme... Je vous supplie de m'ôter la liberté de vous déplaire. Si par faiblesse je tombe quelquefois, qu'aussitôt votre doux regard purifie mon âme, consumant toutes ses imperfections comme le feu qui transforme tout en lui-même... Que ce martyre, après m'avoir préparée à paraître devant vous, me fasse enfin mourir et que mon âme s'élance sans retard dans l'éternel embrassement de votre miséricordieux amour... Je veux que Jésus s'empare de mes facultés de telle sorte que je ne fasse plus des actions humaines, mais des actions toutes divines, dirigées par l'Esprit d'amour. »

Mais cela, c'est l'union mystique, c'est le règne des dons; c'est même l'union mystique arrivée à son apogée, c'est l'union transformante. Et ce n'est pas à ses yeux une privauté d'amour dont elle a été gratifiée :

« Comment pouvez-vous me demander s'il vous est possible d'aimer le bon Dieu comme je l'aime? O ma sœur, comprenez-moi, comprenez que pour aimer Jésus, être sa victime d'amour, plus on est faible et misérable, plus on est propre aux aspirations de cet amour *consumant et transformant*. »

Constamment elle excite, dans les âmes avec qui elle est en relations, la sainte ambition d'aller droit au ciel. « Comment purifierait-Il dans le purgatoire les âmes consumées des feux de l'amour divin? » écrit-elle à un missionnaire.

Mais les espérances de la petite Thérèse ont-elles été réalisées? A-t-elle atteint ces sommets de l'amour?

« Si je n'atteins pas un jour ces régions les plus élevées vers lesquelles mon âme aspire, j'aurais goûté plus de douceur dans mon martyre que je n'en goûterai au sein des joies éternelles », a-t-elle écrit dans sa sainte audace. Le Père céleste, qui lui a fait désirer ce qu'il voulait lui donner, qui s'est plu à satisfaire ses plus enfantins désirs, n'a pu confondre cette espérance. Mais cette réponse *a priori* n'est pas suffisante. Voyons ses œuvres.

Ses sœurs attestent qu'à partir de cette blessure d'amour, Thérèse acquit sur ses actes un empire vraiment remarquable et que toutes les vertus s'épanouirent à l'envi dans le délicieux jardin de son âme (XII). Elle-même constate qu' « elle n'a plus même à combattre » : « je puis dire avec N. P. S. Jean de la Croix : Ma demeure est entièrement pacifiée » (ch. IX, p. 172).

Après avoir lu les derniers chapitres de l'autobiographie et les « souvenirs » recueillis pendant sa maladie, qu'on lise dans la *Montée du Carmel* le chapitre I du livre III où est dépeint l'état des âmes arrivées à l'union transformante : on reconnaîtra, trait pour trait, notre Bienheureuse. « Les opérations de l'âme, dans l'union, viennent de l'Esprit-Saint... Seules, par suite, elles sont de parfaite convenance... sans être jamais hors de propos... L'Esprit de Dieu fait connaître à ces âmes ce qu'elles doivent savoir, leur rappelle ce dont elles ont à se souvenir... leur fait oublier ce qui mérite de l'être, aimer ce qui est digne de

leur amour... Aussi tous les premiers mouvements de telles âmes sont divins » (liv. III, ch. 1).

Qu'on lise encore le commentaire de la strophe XXVIII du *Cantique spirituel* :

> Mon âme a mis toute son activité
> Et toute sa richesse à son service :
> Je ne garde plus de troupeau,
> Je n'ai plus qu'un office désormais :
> Car déjà ma seule occupation est d'aimer (1)

Veut-on quelques applications ? Nous savons la sagesse de la jeune maîtresse des novices à laquelle la Mère Prieure, la terrible Mère Marie-Gonzague, rend témoignage elle-même :

« Vous n'avez pas jugé imprudent, ma Mère, de me dire un jour que le divin Maître illuminait mon âme et lui donnait l'expérience des années. » (ch. IX, p. 156)

« Les novices souvent me disent : « Mais vous avez une « réponse à tout ; je croyais cette fois vous embarrasser... où donc allez-vous chercher ce que vous enseignez ? » Il en est même d'assez candides pour croire que je lis dans leur âme, parce qu'il m'est arrivé de les prévenir en leur révélant sans révélation ce qu'elles pensaient. » (ch. X, p. 188)

« Leur révélant sans révélation ce qu'elles pensaient » : cette expression originale est significative. Il ne s'agit pas ici d'une lumière d'ordre prophétique, strictement extra-

(1) « Tout son être est tellement appliqué à Dieu et concentré en Dieu que les premiers mouvements de ces différentes facultés se portent d'ordinaire vers Dieu, et sans même qu'elle en ait conscience, s'élancent instinctivement en lui... Il résulte de là que très souvent elle agit pour le Seigneur, s'occupe de lui et de ce qui le concerne sans y songer et sans se souvenir qu'elle l'a fait. La grande habitude qu'elle a d'aller à Dieu l'y conduit sans avoir besoin ni de l'attention, ni des efforts ni même des actes fervents auxquels elle avait autrefois coutume de recourir au commencement de ses actions » (*Cant. Spir.*, str. XXVIII). Le passage est d'une rigoureuse exactitude appliqué à Thérèse de l'Enfant-Jésus dans les derniers temps de sa vie. Qu'on se rappelle le mot de la malade répondant à son infirmière : « Que lui dites-vous ? — Je ne lui dis rien : *je l'aime.* »

ordinaire ; non, c'est la pénétration d'une intelligence éclairée habituellement par les dons du Saint-Esprit ; c'est simplement l'exercice d'une faculté mue par Dieu dans l'union transformante, comme l'explique en maints endroits saint Jean de la Croix :

« Les novices lui témoignaient leur surprise de la voir deviner leurs plus secrètes pensées. « Voici mon secret, leur dit-« elle. Je ne vous fais jamais d'observation sans invoquer la « Sainte Vierge, je lui demande de m'inspirer ce qui doit vous « faire le plus de bien, et moi-même je suis souvent étonnée « des choses que je vous enseigne. Je sais simplement en vous « les disant que je ne me trompe pas et que Jésus vous parle « par ma bouche. » (ch. XII, p. 145)

Qui n'a pas été frappé, en parcourant ces pages d'enfantine poésie qu'est l'*Histoire de la petite fleur blanche*, de ces mots d'une profondeur et d'une portée singulières?

« Depuis quelques mois le divin Maître a complètement changé sa manière de faire pousser sa petite fleur... Toutes les créatures pourraient se pencher sur elle, l'admirer, l'accabler de leurs louanges, cela n'ajouterait pas une ombre de vaine satisfaction à la véritable joie qu'elle savoure en son cœur, se voyant aux yeux de Dieu un pauvre petit néant, rien de plus. » (IX, p. 15)

Ne sent-on pas là une âme qui vit constamment en face de la Vérité première, qui entrevoit l'Être de Dieu et par contraste le néant de la créature?

« O ma Mère, après tant de grâce, ne puis-je pas chanter avec le Psalmiste : Que le Seigneur est bon et que sa miséricorde est éternelle ! Il me semble que si toutes les créatures recevaient les mêmes faveurs, Dieu ne serait craint de personne, mais aimé jusqu'à l'excès ; par amour et non pas en tremblant, jamais aucune âme ne commettrait la moindre faute volontaire. » (ch. VIII, p. 147)

« Je ne sens plus qu'il me soit nécessaire de me refuser les consolations du cœur, car mon cœur est affermi en Dieu. »

Et cette réflexion faite à propos de son voyage à Rome : « Je n'avais pas expérimenté que tout est pur pour les purs, que l'âme simple et droite ne voit de mal à rien puisque le mal n'existe que dans les cœurs impurs et non dans les objets insensibles. » Elle l'expérimente donc maintenant pour en si bien parler, et cela fait penser à ce que saint Jean de la Croix dit des cœurs arrivés au mariage spirituel (*Cant.*, XXVI) (1). Et encore cette expression : « Je suis comme ressuscitée. »

Mais la marque la plus authentique de sa transformation est dans l'union parfaite de sa volonté avec celle de son Bien-Aimé. Choisissons entre cent autres textes celui-ci : « *C'est ce qu'il fait que j'aime.* » Pour elle les choses n'ont plus d'autre attrait que celui que leur prête le bon plaisir divin. Que ce cœur de contemplative ressemble à celui du bienheureux fixé immuablement dans le bien par la vue de l'essence divine !

Elle est absolument indifférente soit à la vie, soit à la mort :

« Ma Mère, il me semble que rien ne m'empêche de m'envoler, car je n'ai plus de grands désirs si ce n'est d'aimer Dieu jusqu'à mourir d'amour... Je suis libre, je n'ai aucune crainte. » (ch. IX, p. 169)

Son désir de *mourir d'amour* va être réalisé comme tous les autres. Pour la préparer à cette mort, le Père céleste lui envoie un dernier martyre que nous appellerons

(1) Parvenue à ce degré de perfection, l'âme est à peu près rétablie dans l'état d'innocence d'Adam, notre premier père, qui n'avait pas la moindre idée du péché. Elle est devenue si innocente qu'elle ignore le mal et ne juge rien en mauvaise part. Elle pourra entendre de ses oreilles et voir de ses yeux des choses très répréhensibles sans en comprendre la malice. Le Seigneur a déraciné ses habitudes d'autrefois qui lui donnaient l'intelligence du mal ; il l'a délivrée de l'ignorance que produit le péché, en la remplissant, comme à pleins bords, de la véritable Sagesse. Cf. *Cant. Spirit.*, str. XXVI.

son martyre de foi. Il la fait entrer dans une nuit de l'esprit plus épaisse, plus longue que toutes celles qu'elle a connues jusqu'ici : nuit sans intermittence durant les dix-huit derniers mois de sa vie. Voici comment elle en parle :

« Aux jours si lumineux du temps pascal, Jésus me fit comprendre qu'il y a réellement des âmes sans foi et sans espérance qui, par l'abus des grâces, perdent ces précieux trésors, sources des seules joies pures et véritables. Il permit que mon âme fût envahie par les plus épaisses ténèbres et que la pensée du ciel, si douce pour moi depuis ma petite enfance, me devînt un sujet de combat et de tourment. La durée de cette épreuve n'était pas limitée à quelques jours, à quelques semaines ; voilà des mois que je la souffre et j'attends encore l'heure de ma délivrance. Je voudrais pouvoir exprimer ce que je sens, mais c'est impossible. Il faut avoir voyagé sous ce sombre tunnel pour en comprendre l'obscurité... Les brouillards qui m'environnent pénètrent dans mon âme et m'enveloppent de telle sorte qu'il ne m'est plus possible même de retrouver en moi l'image si douce de ma patrie... Tout a disparu... Lorsque je veux reposer mon cœur fatigué des ténèbres qui l'entourent, par le souvenir fortifiant d'une vie future et éternelle, mon tourment redouble. Il me semble que les ténèbres empruntant la voix des impies, me disent en se moquant de moi : « Tu « rêves la lumière, une patrie embaumée, tu rêves la possession « éternelle du Créateur de ces merveilles, tu crois sortir un « jour des brouillards où tu languis ; avance ! avance ! réjouis-« toi de la mort qui te donnera non ce que tu espères, mais « une nuit plus profonde encore, la nuit du néant ! »... Cette image de mon épreuve et aussi imparfaite que l'ébauche comparée au modèle ; cependant je ne veux pas en écrire plus long, je craindrais de blasphémer ; j'ai peur même d'en avoir trop dit. Ah ! que Dieu me pardonne ! Il sait bien que, tout en n'ayant pas la jouissance de la foi, je m'efforce d'en faire les œuvres. *J'ai prononcé plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie.* A chaque nouvelle occasion de combat, lorsque mon ennemi veut me provoquer, je me conduis en brave : sachant que c'est une lâcheté de se battre en duel, je tourne le dos à mon adversaire sans jamais le regarder en face ; puis je cours vers mon Jésus, je lui dis être prête à verser tout mon sang pour confesser qu'il y a un ciel ; je lui dis être heureuse

de ne pouvoir contempler sur la terre, avec les yeux de l'âme, ce beau ciel qui m'attend, afin qu'il daigne l'ouvrir pour l'éternité aux pauvres incrédules.

« Aussi, malgré cette épreuve qui m'enlève tout sentiment de jouissance, je puis m'écrier encore : « *Seigneur, vous me comblez de joie par tout ce que vous faites* » (Ps. xci, 4). Car est-il une joie plus grande que celle de souffrir pour votre amour ? Plus la souffrance est intense, moins elle paraît au yeux des créatures, plus elle vous fait sourire, ô mon Dieu! Et si, par impossible, vous deviez l'ignorer vous-même, je serais encore heureuse de souffrir dans l'espérance que par mes larmes je pourrais empêcher ou réparer peut-être une seule faute commise contre la foi.

« Vous allez croire sans doute, ma Mère vénérée, que j'exagère un peu la nuit de mon âme. Si vous en jugez par les poésies que j'ai composées cette année, je dois vous paraître inondée de consolations, une enfant pour laquelle le voile de la foi s'est presque déchiré. Et cependant ce n'est plus un voile, c'est un mur qui s'élève jusqu'au cieux et couvre le firmament étoilé. Lorsque je chante le bonheur du ciel, l'éternelle possession de Dieu, je n'en ressens aucune joie ; car je chante simplement *ce que je veux croire*. Parfois, je l'avoue, un tout petit rayon de soleil éclaire ma sombre nuit, alors l'épreuve cesse un instant ; mais ensuite le souvenir de ce rayon, au lieu de me consoler, rend mes ténèbres plus épaisses encore.

Ah ! jamais je n'ai si bien senti que le Seigneur est doux et miséricordieux : il ne m'a envoyé cette lourde croix qu'au moment où je pouvais la porter. Autrefois je crois bien qu'elle m'aurait jetée dans le découragement. Maintenant elle ne produit qu'une chose : enlever tout sentiment de satisfaction naturelle dans mon aspiration vers la patrie céleste. » (ix, p. 160-1)

Cette épreuve a encore une action purificatrice. La petite victime d'amour vient de le reconnaître elle-même : « Enlever tout sentiment de satisfaction naturelle » à ce désir du ciel qu'elle a depuis son enfance. Mais nous n'avons pas hésité à le situer dans le stade de la vie unitive, car elle est bien plutôt une conséquence de l'amour transformant qu'une préparation à cet amour. La carmélite contempla-

tive souffre pour « entrer plus avant dans la profondeur » (1) de la divine sagesse et de la science suréminente du Christ. Elle souffre parce qu'elle est transformée en Jésus crucifié et qu'en lui et avec lui elle est rédemptrice pour ses frères.

Ce qui distingue les souffrances des parfaits de celles des fiançailles, c'est que pour les âmes qui ne sont pas encore arrivées au mariage spirituel les ténèbres alternent avec la lumière, la douleur avec la joie, mais dans les parfaits l'extrême angoisse et l'extrême félicité s'harmonisent constamment dans l'éminence d'une « *paix qui surpasse tout sentiment* » (Phil., IV).

L'épreuve de la dernière année de la Bienheureuse a ce caractère. Nous avons pu nous en convaincre par le large extrait que nous venons de lire; mais plus nous approchons de la fin de sa vie, plus l'harmonie devient suave :

« O mon Dieu, que vous êtes bon pour la petite victime de votre amour miséricordieux ! Maintenant même que vous joignez la souffrance extérieure aux épreuves de mon âme, je ne puis dire : « *Les angoisses de la mort m'ont environnée.* » Mais je m'écrie dans ma reconnaissance : « *Je suis descendue dans la vallée des ombres de la mort, cependant je ne crains aucun mal, parce que vous êtes avec moi, Seigneur.* » (Ps. XXII, 4) (ch. XII, p. 254)

« Je souffre beaucoup... oui, beaucoup, mais avec cela je suis dans une paix étonnante : tous mes désirs ont été réalisés, je

(1) Par cette profondeur on peut entendre la multitude et la gravité des tribulations que l'âme aspire à traverser. Comme la souffrance est une condition pour entrer plus avant dans la profondeur de la sagesse de Dieu si suave et si délicieuse, comme la pure souffrance entraîne nécessairement après elle une connaissance plus intime et plus parfaite de cette divine sagesse, l'âme l'estime ineffablement douce et précieuse. Aussi n'est-ce pas assez pour elle d'une souffrance ordinaire, elle s'écrie : Pénétrons plus avant dans la profondeur, c'est-à-dire allons jusqu'aux angoisses de la mort pour voir Dieu. Le prophète Job s'écriait également dans les ardeurs d'un semblable désir : Qui me donnera de voir ma prière exaucée et que Dieu m'accorde ce que j'attends de lui. Puisse celui qui a commencé à me broyer, achever son œuvre ! Puisse-t-il ne plus retenir sa main et m'arracher jusqu'à la racine de la vie ! » (*Cantique spirituel*, str. XXXVI.)

suis pleine de confiance. » (p. 250) « Oh ! que le bon Dieu est bon ! Oui, il faut qu'il soit bien bon pour me donner la force de supporter tout ce que je souffre. » (p. 233)

Cependant le flot de la douleur monte toujours (voir p. 140). Elle souffre pour les âmes; la petite victime de l'amour miséricordieux a été associée par l'amour à l'œuvre rédemptrice du Fils : la pensée de réparer pour ses frères incrédules, le désir de leur obtenir la lumière de la foi ne l'ont pas quittée au cours de cette longue épreuve.

« *La mort d'amour que je désire, c'est la mort de Jésus sur la croix.* » La petite Thérèse, qui a si gracieusement reproduit les traits du divin Enfant, la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus a grandi en foi et en amour, elle veut réaliser son second titre de noblesse *Thérèse de la Sainte-Face*, la face douloureuse de Jésus; elle mourra comme son divin époux dans l'abandon apparent du Père céleste tandis que les cimes de son âme sont déjà baignées dans les clartés éternelles. « Ne vous faites pas de peine, ma Mère, dit-elle à la Mère Agnès, si je souffre beaucoup et si je ne manifeste aucun signe de bonheur au dernier moment. Notre-Seigneur n'est-il pas mort victime d'amour et voyez quelle a été son agonie ! » (p. 254). La sienne sera, en effet, toute semblable à celle de son bien-aimé. Le matin du dernier jour, parlant de sa dernière nuit d'exil : « C'est l'agonie toute pure, sans aucun mélange de consolation »... A deux heures et demie, elle se redresse sur son lit et s'écrie : « Le calice est plein jusqu'au bord ! Non, je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de tant souffrir... Je ne puis m'expliquer cela que par mon désir extrême de sauver les âmes. » Et quelque temps après : « Tout ce que j'ai écrit sur mes désirs de souffrance, oh ! c'est bien vrai ! Je ne me repens pas de m'être livrée à l'amour »... A sept heures et quelques minutes, se tournant vers la Mère

prieure, elle lui dit : « Ma Mère, n'est-ce pas l'agonie ? — Oui, mon enfant, c'est l'agonie, mais Jésus veut peut-être la prolonger de quelques heures. — Eh bien, allons, allons... Oh ! je ne voudrais pas moins souffrir »... Puis regardant le crucifix : « Oh ! je l'aime !... Mon Dieu, je... vous... aime... » .

Ce fut son dernier acte d'amour, toujours dans la foi nue. Mais cette fois son ardeur a « déchiré la toile » (1). Elle ouvre les yeux, les fixe, brillants de paix céleste et d'un bonheur indicible, au-dessus d'une image de la Vierge : l'extase de la foi se prolonge l'espace d'un *Credo* et s'achève dans la vision.

Quelques mois avant sa mort (juillet 1897), elle avait dit : « Il faut que tout ce que je fais, les petites âmes puissent le faire. » S'il est vrai, comme nous croyons l'avoir établi, qu'elle a *désiré* et qu'elle a *atteint* ce sommet de la vie mystique d'où l'on entre de plain-pied au ciel au sortir de cette vie, le mot que nous venons de rapporter, comme tout l'enseignement de la Bienheureuse sur la « petite voie » est chargé d'une signification singulièrement importante. « Si je vous ai induites en erreur avec ma petite voie, dit-elle à ses novices avant de mourir, je viendrai vous le dire. » Elle est descendue, mais pour dire : ma petite voie est sûre, cette voie de la pure foi et des immenses désirs. La « petite doctrine » de la bienheureuse Thérèse continue l'enseignement traditionnel : le plein déve-

(1) « O vive flamme d'amour,
Que vous blessez avec tendresse
Le centre le plus profond de mon âme !
Puisque vous ne me causez plus de peine,
Achevez enfin, si telle est votre volonté,
Déchirez la toile, obstacle à cette douce rencontre. »

La toile dont il est ici question symbolise l'union de l'âme avec le corps qui empêche la vision béatifique, selon le mot de saint Paul (II Cor., v, 1) : « Nous savons que si notre demeure terrestre est détruite, nous avons une habitation divine dans le ciel. »

loppement de la grâce des vertus et des dons se trouve atteint dans l'union transformante, et toutes les âmes peuvent aspirer à cette plénitude.

En même temps, la « petite doctrine » et le grand exemple de la Bienheureuse nous montrent mieux que bien des dissertations savantes comment il faut distinguer l'essentiel de l'accidentel dans ce développement normal de la grâce sanctifiante. On dirait (et c'est la note qui tout à la fois la distingue dans le concert et l'unit profondément à l'esprit de son Ordre, à l'esprit de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, présent en elle à un degré éminent), on dirait qu'elle a eu pour mission propre d'opérer, en fait et en droit, comme un dépouillement, une séparation laissant de côté tout ce qui est de surcroît, pour que la substance seule demeure et soit manifestée. Précieuse leçon qui pourra, nous le souhaitons, faire tomber bien des erreurs et bien des préjugés. Si l'enseignement traditionnel sur l'appel des âmes chrétiennes à la contemplation tient que *toutes les petites âmes peuvent faire ce qu'a fait Thérèse*, il tient aussi qu'*il ne leur est pas demandé de faire plus que ce qu'a fait Thérèse*, — certes! car il n'est rien de meilleur que le terme auquel elle est parvenue, comme au sommet de la suprême humilité, par cette petite voie qui est le moyen sûr et à la portée de tous d'avancer vers le don de la contemplation et de l'union transformante, et de les obtenir de la divine grâce : *neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me.*

M.-V. BERNADOT.

Son zèle apostolique

Le zèle est à l'amour ce que la flamme est au feu (1). Si le brasier est ardent, la flamme sera dévorante. Nous avons vu l'amour dont Dieu a consumé l'âme de sa petite victime, il nous reste à admirer le rayonnement de cet amour.

L'amour a un double précepte qui porte sur Dieu et sur le prochain. Le zèle aura aussi sa double manifestation : le zèle de la gloire de Dieu et le zèle du salut du prochain ; mais, celui-ci sera nécessairement subordonné au premier, il n'est que sa conséquence, car, à le bien entendre, l'amour est *un* au cœur de celui qui est en état de grâce, comme il est un dans la Trinité Sainte : comme le Père a aimé ses fils adoptifs avec le même amour dont il aime son Fils engendré, comme le Fils nous aime de l'amour qu'il reçoit de son Père (2), nous aussi, nous aimons nos frères de ce même amour participé. C'est ce qui situe la charité chrétienne si haut, à une distance incommensurable de l'amour humain, même le plus légitime et le plus pur, et c'est ce qui fait que la plus obscure des œuvres qu'elle informe est infiniment plus précieuse que celles inspirées

(1) « Zelus, quocumque modo sumatur, ex intensione amoris provenit. » (S. Thomas, *Sum. Th.*, I^{a} II^{ae}, q. 28, art. 4.)

(2) « Comme mon Père m'a aimé, je vous ai aimés de même. » (S. Jean, XV, 9.)

par la philanthropie la plus généreuse et la plus désintéressée.

La Bienheureuse, dont toute l'ambition a été de réduire sa vie en acte d'amour, n'a jamais suivi l'entraînement de sa nature ardente et généreuse attirée par le ministère actif auprès des âmes ; elle sut contenir son zèle dans la subordination à la gloire de Dieu. Et c'est là tout le secret de sa fécondité. « Il n'y a qu'une seule chose à faire ici-bas, aimer Jésus, lui sauver des âmes *pour qu'il soit aimé* (1). » Voilà l'ordre de la charité qui a régi toute sa vie.

Comme on a étudié les ascensions mystiques de la Bienheureuse, il convient d'étudier à présent les ascensions de son zèle apostolique : elles sont parallèles. Vie contemplative, vie apostolique, c'est tout un au Carmel, pour la carmélite comme pour le carme ; l'une appelle l'autre, ou plus exactement, celle-ci n'est que le débordement de celle-là. Cependant, ce n'est qu'au sommet de la montagne de l'amour que l'harmonie est complète.

L'âme apostolique n'est apte à se donner au prochain que quand elle est pour ainsi-dire immuablement fixée dans la contemplation de la Vérité, possédée entièrement par le Bien essentiel. L'apôtre n'est parfait que lorsqu'il est arrivé à l'union transformante.

*
* *

Laissons Thérèse nous raconter sa vocation à l'apostolat, comment Jésus fit d'elle, selon son expression, *un pêcheur d'âmes*, et aussi son premier coup de filet :

« Un dimanche, en fermant mon livre, à la fin de la messe, une photographie représentant Notre-Seigneur en croix glissa un peu en dehors des pages, ne me laissant voir qu'une de ses

(1) Lettre VI à Céline.

mains divines, percées et sanglantes. J'éprouvai alors un sentiment nouveau, ineffable. Mon cœur se fendit de douleur à la vue de ce sang précieux qui tombait à terre sans que personne s'empressât de le recueillir ; et je résolus de me tenir continuellement en esprit au pied de la Croix, pour recevoir la divine rosée du salut et la répandre ensuite sur les âmes.

« Depuis ce jour, le cri de Jésus mourant : « *J'ai soif!* » retentissait à chaque instant dans mon cœur, pour y allumer une ardeur inconnue et très vive. Je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé ; je me sentais dévorée moi-même de la soif des âmes, et je voulais à tout prix arracher les pécheurs aux flammes éternelles.

« Afin d'exciter mon zèle, le bon Maître me montra bientôt que mes désirs lui étaient agréables. J'entendis parler d'un grand criminel — du nom de Pranzini — condamné à mort pour des meurtres épouvantables, et dont l'impénitence faisait craindre une éternelle damnation. Je voulus empêcher ce dernier et irréparable malheur. Afin d'y parvenir, j'employai tous les moyens spirituels imaginables ; et, sachant que de moi-même je ne pouvais rien, j'offris pour sa rançon les mérites infinis de Notre-Seigneur et les trésors de la sainte Église.

« Faut-il le dire? Je sentais au fond de mon cœur la certitude d'être exaucée. Mais afin de me donner du courage pour continuer de courir à la conquête des âmes, je fis cette naïve prière : « Mon Dieu, je suis bien sûre que vous pardonnerez « au malheureux Pranzini ; je le croirais même s'il ne se confes- « sait pas et ne donnait aucune marque de contrition, tant j'ai « confiance en votre infinie miséricorde. Mais c'est mon premier « pécheur ; à cause de cela, je vous demande seulement un « signe de repentir pour ma simple consolation. » — Ma prière fut exaucée à la lettre! — Jamais mon père ne nous laissait lire les journaux ; cependant, je ne crus pas désobéir en regardant les passages qui concernaient Pranzini. Le lendemain de son exécution, j'ouvre avec empressement le journal *la Croix*, et que vois-je? Ah! mes larmes trahirent mon émotion, et je fus obligée de m'enfuir. Pranzini, sans confession, sans absolution, était monté sur l'échafaud ; déjà les bourreaux l'entraînaient vers la fatale bascule, quand, remué tout à coup par une inspiration subite, il se retourne, saisit un crucifix que lui présentait le prêtre *et baise par trois fois les plaies sacrées*!

« J'avais donc obtenu le signe demandé ; et ce signe était

bien doux pour moi ! N'était-ce pas devant les plaies de Jésus, en voyant couler son sang divin, que la soif des âmes avait pénétré dans mon cœur? Je voulais leur donner à boire ce sang immaculé, afin de les purifier de leurs souillures ; et les lèvres « de mon premier enfant » allèrent se coller sur les plaies divines. Quelle réponse ineffable ! Ah ! depuis cette grâce unique, mon désir de sauver les âmes grandit chaque jour ; il me semblait entendre Jésus me dire tout bas comme à la Samaritaine : « Donne-moi à boire ! » C'était un véritable échange d'amour; aux âmes je versais le sang de Jésus, à Jésus j'offrais ces mêmes âmes rafraîchies par la rosée du Calvaire; ainsi, je pensais le désaltérer; mais plus je lui donnais à boire, plus la soif de ma pauvre petite âme augmentait, et je recevais cette soif ardente comme la plus délicieuse récompense. » (*Hist. d'une âme*, ch. v) (1).

Pour assouvir cette soif, elle ira au Carmel. La devise du saint prophète Élie, qu'elle a vue sur le blason de l'Ordre, a dû la charmer : « *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum* (2). »

Toutefois, dans n'importe quelle religion le zèle brûle : « Où il n'y a pas de zèle, il n'y a pas d'amour », a dit un saint. Dans la solitude cartusienne on brûle de zèle pour le saint nom de Dieu ; dans le cloître bénédictin, pour la beauté de la maison de Dieu, la magnificence de sa louange ; chez les filles de Dominique, ce qui domine, c'est le zèle pour la diffusion de la vérité. Tout cela, c'est bien le zèle pour la gloire, pour le règne de Dieu ; mais, ce que la jeune Thérèse a entendu, c'est surtout le *Sitio* de Jésus sur la croix, et il lui est dit au fond du cœur par celui qui l'instruit sans paroles que c'est au carmel qu'elle étanchera le mieux la soif de son Bien-Aimé, qu'elle doit être corédemptrice avec lui.

(1) Toutes les citations prises dans l'*Histoire d'une âme* ne seront marquées que par le chiffre du chapitre.

(2) « J'ai été plein de zèle pour Jéhovah Dieu des armées. » (III Reg. XIX, 10.)

La grande réformatrice du Carmel, sainte Thérèse, a donné en effet au zèle dont brûlait le prophète de Thesbé pour le Dieu des armées cette forme très apostolique : la conversion des pécheurs, le salut et la sainteté des âmes, surtout par la sanctification des apôtres : des prêtres et des religieux voués au ministère apostolique (1). Cependant,

(1) Nous allons ici transcrire, pour ceux de nos lecteurs qui ne les connaîtraient pas encore, les pages du *Chemin de Perfection* où sainte Thérèse indique nettement le but qu'elle s'est proposé dans la réforme du Carmel. On verra ainsi bien mieux comment la B^te^ Thérèse de l'Enfant-Jésus a réalisé parfaitement le type de la Carmélite (cf. chap. III) :

« Je reviens au but principal pour lequel le Seigneur nous a réunies en ce monastère et à l'ardent désir que j'éprouve de nous voir en état de contenter sa Majesté. En présence de si grands maux, à la vue de l'insuffisance des forces humaines pour éteindre l'incendie qu'ont allumé ces malheureux hérétiques, et qui va toujours croissant en dépit des tentatives faites pour arrêter ces désastres à main armée, il m'a semblé que la conduite à tenir était celle que l'on adopte en temps de guerre. Quand les ennemis ont ravagé tout un pays, le souverain, se voyant réduit aux abois, se retire dans une ville qu'il fait soigneusement fortifier. De là, il opère de temps en temps des sorties contre l'ennemi, et si grand pourra être le courage des hommes d'élite renfermés dans la place, qu'à eux seuls, ils feront plus qu'une armée de lâches soldats. Souvent ainsi l'on remporte la victoire, ou, si l'on n'est pas vainqueur, du moins n'est-on pas vaincu. En effet, pourvu qu'il ne se rencontre pas de traître dans la place, on ne peut être forcé que par la famine. Or, parmi nous, il n'est jamais de famine qui oblige à capituler. On peut mourir, oui : être vaincu, jamais.

« Mais, pourquoi ce langage ? Afin de vous faire bien comprendre, mes Sœurs, la demande que nous devons adresser à Dieu : c'est que dans cette petite citadelle où se sont retirés les bons chrétiens de nos jours, il ne s'en trouve pas un qui nous quitte pour passer à l'ennemi ; c'est qu'il rende éminents dans son service les capitaines de cette citadelle ou de cette ville, je veux dire les prédicateurs et les théologiens, et comme la plupart d'entre eux sont membres des ordres religieux, qu'il leur fasse atteindre la perfection propre à leur état. C'est chose indispensable, puisque, encore une fois, c'est du bras ecclésiastique, non du bras séculier, que doit nous venir le secours. Pour nous qui, sous ce double rapport, ne pouvons en rien secourir notre Roi, efforçons-nous du moins d'être telles, que nos prières puissent être utiles à ces serviteurs de Dieu, qui, au prix de mille

il ne semble pas que le divin Maître ait découvert du premier coup à la jeune fille toute la profondeur des réalités

peines, se sont munis de science et de vertu, qui ont embrassé un travail opiniâtre afin de soutenir aujourd'hui la cause de Notre-Seigneur.

« Peut-être me demanderez-vous pourquoi j'insiste tant sur ce point, et comment, à m'entendre, il nous faut aider ceux qui valent mieux que nous. Je vais vous le dire, car vous ne comprenez pas bien encore, je crois, la grandeur de la grâce que Dieu vous a faite en vous conduisant en un lieu où vous êtes complètement affranchies des affaires, des occasions dangereuses et des relations avec le monde, C'est une faveur immense que celle-là. Or, ceux dont je parle ne se trouvent pas dans ces conditions ; cela n'est même pas à désirer, et de nos jours moins que jamais, parce que c'est à eux de fortifier les faibles et d'encourager les petits. La belle situation que celle de soldats sans capitaines ! Donc, il faut qu'ils vivent parmi les hommes, qu'ils conversent avec les hommes, qu'ils séjournent avec eux dans les palais, que parfois même, quant à l'extérieur, ils prennent leurs façons de faire. Pensez-vous, mes filles, qu'il faille peu de vertu pour traiter avec le monde, pour vivre dans le monde, pour s'occuper des affaires du monde, pour se prêter comme je viens de le dire aux usages du monde, et pour être, en même temps, intérieurement étranger au monde, ennemi du monde, pour vivre ici-bas en exilé, en un mot pour être non des hommes, mais des Anges ? En effet, s'ils ne sont tels, ils ne méritent pas le nom de capitaines, et Dieu nous préserve de les voir sortir de leurs cellules ! Ils feraient plus de mal que de bien, car ce n'est pas le temps de voir des imperfections en ceux qui ont mission d'enseigner..... Efforçons-nous d'être telles que nous méritions d'obtenir de Dieu deux choses. La première, que parmi un si grand nombre de docteurs et de religieux, il s'en trouve beaucoup qui aient, comme je le disais plus haut, les qualités nécessaires pour remplir leur mission, et que le Seigneur donne ces dispositions à ceux qui ne les ont pas encore entièrement, attendu qu'un seul homme parfait fera plus qu'un grand nombre d'autres qui ne le seront pas. La seconde, qu'une fois engagés dans la lutte — lutte terrible, je le répète, — le Seigneur les soutienne de sa main, qu'il leur fasse éviter tant de périls qui se rencontrent dans le monde, et ferme leurs oreilles au chant des sirènes sur cette mer dangereuse. Si en ce point nous avons quelque pouvoir auprès de Dieu, toutes cloîtrées que nous sommes, nous combattons pour lui..... comme aussi pour cet Ordre de la très sainte Vierge et les autres...

« Enfin, s'il arrive que vos prières, vos désirs, vos disciplines, vos jeûnes ne se rapportent plus au but que je vous ai indiqué, dites-vous que vous ne remplissez plus la fin pour laquelle le Seigneur vous a réunies en ce lieu. » (*Chemin de Perfection*, ch. III.)

de cette maternité des âmes qui a pour elle déjà tant d'attraits, et qu'elle ait pressenti toutes les joies apostoliques que lui réservait la contemplation. Elle semble avoir envisagé d'abord au Carmel l'immolation complète d'elle-même par amour. Nous trouvons, en effet, dans les souvenirs de son pèlerinage à Rome ce trait fort suggestif :

« Pendant son voyage à Rome (*Esprit*, p. 27), un pèlerin lui passa des annales de religieuses missionnaires. Après les avoir acceptées avec enthousiasme, elle les donna à sa sœur en lui disant : « Je ne les lirai pas, car j'ai un désir trop vif de me « consacrer aux œuvres de zèle, et je veux me cacher dans un « cloître pour me donner plus totalement au bon Dieu. » Elle entendait, par là, sacrifier toutes les consolations et les satisfactions de l'apostolat extérieur. C'est ainsi qu'elle « avait trouvé le moyen de soulager son cœur » par un plus grand sacrifice d'elle-même.

« Elle dira dans la suite : « C'est uniquement l'immolation « entière de soi-même qui s'appelle aimer. »

L'anecdote est significative, l'aveu est clair. Thérèse choisit le Carmel par pur amour, « pour se donner plus totalement au bon Dieu », en lui sacrifiant le ministère actif auprès des âmes. Voilà le but principal : se livrer totalement ; secondairement, elle ira au Carmel pour les âmes. La subordination est sauvegardée, l'ordre de la charité est respecté. Quand, à l'examen canonique, le supérieur lui demandera pourquoi elle est venue au Carmal, elle répondra : « Je suis venue pour sauver les âmes, et surtout afin de prier pour les prêtres » (ch. VII). « Oh ! qu'elle est belle, notre vocation ! C'est à nous, c'est au Carmel de conserver le sel de la terre, écrira-t-elle plus tard. Nous offrons nos prières et nos sacrifices pour les apôtres du Seigneur ; nous devons être nous-mêmes leurs apôtres, tandis que par leurs paroles et leurs exemples ils évangélisent les âmes de nos frères. Quelle noble mission

est la nôtre ! Mais je dois en rester là, je sens que, sur ce sujet, ma plume ne s'arrêterait jamais... » (*Histoire*, ch. VI.) Et quand elle nous raconte la première ouverture qu'elle fit à son père de son intention d'entrer au Carmel, c'est la même pensée qui l'inspire (cf. ch. V) : « Pour faire ma grande confidence, je choisis la fête de la Pentecôte. Toute le journée, je demandai les lumières de l'Esprit-Saint, suppliant les apôtres de prier pour moi, de m'inspirer les paroles que j'allais avoir à dire. N'était-ce pas eux, en effet, qui devaient aider l'enfant timide que Dieu destinait à devenir l'apôtre des apôtres par la prière et le sacrifice ! »

La prière et le sacrifice dans la solitude : la carmélite ne songe qu'à cela pour satisfaire son zèle ardent. Enfant, elle avait rêvé de gloire ; elle nous raconte naïvement qu'en lisant le récit des actions patriotiques des héroïnes françaises, particulièrement la vie de Jeanne d'Arc, elle avait ressenti un grand désir de les imiter et que Jésus lui fit alors comprendre que « l'unique gloire est celle qui dure toujours, et que pour y parvenir, il n'est pas nécessaire d'accomplir des œuvres éclatantes, mais plutôt de se cacher aux yeux des autres et de soi-même » (ch. IV, p. 55).

Alors, elle se passionne pour l'obscurité et l'oubli : peut-être n'y eut-il jamais de Carmélite qui entrât plus profondément dans le texte inspiré d'où est sortie la règle du Carmel. « Pars d'ici, dirige-toi vers l'Orient et cache-toi au torrent du Carith qui est en face du Jourdain ; tu boiras de l'eau du torrent » (I Reg., XVII, 3-4). Elle a compris le secret du mystère de nos saints Livres : arrivée au Carmel, elle s'enferme dans sa cellule comme dans un désert où elle prétend être oubliée de tous et vivre sous le regard de Jésus seul.

Encore postulante, elle écrit à l'une de ses sœurs : « Je ne veux plus rien que l'oubli... non pas le mépris, les

injures, ce serait trop glorieux pour le « grain de sable », car si on méprisait le grain de sable, c'est qu'on le verrait, qu'on y penserait » (Lettre à Céline, 1888). Le jour de l'émission de ses vœux, elle porte ce billet sur son cœur : « O Jésus ! faites que personne ne s'occupe de moi, que je sois foulée aux pieds, oubliée comme un petit grain de sable ! » (chap. VIII, p. 134).

Elle se cacha si bien que ses sœurs même ne connaîtront qu'après sa mort le trésor de sainteté héroïque qu'elles ont possédé quelques années. Ses premiers miracles étonnent ; la Mère Prieure, Mère Marie de Gonzague, pensait si peu à faire des reliques de ses vêtements qu'elle avait déjà donné sa pauvre robe à une sœur converse travaillant au jardin.

Mais dans cette cellule étroite, au milieu de cette vaste solitude intérieure, ne croyez pas que la carmélite s'isole dans l'égoïsme, se replie sur elle-même. Tout au contraire. C'est là qu'elle prend contact avec les réalités invisibles, bien supérieures aux autres qui n'atteignent que les sens, avec le monde des âmes. C'est là que le dogme de la communion des saints s'éclaire d'un nouveau jour, que le mystère du Corps mystique du Christ se révèle. Elle prend conscience d'une vie nouvelle. Elle se sent « membre d'un corps dont le Christ est la tête (1) », et tous les membres de ce Corps lui deviennent chers, j'oserai dire, à l'égal du Christ lui-même. Avec saint Paul, elle peut s'écrier en toute vérité : « Qui de vous est faible que je ne sois moi-même affaibli ? Qui vient à tomber sans qu'un feu me dévore ? » (II Cor, XI, 29).

Enseveli dans le Christ Jésus (2), son cœur est devenu vaste comme celui dont elle vit et pas une créature ne lui

(1) Cf. Rom., XII, 27 ; Eph., V, 30.

(2) Vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ » (Colos., III, 3).

reste étrangère. Qu'elle entende, par exemple, dans les annales des missions le récit d'un pauvre esclave maltraité par son maître, son cœur s'émeut un peu comme celui de la Vierge Marie s'émut au spectacle de son Fils flagellé. C'est son frère que l'on frappe, et sa chair en frémit. Ce malheureux paria que tout le monde rebute, ce hideux lépreux isolé dans sa case, son cœur bondit vers eux avec amour. Ils sont les membres souffrants de son Époux.

Parce qu'elle n'est pas absorbée par les soucis d'une œuvre particulière, toutes les œuvres qui s'épanouissent dans l'Église ont ses sympathies et ses suffrages, toutes l'intéressent à quelque titre particulier. Qu'une âme inconnue encore hier vienne à elle, il lui semble qu'elle l'attendait, et elle éprouve quelque chose de ce que la mère ressent quand on lui montre l'enfant qu'elle vient de mettre au jour et qu'elle a porté de longs mois en ses entrailles (1).

Je n'avance rien que ne sache tout directeur de Carmélites. Je crois aussi que la Bienheureuse Thérèse a surpassé toutes ses sœurs du cloître en amour et dans le dépouillement de sa personnalité. Alors je suis sûr que son cœur a été plus large et plus tendre encore, son zèle plus vaste et plus ardent que le leur; et je ne crains pas de lui appliquer les paroles de nos saints Livres que je trouve à l'introït de la messe de sa séraphique mère : « Dedit ei Dominus... latitudinem cordis quasi arenam quae est in littore maris » (III Reg., XXIX, 4).

Nous avons d'ailleurs plus que de simples conjectures *a priori*; nous avons ses paroles, nous avons ses œuvres qui trahissent le zèle qui l'a consumée au désert. Dans les

(1) Cf. Gal., IV, 19 : « Mes petits enfants, pour qui j'éprouve de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous. »

poésies où elle a laissé simplement s'épancher son âme, cette flamme court ardente. On pourrait faire maints extraits (Voir en particulier le morceau intitulé : *Rappelle-toi*). Dans ses lettres, c'est le même souci constant du salut des âmes :

« La seule chose que je désire, c'est de voir le bon Dieu aimé, et j'avoue que si dans le ciel je ne pouvais plus travailler à sa gloire, j'aimerais mieux l'exil que la patrie » (Lettre à un missionnaire). — « O mon frère, que je suis heureuse de mourir! Oui, je suis heureuse, non parce que je serai délivrée des souffrances d'ici-bas : la souffrance unie à l'amour est, au contraire, la seule chose qui me paraît désirable en cette vallée de larmes; je suis heureuse de mourir parce que, bien plus qu'ici-bas, je serai utile aux âmes qui me sont chères » (ibid., p. 371).

Nous trouvons encore la flamme de son zèle dans cette prière qui lui fut inspirée par une image représentant sainte Jeanne d'Arc :

« Seigneur, Dieu des armées qui nous avez dit dans votre Évangile : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le « glaive », armez-moi pour la lutte; je brûle de combattre pour votre gloire; mais je vous en supplie, fortifiez mon courage... Alors, avec le saint roi David, je pourrai m'écrier : « C'est « vous seul qui êtes mon bouclier; c'est vous, Seigneur, qui « dressez mes mains à la guerre » (Ps. CXLIII, 1-3).

« O mon Bien-Aimé! je comprends à quels combats vous me destinez, ce n'est point sur les champs de bataille que je lutterai... Je suis prisonnière de votre amour, j'ai librement rivé la chaîne qui m'unit à vous et me sépare à jamais du monde. Mon glaive, c'est l'Amour! avec lui je chasserai l'étranger du royaume, je vous ferai proclamer Roi dans les âmes. Sans doute, Seigneur, un aussi faible instrument que moi ne vous est pas nécessaire; mais Jeanne, votre virginale et valeureuse épouse, l'a dit : « Il faut batailler pour que Dieu donne la victoire. » O mon Jésus, je bataillerai donc pour votre amour jusqu'au soir de ma vie. Puisque Vous n'avez pas voulu goûter du repos sur la terre, je veux suivre votre exemple. »

« Des âmes, Seigneur, il nous faut des âmes d'apôtres et de

martyrs, afin que par elles nous embrasions de votre amour la multitude des autres pécheurs. » (Consécration à la Sainte Face.)

Mais c'est surtout dans l'admirable chapitre XI^e^ de son autobiographie qu'elle nous a dévoilé ses désirs ardents :

« Être votre épouse, ô Jésus ! être carmélite, être, par mon union avec vous, la mère des âmes, tout cela devrait me suffire. Cependant, je sens en moi d'autres vocations : je me sens la vocation de guerrier, de prêtre, d'apôtre, de docteur, de martyr... Je voudrais accomplir toutes les œuvres les plus héroïques, je me sens le courage d'un croisé, je voudrais mourir sur un champ de bataille pour la défense de l'Église...

« Je voudrais éclairer les âmes comme les prophètes, les docteurs. Je voudrais parcourir la terre, prêcher votre Nom et planter sur le sol infidèle votre croix glorieuse, ô mon Bien-Aimé ! Mais une seule mission ne me suffirait pas : je voudrais en même temps annoncer l'Évangile dans toutes les parties du monde et jusque dans les îles les plus reculées. Je voudrais être missionnaire, non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde, et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles.

« Ah ! par-dessus tout, je voudrais le martyre ! Le martyre ! Voilà le rêve de ma jeunesse ; ce rêve a grandi avec moi dans ma petite cellule du Carmel. Mais c'est là une autre folie ; car je ne désire pas un seul genre de supplice : pour me satisfaire, il me les faudrait tous...

« Comme vous, mon Époux adoré, je voudrais être flagellée crucifiée... Je voudrais mourir dépouillée comme saint Barthélemy ; comme saint Jean, je voudrais être plongée dans l'huile bouillante ; je désire, comme saint Ignace d'Antioche, être broyée par la dent des bêtes, afin de devenir un pain digne de Dieu. Avec sainte Agnès, et sainte Cécile, je voudrais présenter mon cou au glaive du bourreau, et comme Jeanne d'Arc, sur un bûcher ardent, murmurer le nom de Jésus !

« Si ma pensée se porte sur les tourments inouïs qui seront le partage des chrétiens au temps de l'Antéchrist, je sens mon cœur tressaillir, je voudrais que ces tourments me fussent réservés. Ouvrez, mon Jésus, votre Livre de vie, où sont rap-

portées les actions de tous les saints ; ces actions, je voudrais les avoir accomplies pour Vous !... »

Voilà l'âme de la solitaire du Carmel « cachée au torrent de Carith, j'entends : *dans cette charité... qui couvre toutes les fautes.* » Et le Seigneur réalise les immenses désirs de son zèle en lui donnant de « *boire au torrent de sa volupté,... pur don de Dieu, qui consiste à goûter en quelque sorte dans son cœur et à expérimenter dans son esprit la force de la divine présence et la douceur de la gloire d'En-Haut* (1) ». C'est dans cette contemplation infuse que l'on obtient tout par voie d'amour ; tout, parce que l'Esprit qui prie en nous (2) qui demande en nous le salut du prochain, est celui-là même qui produit dans les âmes « le vouloir et le faire (3) ».

Voyons comment Thérèse de l'Enfant-Jésus a vécu pour les âmes. Elle leur a tout donné. A une novice tremblant à la pensée des jugements de Dieu, elle dit : « Il n'y a qu'un moyen pour forcer le bon Dieu à ne pas nous juger du tout, c'est de se présenter devant lui les mains vides,... ne faites aucune réserve, donnez vos biens à mesure que vous les gagnez. Pour moi, si je vis jusqu'à quatre-vingts ans, je serai toujours aussi pauvre ; je ne sais pas faire d'économie : tout ce que j'ai, je le dépense aussitôt pour acheter des âmes » (*Conseils et Souv.*, p. 281). — Et à une autre : « Si j'avais été riche, il m'aurait été impossible de voir un pauvre ayant faim, sans lui donner aussitôt de

(1) Voir dans le supplément de janvier 1924 de la *Vie Spirituelle* notre étude sur la *Tradition mystique du Carmel*. On y pourra lire les textes de l' « Institution des premiers moines » dont nous donnons ici quelques courts extraits.

(2) Rom., VIII, 15.

(3) Phil., II, 13.

mes biens. Ainsi, à mesure que je gagne quelque trésor spirituel, sentant qu'au même moment des âmes sont en danger de se perdre et de tomber en enfer, je leur donne tout ce que je possède et je n'ai pas encore trouvé un moment pour me dire : Maintenant, je vais travailler pour moi. »

Elle ne se charge pas de grandes austérités, de pratiques de surérogation, mais elle mène très parfaitement sa vie de carmélite dans un but d'apostolat; elle est constamment fidèle aux plus petites choses « pour faire plaisir à Jésus » et pour aider les âmes. Elle sait qu'en vertu de la communion des saints, il n'est pas le plus petit acte de vertu accompli pour une âme qui n'ait sa répercussion sur tous les membres de l'Église. Et comme cela aide sa fidélité!

Ce qu'elle a déclaré au supérieur lors de son examen canonique, elle ne l'oubliera jamais : elle est venue pour sauver les âmes, et surtout afin de prier pour les prêtres. Partout elle porte ce grand souci d'apostolat : qu'elle travaille ou qu'elle souffre, c'est son aiguillon, c'est son réconfort; pour tout dire d'un mot moderne, c'est le « leit motiv » de sa vie de carmélite. « Jésus désire que le salut des âmes dépende de nos sacrifices, de notre amour, écrit-elle, offrons nos souffrances à Jésus pour les sauver. Oh! vivons pour elles, soyons apôtres! » (*Esprit.*)

Une novice raconte qu'un jour de lessive elle se rendait à la buanderie sans se presser, regardant en passant les fleurs du jardin. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus la suivait, marchant rapidement. Elle la croise bientôt et lui dit : « Est-ce ainsi qu'on se dépêche quand on a des *enfants* à nourrir et qu'on est obligé de travailler pour les faire vivre? » (*Cons. et Souvenirs.*) N'est-ce pas charmant? Cet autre trait de l'est pas moins :

L'infirmière lui avait conseillé de faire tous les jours une petite promenade d'un quart d'heure dans le jardin. Ce

conseil devenait un ordre pour elle. Une après-midi, la voyant marcher avec beaucoup de peine, une sœur lui dit : « Vous feriez bien mieux de vous reposer, votre promenade ne peut vous être profitable dans de pareilles conditions; vous vous fatiguez, voilà tout ! — C'est vrai, répondit cette enfant d'obéissance, mais savez-vous ce qui me donne des forces?... Eh bien, je marche pour un missionnaire. Je pense que là-bas, bien loin, l'un d'eux est peut-être épuisé dans ses courses apostoliques; et pour diminuer ses fatigues, j'offre les miennes au bon Dieu. »

Si elle accepte un soulagement, c'est encore dans le but de venir en aide aux ouvriers évangéliques : « Je suis convaincue de l'inutilité des médicaments pour me guérir; mais je me suis arrangée avec le bon Dieu pour qu'il en fasse profiter de pauvres missionnaires qui n'ont ni le temps ni les moyens de se soigner. » C'est dans son zèle qu'il nous faut chercher la raison de son grand amour pour la souffrance : « Lorsqu'on veut atteindre un but, écrit-elle dans l'Histoire de son âme, il faut en prendre les moyens; et Jésus m'ayant fait comprendre qu'il me donnerait des âmes par la croix, plus je rencontrais de croix, plus mon attrait pour la souffrance augmentait » (ch. VIII).

Nous l'avons dit : la Bienheureuse ne se livra pas, comme l'ont fait beaucoup de saints, à d'effrayantes macérations pour la réparation et pour la conversion des pécheurs. Elle se contenta de l'observance de sa règle; mais elle fut héroïque dans cette observance qui dépassait la force d'une enfant de santé délicate. C'est par cette observance fidèlement gardée jusqu'à l'année qui précéda sa mort qu'elle se consuma rapidement pour les âmes. Pour elles, elle « prodigua sa vie (1) ». L'expression est d'elle, elle est aussi exacte qu'originale. Prodiguer, c'est

(2) Cf. la *Rose effeuillée.*

donner sans compter. Elle ne compta jamais avec la fatigue, avec la souffrance, avec ses impuissances. Elle s'épuisa goutte à goutte sans demander, sans désirer, sans recevoir le moindre soulagement. Par une disposition spéciale de la Providence qui voulait faire pratiquer à la jeune religieuse la vertu à un degré héroïque, la Mère Prieure traita cette enfant sans ménagement aucun : « Une âme de cette trempe ne doit pas être traitée comme une enfant, les dispenses ne sont pas faites pour elle, laissez-la, Dieu la soutient », répondait Mère Marie de Gonzague à la charitable compagne qui lui faisait remarquer la fatigue que trahissait la pâleur du visage de Sœur-Thérèse; « d'ailleurs, si elle est malade, elle doit venir le dire elle-même ». Mais la généreuse enfant avait pour principe qu'il faut aller jusqu'au bout de ses forces avant de se plaindre; et elle allait, toujours soutenue par son énergie extraordinaire, et surtout son amour des âmes.

La Bienheureuse souffrit du froid « jusqu'à en mourir », elle souffrit de la faim, elle souffrit de la soif (1), elle souffrit du manque de sommeil, elle souffrit beaucoup, autant dire constamment : et toujours pour les âmes.

Ah, la sainte observance! Voilà le doux et obscur martyre qui est réservé à la carmélite. Comme l'apôtre, comme la religieuse vouée à l'enseignement donnent aux âmes qu'ils instruisent leur dernier souffle de vie dans la parole qui s'éteint dans leur poitrine épuisée; comme le religieux, la religieuse hospitaliers useront leurs dernières forces au chevet de leurs malades, la moniale contemplative donnera aussi au prochain toute sa substance jusqu'à la

(1) S'il nous était permis d'ouvrir au public le livre des dépositions juridiques du procès, on lirait des actes héroïques qu'elle ne dévoila que sur son lit de mort à Mère Agnès. Ils restent cependant dans la vie ordinaire et ils ne la font pas sortir de la petite voie d'abandon qu'elle a constamment suivie et enseignée.

moelle, dans l'observance de sa règle, « usque ad mortem ». Le monde ne comprendra peut-être pas cette forme du don de soi aux autres, tout matérielle en apparence. Pourquoi s'user dans les jeûnes, les abstinences, les veilles, à quoi sert? C'est pourtant là l'holocauste que Dieu attend de ses épouses, le prix qu'il réclame d'elles pour la rançon des pécheurs.

La Bienheureuse Thérèse le donne joyeusement, comme tout ce qu'elle donne, voilant sous son sourire l'effort héroïque qu'elle est obligée de fournir. Elle a vomi le sang dans la nuit du jeudi saint. Le vendredi, elle jeûnera au pain et à l'eau comme toutes les autres, elle ira jusqu'au bout de sa journée sans la moindre dispense. Et pendant plus d'un an encore, elle suivra la communauté, dissimulant le plus possible l'épuisement de ses forces. Après sa journée de souffrances, elle ira chaque soir à matines; après quoi elle regagnait péniblement sa cellule, montant seule l'escalier du dortoir, s'arrêtant à chaque marche pour reprendre haleine; elle y arrivait tellement épuisée qu'il lui fallait parfois une heure pour se déshabiller. Et pour se reposer, elle n'avait que sa dure paillasse, alors même que son pauvre dos était criblé de pointes de feu. Qu'on nous pardonne ces détails. Il faut bien que nous montrions les œuvres de zèle de l'ardente petite Thérèse.

Cette petite cellule, témoin d'une si généreuse immolation (1), quel foyer d'apostolat elle fut pendant neuf ans! Qui nous dira la pluie de grâces qui en tombe sur tous les points du globe? A notre insu, nous en avons eu notre part. Pour lui témoigner notre reconnaissance, prions,

(1) « Une grande partie de mon bonheur, je l'ai acquis dans cette petite cellule, car j'y ai beaucoup souffert, j'aurais été heureuse d'y mourir », dit la Bienheureuse quand on la descendit à l'infirmerie, deux mois avant sa mort (ch. XII, p. 242).

comme elle l'a demandé avant sa mort, pour qu'elle fasse aimer Dieu par beaucoup d'âmes.

Ce n'est pas seulement dans son corps qu'elle souffre, c'est dans son âme. On sait le douloureux martyre de ses tentations contre la foi dans lequel elle achève sa carrière. Encore ici, la pensée des pécheurs la soutient :

« Les ténèbres n'ont point compris qu'il était la lumière du monde », mais, Seigneur, votre enfant l'a comprise votre divine lumière ! Elle vous demande pardon pour ses frères incrédules, elle accepte de manger aussi longtemps que vous le voudrez le pain de la douleur, elle s'assied pour votre amour à cette table remplie d'amertume, où les pauvres pécheurs prennent leur nourriture et dont elle ne veut point se lever avant le signe de votre main. Mais ne peut-elle pas dire en son nom, au nom de ses frères coupables : « Ayez pitié de nous, Seigneur, car nous sommes de pauvres pécheurs » ? Renvoyez-nous justifiés ! Que tous ceux qui ne sont point éclairés du flambeau de la foi le voient luire enfin ! O mon Dieu ! s'il faut que la table souillée par eux soit purifiée par une âme qui vous aime, je veux bien y chanter seule le pain des larmes, jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'introduire dans votre lumineux royaume ; la seule grâce que je vous demande, c'est de ne jamais vous offenser !... » (ch. IX, p. 158)

Au mois d'août qui précéda sa mort, elle souffrit d'angoisses inexprimables pour une âme, restant plusieurs jours comme hors d'elle-même. Une nuit, elle supplia l'infirmière de jeter de l'eau bénite sur son lit, disant :

« Le démon est autour de moi, je ne le vois pas, mais je le sens... il me tourmente, il me tient comme avec une main de fer pour m'empêcher de prendre le moindre petit soulagement ; il augmente mes maux afin que je désespère... Et je ne puis pas prier ! Je puis seulement regarder la sainte Vierge et dire : Jésus ! Combien elle est nécessaire la prière des Complies : « *Procul recedant somnia, et noctium phantasmata !* » Délivrez-nous des fantômes de la nuit. J'éprouve quelque chose de mystérieux, je ne souffre pas pour moi, mais pour une autre âme... et le démon ne veut pas. » (ch. XII, p. 240)

Son zèle l'avait rendue victime pour les âmes. Elle avait fait cette convention avec le bon Dieu : « Je demande au bon Dieu que toutes les prières qui seront faites pour moi ne servent pas à alléger mes souffrances, mais qu'elles obtiennent le salut des pécheurs. »

Jusque dans les affres de l'agonie, la flamme apostolique brille de son plus vif éclat : « Ma Mère, le calice est plein jusqu'au bord! Non, je n'aurais jamais cru qu'il me fût possible de tant souffrir, je ne puis m'expliquer cela que par mon désir extrême de sauver des âmes » (ch. XII, p. 255).

*
* *

Nous avons suffisamment montré comment la Bienheureuse fut apôtre dans son désert, par le travail et l'immolation, dans l'exercice héroïque « *de cette charité... qui couvre toutes les fautes* ». Voyons maintenant comment elle le fut « *en buvant de l'eau du torrent* ».

La flamme ardente de ses immenses désirs, l'effort soutenu de sa mortification, n'ont pas donné à la vie de l'angélique enfant un cachet de fébrile enthousiasme ni de maussade austérité. Non, tout fut calme et doux dans la petite Thérèse, elle ne fit que se livrer filialement à l'esprit d'amour. Le zèle de la Bienheureuse fut le zèle d'une contemplative, d'une mystique mue par les dons de l'Esprit, et c'est surtout cela qui explique les fruits abondants qu'ils portent et porteront jusqu'à la fin du monde.

'« Un jour, après la sainte communion, Notre-Seigneur m'a fait comprendre cette parole des Cantiques : « Attirez-moi, « nous courrons à l'odeur de vos parfums. » O Jésus, il n'est donc pas nécessaire de dire : En m'attirant, attirez les autres que j'aime. Cette simple parole : « Attirez-moi », suffit. Oui, lors qu'une âme s'est laissée captiver par l'odeur enivrante de vos parfums, elle ne saurait courir seule, toutes les âmes qu'elle

aime sont entraînées à sa suite; c'est une conséquence naturelle de son attraction vers vous!

« De même qu'un torrent entraîne après lui, dans les profondeurs des mers, ce qu'il rencontre sur son passage ; de même, ô mon Jésus, l'âme qui se plonge dans l'océan sans rivages de votre amour, attire après elle tous ses trésors.

« Demander d'être attiré, c'est vouloir s'unir d'une manière intime à l'objet qui captive le cœur. Si le feu et le fer étaient doués de raison et que ce dernier dît à l'autre : « Attire-moi », ne prouverait-il pas son désir de s'identifier au feu jusqu'à partager sa substance? Eh bien! voilà justement ma prière. Je demande à Jésus de m'attirer dans les flammes de son amour, de m'unir si étroitement à lui-qu'il vive et agisse en moi. Je sens que, plus le feu de l'amour embrasera mon cœur, plus je dirai : « Attirez-moi », plus aussi les âmes qui s'approcheront de la mienne courront avec vitesse à l'odeur des parfums du Bien-Aimé. Oui, elles courront, nous courrons ensemble ; car les âmes embrasées ne peuvent rester inactives. Sans doute, comme sainte Madeleine, elles se tiennent aux pieds de Jésus, écoutant sa parole douce et enflammée. Paraissant ne rien donner, elles donnent bien plus que Marthe qui se tourmente de « beaucoup de choses ». Ce ne sont pas, cependant, les travaux de Marthe, mais son inquiétude seule que Jésus blâme ; ces mêmes travaux, sa divine Mère s'y est humblement soumise puisqu'il lui fallait préparer les repas de la Sainte Famille.

« Tous les saints ont compris cela, et plus parfaitement peut-être ceux qui remplirent l'univers de l'illumination de la doctrine évangélique. N'est-ce pas dans l'oraison que saint Paul, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse et tant d'autres amis de Dieu ont puisé cette science admirable qui ravit les plus grands génies ?

« Un savant l'a dit : « Donnez-moi un point d'appui, et, « avec un levier, je soulèverai le monde. » Ce qu'Archimède n'a pu obtenir, les saints l'ont reçu pleinement. Le Tout-Puissant leur a donné un point d'appui : Lui-même, Lui seul! Pour levier, l'oraison qui embrase d'un feu d'amour; et c'est ainsi qu'ils ont soulevé le monde, c'est ainsi que les saints encore militants le soulèvent et le soulèveront jusqu'à la fin des temps. »

Ces pages exposent admirablement l'esprit apostolique du Carmel. La jeune religieuse possède maintenant dans ss plénitude l'esprit de son Ordre, le double esprit d'Élie remis en vigueur par la grande réformatrice d'Avila. Elle a réalisé parfaitement le lien qui unit les deux devises du prophète : « *Vive Dieu en présence de qui je me tiens* » (I Reg., XVIII, 15). « *Je brûle de zèle pour la gloire du Dieu des armées* » (I Reg., XIX, 10). Le *Sto* et le *Zelo* font complète harmonie au carmel. Par le seul fait que l'âme contemple et aime, elle fait œuvre d'apostolat, elle exerce son action bienfaisante dans l'Église (1). Thérèse court maintenant à l'odeur des fleurs de la sainte montagne, et leur fruit est doux à sa bouche : cet amour intense qui lui vient de sa contemplation, qui est sa contemplation même, voilà la fleur du carmel, c'est sa beauté : « flos Carmeli, decor Carmeli. » Le zèle est le fruit de cette fleur embaumée, le fruit ne manque jamais à la fleur qui ne se flétrit pas avant son plein épanouissement. Mais notons-le bien : le zèle ne requiert pas nécessairement de se manifester extérieurement. Cela ressort de la définition qu'en donne saint Thomas (2). Il suffit qu'il consomme intérieurement en soi et éloigne des autres par le désir et la supplication tout ce qui s'oppose au règne de l'amour (2). A l'entendre ainsi, toute âme contemplative peut porter le zèle à son degré ultime. C'est sous cet aspect que nous avons étudié jusqu'à présent le zèle de la Bienheureuse. Se sanctifiant au Carmel par les moyens conformes à l'esprit de son Ordre,

(1) Saint Jean de la Croix (*Cant. Spir.*, XXXIX^e^ strophe) : « Un peu de ce pur amour est plus précieux devant Dieu, plus utile à l'âme, et sert mieux les intérêts de l'Église, bien qu'il corresponde à une apparente oisiveté, que toutes les autres œuvres réunies. Rien n'importe davantage à l'Église, rien ne favorise mieux son développement qu'un peu d'un tel amour. »

(2) I^a^ II^æ^, q. 28, art. 4.

elle devait être une contemplative brûlant de zèle pour le salut des âmes (1).

Mais Dieu, qui s'est plu à réaliser tous les désirs de son enfant, a voulu donner à Thérèse le surcroît de vie apostolique si généreusement sacrifié par l'entrée au carmel, en lui donnant de faire œuvre active d'apostolat dans son monastère. Le bon Dieu voulait aussi par là la donner comme modèle aux ouvriers de la vigne et ajouter un nouvel éclat de son auréole d'apôtre. « Il est mieux d'illuminer que de luire seulement » (cf. S. Th., II^{a} II^{ae}, q. 188, a. 6).

*
* *

Le champ d'action de la Bienheureuse fut très restreint pendant sa vie : un noviciat composé de quelques sujets seulement; elle y exerçait comme « lieutenant » — si je puis m'exprimer ainsi — la charge des maîtresse de novices, sans même en porter le titre, et sans en avoir toute l'autorité (2). Mais dans cet obscur emploi, elle a donné des preuves d'une prudence si consommée, d'une charité si parfaite, d'un zèle si éclairé et si désintéressé, qu'il sera utile, croyons-nous, de méditer les enseignements et les exemples qu'elle nous a laissés au chapitre x de son Autobiographie :

« Aussitôt que je pénétrai dans le sanctuaire des âmes, je

(1) Sainte Thérèse dans la description de ses états et de ses degrés d'oraison a admirablement montré la relation qui existe entre la contemplation mystique et le zèle. Voici ce qu'elle dit notamment en partant de l'oraison d'union : « Cette âme sent un désir qui la consume de louer Dieu et d'affronter pour lui mille morts. Elle a soif de pénitence, elle soupire après la solitude, elle voudrait que Dieu fût connu de tous les hommes, de là une affliction profonde en voyant qu'on l'offense » (*Chât. int.*, V^{e} Dem., chap. 2).

Cf. notre article précité : *La tradition mystique du Carmel*, paru au supplément de la *Vie Spirituelle* (mars 1924).

(2) ch. IX, p. 155.

jugeai du premier coup d'œil que la tâche dépassait mes forces ; et, me plaçant bien vite dans les bras du bon Dieu, j'imitai les petits bébés qui, sous l'empire de quelque frayeur, cachent leur tête blonde sur l'épaule de leur père, et je dis : « Seigneur, vous le voyez, je suis trop petite pour nourrir vos « enfants ; si vous voulez leur donner par moi ce qui convient « à chacune, remplissez ma petite main ; et, sans quitter vos « bras, sans même détourner la tête, je distribuerai vos trésors « à l'âme qui viendra me demander sa nourriture. Lorsqu'elle « la trouvera de son goût, je saurai que ce n'est pas à moi, « mais à vous qu'elle la doit ; au contraire, si elle se plaint et « trouve amer ce que je lui présente, ma paix ne sera pas « troublée, je tâcherai de lui persuader que cette nourriture « vient de vous, et me garderai bien d'en chercher une autre « pour elle. »

« En comprenant ainsi qu'il m'était impossible de rien faire par moi-même, la tâche me parut simplifiée. Je m'occupai intérieurement et uniquement de m'unir de plus en plus à Dieu, sachant que le reste me serait donné par surcroît. En effet, jamais mon espérance n'a été trompée : ma main s'est trouvée pleine autant de fois qu'il a été nécessaire pour nourrir l'âme de mes sœurs. Je vous l'avoue, ma Mère, si j'avais agi autrement, si je m'étais appuyée sur mes propres forces, je vous aurais, sans tarder, rendu les armes.....

« De loin, il semble aisé de faire du bien aux âmes, de leur faire aimer Dieu davantage, de les modeler d'après ses vues et ses pensées. De près, au contraire, on sent que faire du bien est chose aussi impossible, sans le secours divin, que de ramener sur notre hémisphère le soleil pendant la nuit. »

Nous trouvons dans cette page de la jeune moniale la pensée fondamentale de la théologie de son Ordre : la pensée directrice de sa spiritualité : Dieu, *cause universelle*, mouvant les âmes par sa grâce efficace sans jamais violenter leur liberté. La petite Thérèse ne lut probablement jamais saint Thomas (1), mais elle a respiré l'air du Carmel, et

(1) Elle n'a pas ignoré cependant la haute valeur surnaturelle de la doctrine de l'Ange de l'École. Ne lisons-nous pas au chapitre x de l'*Histoire d'une âme* ces paroles suggestives : « N'est-ce pas dans

son atmosphère est purement thomiste en raison de sa haute mystique. Sans s'en douter, la petite Thérèse pense et écrit comme le grand Docteur de l'École, elle inspire les âmes comme il les a inspirées lui-même, elle les dirige de fait à la manière de sa sainte Mère d'Avila.

On a remarqué ces paroles : « En comprenant qu'il m'était impossible de rien faire par moi-même, la tâche me parut simplifiée. Je m'occupai intérieurement et uniquement de m'unir de plus en plus à Dieu, sachant que le reste me serait donné par surcroît. » Voilà bien la jeune maîtresse des novices fidèle à sa petite voie, elle se sert de sa faiblesse pour compter sur Dieu, pour s'élever jusqu'à Dieu. Elle ne se trouble pas de la difficulté de la tâche qui lui est confiée : d'un bond elle est montée dans les bras de son Père des cieux : « Seigneur, vous le voyez, je suis trop petite pour nourrir vos enfants. » Que cette reconnaissance de sa misère, de sa totale impuissance l'a rendue confiante et forte ! « Remplissez mes petites mains, et sans quitter vos bras, sans même détourner la tête — voyez ici la contemplative qui ne sort pas de son union actuelle à Dieu — « je distribuerai *vos* trésors à l'âme qui viendra me demander sa nourriture. »

Vos trésors, entendez-la : elle ne cherche rien en elle, tout doit lui venir du Père des lumières, « d'où émane tout don parfait (1) ». C'est dans le sein du Père qu'elle habite, et c'est la parole du Verbe qui opérera dans les âmes. « Tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui (2). » C'est toujours vrai. L'apôtre qui oublie cela se prépare de bien douloureuses déceptions,

l'oraison que saint Paul, saint Augustin, *saint Thomas d'Aquin*, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse et tant d'autres amis de Dieu ont puisé cette science admirable qui ravit les plus grands génies ? »

(1) Jac., I, 17.

(2) Joan., I, 3.

mais celui qui l'a compris opère des prodiges, ou plutôt par lui le Verbe opère des prodiges.

O Bienheureuse petite Thérèse, pénètre profondément l'âme de nos jeunes clercs, l'âme de nos futurs apôtres, de cette croyance à Dieu notre Père, Cause première universelle dont toute créature raisonnable dépend plus étroitement que les astres qui roulent dans les cieux. Tu étais, dans ta radieuse simplicité, étrangère à nos disputes d'école, et Dieu nous garde de les rallumer autour de ta douce et aimable figure! Je te supplie seulement de leur donner d'accepter humblement et amoureusement, comme tu l'as fait, cette dépendance de toute intelligence créée devant la Vérité première, de toute volonté créée devant la Volonté première, cette dépendance que l'être participé a nécessairement devant l'Être subsistant. Donne-leur la compréhension, telle que tu l'as eue, de ce qu'est Dieu, une âme et la grâce, de l'abîme qui sépare le monde naturel du monde surnaturel. « Tous les discours des plus grands saints seraient incapables de faire jaillir un acte d'amour sans la grâce qui touche le cœur. *C'est Jésus seul qui sait faire vibrer sa lyre* » (lettre à Céline, 13 août 1899). Nourris de ces vertus pendant leurs années de séminaire, ils sortiront fortifiés pour les labeurs, les luttes et les dangers de l'apostolat. Ils ne se sentiront plus seuls devant les âmes avec de pauvres petits procédés humains qui ne sauraient les atteindre que par le dehors.

La grande science que de savoir atteindre les âmes par le dedans!

« Avant ma profession — raconte une novice (*Conseils et Souv.*, p. 291), je reçus par ma sainte maîtresse une grâce bien particulière. Nous avions lavé toute la journée, et j'étais brisée de fatigues, accablée de peines intérieures. Le soir, avant l'oraison, je voulus lui en dire deux mots, mais elle me répondit : « L'oraison sonne, je n'ai pas le temps de vous consoler ;

« d'ailleurs, je vois clairement que j'y prendrais une peine « inutile, le bon Dieu veut que vous souffriez seule pour le « moment. » Je la suivis à l'oraison, dans un tel état de découragement que, pour la première fois, je doutai de ma vocation. « Jamais je n'aurai la force d'être carmélite, me disais-je, « c'est une vie trop dure pour moi! » J'étais à genoux depuis quelques minutes, dans ce combat et ces tristes pensées, quand, tout à coup, sans avoir prié, sans même avoir désiré la paix, je sentis en mon âme un changement subit, extraordinaire, je ne me reconnaissais plus. Ma vocation m'apparut belle, aimable; je vis les charmes, le prix de la souffrance. Toutes les privations et les fatigues de la vie religieuse me semblèrent infiniment préférables aux satisfactions mondaines; enfin, je sortis de l'oraison absolument transformée. Le lendemain, je racontai à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ce qui s'était passé la veille; et comme elle paraissait très émue, je voulus en savoir la cause. « Ah! que Dieu est bon! me dit-elle alors. « Hier soir, vous me faisiez une si profonde pitié que je ne cessai « point, au commencement de l'oraison, de prier pour vous, « demandant à Notre-Seigneur de vous consoler, de changer « votre âme et de vous montrer le prix des souffrances. Il m'a « exaucée! »

Si les généreux apôtres de notre époque fiévreuse, au lieu de se charger d'un travail excessif qui épuise bien vite leurs forces physiques, et plus vite encore leur vie intérieure, au lieu de se décourager devant la besogne qui reste à faire, se réservaient quelques heures de leur journée pour parler à Dieu des âmes qui leur sont confiées, sans doute feraient-ils plus de profit à moins de frais. Il semble bien que les résultats ne sont pas en proportion de l'effort donné. Ne serait-ce pas qu'il y a plus de travail humain que de travail de grâce? « *Seigneur, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre* » (Luc, v, 5). On ne manque pas de le dire avec un certain découragement; mais on ne prend pas le temps de laisser dire à Dieu : « *Jetez vos filets* « *à droite* » (Jean, xxi, 6); « à droite », c'est-à-dire du côté de ma toute-puissance.

Qu'on ne croie pas pourtant que la jeune maîtresse des novices reste indolente dans l'extase de sa contemplation (1) :

« Depuis que j'ai pris place dans les bras de Jésus, dit-elle (ch. x, p. 184), je suis comme le veilleur observant l'ennemi de la plus haute tourelle d'un château fort. Rien n'échappe à mes regards, souvent je suis étonnée d'y voir si clair..... Je sais, ma mère, que vos petits agneaux me trouvent sévère! S'ils lisaient ces lignes, ils diraient que cela n'a pas l'air de me coûter le moins du monde de courir après eux, de leur montrer leur belle toison salie, ou bien de leur rapporter quelques flocons de laine qu'ils ont accrochés aux ronces du chemin. Les petits agneaux peuvent dire ce qu'ils voudront : dans le fond, ils sentent que je les aime d'un très grand amour : non, il n'y a pas de danger que j'imite « le mercenaire qui, voyant venir le loup, laisse le troupeau et s'enfuit » (Joan., x, 12). — ... Le Seigneur m'a fait cette grâce de n'avoir nulle peur de la guerre; à tout prix, il faut que je fasse mon devoir... »

Cependant ce zèle ardent, comme il est doux, comme il est discret, comme il est prudent! (2) Il a toutes les quali-

(1) L'action extérieure ne gêne que l'âme qui n'est pas encore fixée dans son centre. Sainte Thérèse explique cela très bien au dernier chapitre de ses pensées sur le Cantique des cantiques et dans sa Vie, chap. XVIII, où elle montre les dangers qu'il y a pour l'âme contemplative à distribuer trop tôt les fruits de son oraison. Plus la bienheureuse Thérèse approchait du terme, plus elle se donnait facilement à ses novices. Ce petit trait est suggestif : « A l'infirmerie, nous attendions à peine que ses actions de grâces fussent terminées pour lui parler et lui demander des conseils. Elle s'en attrista d'abord et nous en fit de doux reproches. Puis bientôt elle nous laissa faire, disant : « J'ai pensé que je ne devais pas désirer plus de repos que « Notre-Seigneur. Lorsqu'il s'enfuyait au désert après ses prédications, « le peuple venait aussitôt troubler sa solitude. Approchez-vous de « moi tant que vous voudrez. Je dois mourir les armes à la main, « ayant à la bouche le glaive de l'esprit qui est la parole de Dieu » (Ephés., VI, 17) (*Cons. et Souv.*, p. 295).

(2) « Elle prévint la Mère Agnès que si, après sa mort, de jeunes prêtres venaient à savoir qu'elle avait été donnée comme sœur spirituelle à deux missionnaires, ils demanderaient la même faveur. Elle

tés énumérées par saint Paul quand il parle de la charité (I Cor., XIII, 4-7). Cette enfant au milieu de son petit troupeau a la sagesse d'un vieillard. Elle-même ne craint pas, dans sa sublime et toute naïve humilité, de s'appliquer les paroles de David adolescent. « Je suis jeune et méprisé... Je suis devenu plus prudent que les vieillards parce que j'ai recherché votre volonté. Votre parole est la louange qui éclaire mes pas; je suis prêt à accomplir vos ordonnances, et je ne suis troublé de rien » (Ps. CXVIII, 100, 105, 106).

« J'ai vu que toutes les âmes ont à peu près les mêmes combats (ch. x, p. 185); et d'un autre côté, qu'il y a entre elles une différence extrême; cette différence oblige à ne pas les attirer de la même manière. Avec certaines, je sens qu'il faut me faire petite, ne point craindre de m'humilier en avouant mes luttes et mes défaites; alors, elles avouent elles-mêmes facilement les fautes qu'elles se reprochent, et se réjouissent que je les comprenne par expérience; avec d'autres, pour réussir, c'est la fermeté qui convient, c'est ne jamais revenir sur une chose dite : s'abaisser deviendrait faiblesse..... Plus d'une fois, j'ai entendu ceci : Si vous voulez obtenir quelque chose de moi, ne me prenez pas par la force, mais par la douceur, autrement, vous n'aurez rien. Mais je sais que nul n'est bon juge dans sa propre cause, et qu'un enfant auquel le chirur-

l'avertit que cela pourrait devenir un grand danger. « N'importe « laquelle d'entre nous, j'en suis persuadée, écrirait ce que j'écris, « recevrait les mêmes louanges et la même confiance. Mais c'est seu- « lement par la prière et le sacrifice que nous pouvons être utiles à « l'Église. La correspondance doit être très rare, et il ne faut pas la « permettre du tout à certaines religieuses qui en seraient préoccu- « pées, croiraient faire des merveilles, et ne feraient en réalité que « blesser leur âme et tomber peut-être dans les pièges subtils du « démon. » — Insistant davantage : « Ma Mère, ce que je viens de « vous dire est bien important; je vous en prie, ne l'oubliez pas plus « tard. Au Carmel, il ne faut pas faire de la fausse monnaie pour « acheter des âmes... Et souvent, les belles paroles que l'on écrit et « les belles paroles que l'on reçoit ne sont qu'un échange de fausse « monnaie. »

gien fait subir une douloureuse opération ne manquera pas de jeter les hauts cris et de dire que le remède est pire que le mal; cependant, s'il se trouve guéri quelques jours après, il est tout heureux de pouvoir jouer et courir. Il en est de même pour les âmes : bientôt elles reconnaissent qu'un peu d'amertume est préférable au sucre et ne craignent pas de l'avouer.

« Quelquefois, c'est un spectacle vraiment féerique de constater le changemment qui s'opère du jour au lendemain. On vient me dire : « Vous aviez raison hier d'être sévère; au « commencement, cela m'a révoltée, mais après je me suis « souvenue de tout, et j'ai vu que vous étiez très juste. En sor- « tant de votre cellule, je pensais que c'était fini, je me disais : « Je vais aller trouver notre Mère et lui dire que je n'irai plus « avec ma sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, mais j'ai senti que « c'était le démon qui me soufflait cela; et puis, il m'a semblé « que vous priiez pour moi, alors je suis restée tranquille et « la lumière commence à briller; maintenant, éclairez-moi « tout à fait, c'est pour cela que je viens. »

« Et moi, tout heureuse de suivre le penchant de mon cœur, je sers vite des mets moins amers... Oui mais... je m'aperçois qu'il ne faut pas trop s'avancer... un mot pourrait détruire le bel édifice construit dans les larmes! Si j'ai le malheur de dire la moindre chose qui semble atténuer les vérités de la veille, je vois ma petite sœur essayer de se raccrocher aux branches... Alors j'ai recours à la prière, je jette un regard intérieur sur la Vierge Marie, et Jésus triomphe toujours! Ah! c'est la prière et le sacrifice qui font toute ma force, ce sont mes armes invincibles; elles peuvent, bien plus que les paroles, toucher les cœurs, je le sais par expérience. » (ch. x.)

« Il ne faut pas que la bonté dégénère en faiblesse. Quand on a grondé avec justice, il faut en rester là et ne pas se laisser attendrir au point de se tourmenter d'avoir fait de la peine. Courir après l'affligée pour la consoler, c'est lui faire plus de mal que de bien. La laisser à elle-même, c'est la forcer à ne rien attendre du côté humain, à recourir au bon Dieu, à voir ses torts, à s'humilier. Autrement, elle s'habituerait à être consolée après un reproche mérité, et elle agirait comme un enfant gâté qui trépigne et crie, sachant bien qu'il fera revenir sa mère pour essuyer ses larmes. » (*Conseils et Souvenirs.*)

Quel tact et quelle maîtrise d'elle-même! Cette sagesse

lui vient de l'esprit de Dieu dont elle vit. N'a-t-elle pas dit : « C'est Jésus lui-même, caché au fond de mon pauvre petit cœur, qui agit en moi d'une façon mystérieuse et m'inspire tout ce qu'il veut que je fasse au moment présent » ? Aussi conduit-elle chaque âme « par le chemin particulier que Jésus indique ».

Mais quelle pureté d'intention suppose ce calme, cette paix qui ne la quitte jamais dans ses rapports avec les novices ! quelle humilité cache cette fermeté ! Elle a mis parfaitement en pratique cette parole de l'*Imitation* : « Ne cherchez pas à plaire aux hommes, ne craignez pas de leur déplaire, et vous jouirez d'une grande paix » (*Imit.*, l. II, 2).

« Quand j'étais toute petite, dit-elle encore (*Cons. et Souv.*), on m'avait mis, chez ma tante, un beau livre entre les mains. En lisant une histoire, je vis qu'on louait beaucoup une maîtresse de pension parce qu'elle savait adroitement se tirer d'affaire sans blesser personne. Je remarquai surtout cette phrase : « Elle disait à celle-ci : Vous n'avez pas tort; à celle-là : Vous avez raison », et tout en lisant je pensais : « Oh ! moi je n'aurais pas fait ainsi, il faut toujours dire la vérité. » Et maintenant je la dis toujours. J'ai bien plus de peine, il est vrai, car ce serait si facile, quand on vient vous raconter un ennui, de mettre le tort sur les absents ; aussitôt celle qui se plaint serait apaisée. Oui, mais... je fais tout le contraire. Si je ne suis pas aimée, tant pis ! Qu'on ne vienne pas me trouver si on ne veut pas savoir la vérité ! »

« Jamais, avec la grâce de Dieu, je n'ai essayé de m'attirer les cœurs, j'ai compris que ma mission était de les conduire à Dieu et à vous, ma Mère qui êtes ici-bas le Dieu visible qu'ils doivent aimer et respecter. »

Son ministère d'apostolat reste toujours un exercice de pur amour, elle ne s'y recherche en rien : « Celui qui se recherche, dit l'auteur de l'*Imitation*, à l'instant il cesse d'aimer » (l. III, 7).

« J'aimerais mieux recevoir mille reproches que d'en adresser un seul : mais je sens qu'il est très nécessaire que cette besogne me soit une souffrance, car lorsqu'on agit par nature, il est impossible que l'âme en défaut comprenne ses torts » (ch. x, p. 184)... « Ma Mère, il en est de cela comme du reste : il faut que je rencontre en tout l'abnégation et le sacrifice; ainsi, je sens qu'une lettre ne produira aucun fruit, tant que je ne l'écrirai pas avec une certaine répugnance, et pour le seul motif d'obéir. Quand je parle avec une novice, je veille à me mortifier, j'évite de lui adresser des questions qui satisferaient ma curiosité. Si je la vois commencer une chose intéressante puis passer à une autre qui m'ennuie sans achever la première, je me garde bien de lui rappeler cette interruption, car il me semble que l'on ne peut faire aucun bien en se recherchant soi-même. »

Si elle cherche quelque chose après la gloire de Dieu, c'est, pour elle, le pain de l'humiliation :

« Maintenant, ma Mère bien-aimée, je vais vous confier mon meilleur profit spirituel avec les novices. Vous comprenez que tout leur est permis, il faut qu'elles puissent dire tout ce qu'elles pensent, le bien comme le mal, sans restriction. Cela leur est d'autant plus facile avec moi qu'elles ne me doivent pas le respect que l'on rend à une Maîtresse... Quelquefois, il me vient un désir bien grand d'entendre autre chose que des louanges, mon âme se fatigue d'une nourriture trop sucrée, et Jésus lui fait servir alors une bonne petite salade bien vinaigrée, bien épicée : rien n'y manque, excepté l'*huile*, ce qui lui donne une saveur de plus. Cette salade m'est présentée par les novices au moment où je m'y attends le moins. Le bon Dieu soulève le voile qui leur cache mes imperfections; et mes chères petites Sœurs, voyant la vérité, ne me trouvent plus tout à fait à leur goût. Avec une simplicité qui me ravit, elles me disent les combats que je leur donne, ce qui leur déplaît en moi; enfin, elles ne se gênent pas plus que s'il était question d'une autre, sachant qu'elles me font un grand plaisir en agissant ainsi. Ah! vraiment c'est plus qu'un plaisir, c'est un festin délicieux qui comble mon âme de joie. Comment une chose qui déplaît tant à la nature peut-elle donner un pareil bonheur? Si je ne l'avais expérimenté, je ne le pourrais croire.

Un jour où je désirais être humiliée, il arriva qu'une jeune postulante se chargea si bien de me satisfaire que la pensée de Séméi maudissant David me revint à l'esprit, et je répétai intérieurement avec le saint roi : « Oui, c'est bien le Seignèur qui « lui a ordonné de me dire toutes ces choses. » (ch. x, 189.)

Cette petite aventure nous laisse assez entendre que la sainte maîtresse ne connut pas tous les jours le succès (j'ai lu quelque part que cette postulante n'arriva pas à la profession), et ceci est pour nous très heureux, très réconfortant, plein d'enseignements : le vrai zèle ne se nourrit pas de succès tangibles. Le zèle désintéressé, le zèle humble — c'est le zèle de la petite Thérèse — ne croit pas que le succès lui est dû, il le laisse au bon Dieu. Et combien cela aide à garder la paix dans l'apostolat, dans le don de soi au prochain !

« Je jette à droite et à gauche à mes petits oiseaux les bonnes graines que le bon Dieu met dans ma main, puis, je ne m'en occupe plus. Quelquefois, c'est comme si je n'avais rien jeté ; à d'autres moments, cela fait du bien ; mais le bon Dieu me dit : « Donne, donne toujours, sans t'occuper du résultat » (*Esprit...*, p. 217).

Sublime doctrine énoncée en termes enfantins. Elle fait écho à celle qu'expose magistralement saint Thomas quand il traite, dans les *Mœurs divines*, du désintéressement de Dieu (1). C'est là le zèle des âmes arrivées au sommet de

(1) « Sans viser notre intérêt, sans chercher à plaire aux hommes, sans craindre de leur déplaire, sans même fixer notre intention sur ce que nous pourrons recevoir de grâce dans le temps présent, et de gloire dans le temps à venir, nous devons ne considérer que l'admirable bonté de Dieu, agir purement et avant tout pour elle, et en second lieu pour le salut du prochain. »

« Plus notre intention sera pure et fortement dirigée vers Dieu, moins nous nous arrêterons à notre propre utilité et même à celle des autres hommes — plus nos œuvres seront agréables à Dieu et profitables à tous. Mais, hélas ! combien elles perdront en valeur

l'échelle d'amour dont parle sainte Thérèse dans son commentaire du Cantique des cantiques, où l'action et la contemplation s'harmonisent dans les âmes apostoliques un peu à la manière où le mouvement et le repos s'identifient en Dieu (1).

Aussi sa sérénité ne fut-elle jamais altérée dans cette charge où elle cueillit des roses à travers bien des épines ; jamais elle ne connut le découragement devant les insuccès de son zèle si bien réglé pourtant. Elle ne paraît pas

pour Dieu, et pour l'universalité des êtres, si nous regardons en elles autre chose que la pure bonté du Seigneur.

« Il « séparera le grain de la paille avec son van », dit l'Évangile (Matth., III). Sa sagesse divisera le pur et l'impur ; il amassera le froment seul dans ses greniers, et il brûlera la paille, c'est-à-dire qu'il ne rémunérera au ciel, et ne fera servir au bien de tous, que ce qui aura été, avec une intention pure, fait, ou omis, ou souffert pour lui seul. « Le Seigneur me rendra selon ma justice, dit David (ps. XVII), et selon que mes mains auront été pures devant ses yeux. »

(*Des Mœurs divines*, opusc. XVII de S. Thomas d'Aq., traduction de R. Maritain.)

(1) « ... Sans doute, ceux qui agissent ainsi servent sa Majesté et font beaucoup de bien ; mais, selon moi, ce ne sont pas encore là les œuvres et les fleurs que demande l'Époux. Pour les produire, il faut n'avoir en vue que le seul honneur et la seule gloire de Dieu en toutes choses. Et véritablement, les âmes que le Seigneur a conduites jusqu'ici — c'est du moins ce que j'ai observé en plusieurs — ne se souviennent pas plus d'elles-mêmes que si elles n'existaient point. Elles n'examinent pas si elles ont à perdre ou à gagner : elles ne songent qu'à servir et à contenter le Seigneur. Connaissant tout l'amour qu'il porte à ceux qui le servent, elles se privent avec joie de leurs satisfactions et de leurs avantages personnels afin de le contenter lui-même en s'employant au service de leurs frères et en leur disant, du mieux qu'il leur est possible, les vérités utiles à leurs âmes. Je le répète, elles ne songent nullement si elles y perdront pour elles-mêmes. L'avancement du prochain, voilà ce qu'elles ont devant les yeux, et rien de plus. Dans leur désir de plaire davantage à Dieu, elles s'oublient elles-mêmes pour ne songer qu'à servir les autres, et elles sont prêtes à mourir à la peine, comme l'ont fait tant de martyrs. Leurs paroles ne respirent que cet amour de Dieu si élevé. Enivrées de ce vin céleste, elles ne songent pas qu'elles pourront déplaire aux hommes, et si la pensée leur en vient, elle ne les touche nullement. De telles âmes font un bien immense ! » (Pensées sur le Cant. des cant., ch. VII.)

avoir formé, parmi les novices dont elle eut à s'occuper, des moniales de marque. S'il en fut, le bon Dieu les a bien cachées jusqu'ici comme il l'avait fait pour leur sainte maîtresse. Sa Mère Marie-Ange, « le chef-d'œuvre de Thérèse », la Mère Isabelle des Anges, « le héraut de Thérèse », l'admirable et sympathique Mère Thérèse de l'Eucharistie, ne furent pas formées par elle. Ce sont ses premières conquêtes du ciel. Constatation consolante. Le jugement dernier donnera seulement le vrai rendement d'une vie d'apostolat. Il y a des insuccès qui sont mille fois plus fructueux que des succès brillants, mais éphémères; il y a des insuccès qui vont féconder merveilleusement le champ d'à côté et qui préparent des moissons abondantes pour les siècles à venir.

La magnanime petite Thérèse ne s'est jamais abaissée à désirer et à savourer un succès personnel. Elle voyait plus haut, plus grand. Écoutez ce qu'elle répondit à un novice qui lui disait : « Vous êtes bien heureuse d'être choisie pour indiquer aux âmes la voie d'enfance ! »

« Pourquoi en serais-je heureuse? Pourquoi désirerais-je que le bon Dieu se serve de moi plutôt que d'une autre? Pourvu que son règne s'établisse dans les âmes, peu importe l'instrument. D'ailleurs il n'a besoin de personne.

« Je regardais il y a quelque temps la mèche d'une petite veilleuse presque éteinte. Une de nos sœurs y approcha son cierge; et par ce cierge, tous ceux de la communauté se trouvèrent allumés. Je fis alors cette réflexion : « Qui donc pour-« rait se glorifier de ses œuvres? Ainsi, par la faible lueur de « cette lampe, il serait possible d'embraser l'univers. Nous « croyons souvent recevoir les grâces et les lumières divines par « le moyens de cierges brillants; mais d'où ces cierges tiennent-« ils leur flamme? Peut-être de la prière d'une âme humble et « toute cachée, sans éclat apparent, sans vertu reconnue, abais-« sée à ses propres yeux, près de s'éteindre. »

« Oh ! que nous verrons de mystères plus tard ! Combien de fois ai-je pensé que je devais peut-être toutes les grâces dont j'ai été comblée aux instances d'une petite âme que je ne connaîtrai qu'au Ciel ! C'est la volonté du bon Dieu qu'en ce

monde les âmes se communiquent entre elles les dons célestes par la prière, afin que, rendues dans leur patrie, elles puissent s'aimer d'un amour de reconnaissance, d'une affection bien plus grande encore que celle de la famille la plus idéale de la terre. Là, nous ne rencontrerons pas de regards indifférents, parce que tous les saints s'entre-devront quelque chose. Nous ne verrons plus de regards envieux; d'ailleurs le bonheur de chacun des élus sera celui de tous. Avec les martyrs, nous ressemblerons aux martyrs ; avec les docteurs, nous serons comme les docteurs ; avec les vierges, comme les vierges; et de même que les membres d'une même famille sont fiers les uns des autres, ainsi le serons-nous de nos frères, sans la moindre jalousie. Qui sait même si la joie que nous éprouverons en voyant la gloire des grands saints, en sachant que, par un ressort secret de la Providence, nous y avons contribué, qui sait si cette joie ne sera pas aussi intense, et plus douce peut-être que la félicité dont ils seront eux-mêmes en possession? Et de leur côté, pensez-vous que les grands saints, voyant ce qu'ils doivent à de toutes petites âmes, ne les aimeront pas d'un amour incomparable? Il y aura là, j'en suis sûre, des sympathies délicieuses et surprenantes. Le privilégié d'un apôtre, d'un grand docteur, sera peut-être un petit pâtre; et l'ami intime d'un patriarche, un simple petit enfant. Oh! que je voudrais être dans ce royaume d'amour! » (*Cons. et Souv.*, p. 269).

Le zèle a-t-il jamais rendu son plus doux? Ne semble-t-il pas que le ciel soit déjà entr'ouvert pour notre Bienheureuse? Oui, son âme est prête à « s'élancer dans l'éternel embrassement de l'amour miséricordieux ». La flamme du zèle a consommé tout ce qui s'opposait à l'union béatifique et a achevé son œuvre en elle. Mais son œuvre dans l'âme de ses frères est à peine commencée. Aussi en entrant au ciel y apporte-t-elle ses immenses désirs d'apôtre : « Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre... Je ne pourrai prendre aucun repos jusqu'à la fin du monde! Mais lorsque l'Ange aura dit : « Le temps n'est plus », alors, je me reposerai parce que le nombre des élus sera complet. »

Fr. Jérôme de la Mère de Dieu, C. D.

Sa mission providentielle

On a dit de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus qu'elle est « une sainte très moderne ». Et sans doute, elle s'oppose, par toute sa vie et toute sa pensée, à ce que l'esprit moderne a de plus pernicieux; elle nous apporte du ciel un secours adapté aux maux de notre temps et, en ce sens, elle mérite bien ce titre dont on veut la parer.

Descartes et Rousseau, diversement, sont les pères de l'esprit moderne. Le grand philosophe nous a ouvert les sources du rationalisme : il fait de l'homme une âme, et de l'âme une pensée, mais une pensée coupée de son objet connaturel et soustraite, au surplus, aux données de la Tradition et de l'Autorité divine. Le grand romantique nous a donné l'homme de la nature, une âme si l'on veut, mais toute de sentiment et toute plongée dans la chair, où elle s'ébat sans contrainte, n'ayant pour loi qu'elle-même et pour mesure que son désir. Et sur bien des ruines, dont on ignore souvent la cause et la grandeur, s'est donc élevé cet « esprit nouveau », qui nous mène par toutes ses voies opposées à un même sommet d'orgueil, vers cette « autonomie » tant vantée, qui fait de l'homme un dieu sans Dieu. Non seulement, assure-t-on, « l'homme ne peut être divinement élevé à une connaissance et à une perfection qui dépassent la nature, mais il peut et *il doit* de lui-même arriver enfin, par un continuel progrès, à la pleine posses-

sion du vrai et du bien (1) ». Il doit! Sa dignité lui interdit une avilissante mendicité auprès du Seigneur : il lui faut une béatitude et une gloire qui soient le fruit de ses œuvres.

L'Église a condamné ces folies, mais elle ne condamne pas seulement, elle aide et elle répare; elle oppose le remède au mal et le génie au génie. Dans ces combats de l'esprit, elle nous donne saint Thomas pour chef autorisé : sa doctrine, déclare le Pontife, est la doctrine même de l'Église; nulle autre comme la sienne ne peut ramener à Dieu l'homme moderne, perdu dans un idéalisme extravagant, ou, tout au contraire, fasciné par un matérialisme animalisé. Un travail se fait, profond et consolant, mais pour la foule il demeure indirect et comme insensible : ce n'est que lentement que les heureux effets du retour au thomisme se feront sentir dans le peuple fidèle, et nous avions besoin d'un docteur connu de tous et de tous aimé, d'une « petite doctrine » de tous entendue, et Dieu, qui est le Père de tous, a suscité parmi nous une enfant. Il oppose à notre orgueil intellectuel, compliqué et obscur, cette âme lumineuse, dont la transparence a la limpidité d'une source; à notre orgueil moral, à notre suffisance, il oppose cette petitesse (2), cette enfance nue et pauvre, qui

(1) Denz., n° 1808.

(2) Notons dès maintenant en quel sens il faut entendre ces expressions qui reviennent si souvent sous la plume de la Bienheureuse : « petitesse », « enfance », « petites âmes », « ne pas grandir », « devenir plus petit ». Ce n'est pas en perfection ou en sainteté que Thérèse veut rester petite : elle veut devenir « une grande sainte ». Mais elle a compris que la plus sublime sainteté, qui est une perfection *surnaturelle*, ne peut être atteinte par les seules forces de l'homme ; il nous faut le secours de Dieu. Or nous ne recourons au secours des autres que dans la mesure où nous sentons notre propre faiblesse. Pour épuiser *toutes les ressources de la grâce il faut donc pénétrer l'abîme de notre impuissance.* C'est le sens profond que Thérèse donne à l'humilité surnaturelle. Saint Thomas dit dans le

trouve en Dieu un Père et en ce Père tous les biens. S
nous aimons tant la jeune Sainte, si tant de disciples se
lèvent à sa suite, c'est qu'elle nous vient de la part du Sei-
gneur, angélique vierge à côté de l'Angélique Docteur,
pour nous ouvrir vers le ciel, par sa « petite voie », un
passage sûr, aimable et rapide (1). « *Divinitus evehi* », être
divinement élevés, voilà ce que repousse l'orgueil des
grands, voilà ce que désire l'humilité des petits, et voilà
ce « secret de sainteté » que Dieu veut nous enseigner par
la Bienheureuse Thérèse. La jeune Sainte, en effet, vient à
nous avec toutes les marques d'une mission providentielle.
Il n'est pas sans importance, croyons-nous, de montrer
d'abord les signes qui authentiquent cette mission : nous
pourrons mieux relever ensuite l'importance de son mes-
sage, en indiquant les sommets de la « petite voie » et les
principaux moyens qui peuvent nous y conduire.

I. — Les Signes de Dieu

On sait comment l'*Histoire d'une âme* a providentielle-
ment vu le jour. Elle a été écrite, par obéissance, pour

même sens qu'il n'est pas nécessaire d'être « magnanime » pour
devenir un grand saint, car le magnanime ambitionne de grandes
choses par sa seule vertu, et le saint espère une vie toute divine,
mais par Dieu.

(1) Il n'y a pas seulement une harmonie profonde entre la « grande
doctrine » du Docteur Angélique et la « petite doctrine » de l'angé-
lique moniale, mais de plus leurs âmes se ressemblent par je ne sais
quel éclat d'enfance matutinale. Ne pourrait-on pas dire de la Bien-
heureuse Thérèse au milieu des savants modernes ce que M. Jacques
Maritain écrit de saint Thomas entouré des maîtres de son temps,
« enflammés de jalousie » :

« Et en vérité ils ont de quoi être déconcertés, car il n'est pas l'un
d'entre eux, il a plus haut qu'eux l'origine de sa sagesse, dans le
très pur silence qui est le père de la prédication. *Nisi efficiamini sicut*

l'intimité presque familiale d'un cloître. On nous a fait la confidence de cette jolie scène de couvent.

Au début de l'année 1895, Thérèse, en récréation, racontait à ses sœurs des souvenirs de son enfance. Sa « petite mère » Pauline, Mère Agnès, était alors prieure. Sœur Marie du Sacré-Cœur, l'aînée des Martin, charmée par tant de grâce et de piété, dit à la Prieure : « Vous devriez l'obliger à écrire ces choses. » L'abbé Ruel, qui nous rapporte ces souvenirs, continue : « Sœur Thérèse riait sans arrière-pensée, mais la Prieure, cédant aux instances des autres, lui dit enfin : « Je vous ordonne de m'écrire « vos souvenirs d'enfance, vous me les offrirez l'an pro- « chain pour ma fête... » C'était un ordre. Comme toujours, Thérèse obéit sans demander d'explication et écrivit ses souvenirs *pour mère Agnès seule* (1). Le 20 janvier 1896, à l'oraison du soir, elle alla s'agenouiller devant la Prieure et lui remit le cahier promis. Celle-ci, préoccupée, le posa négligemment sur le bord de la stalle et ne s'en soucia plus... Mère Agnès n'en prit connaissance que plusieurs semaines après, lorsqu'une nouvelle élection, ayant remis Mère Marie de Gonzague en première place, lui eut rendu plus de loisirs. Alors, elle s'aperçut que le récit n'était pas complet, qu'il ne contenait presque rien sur la vie religieuse. Mais n'étant plus prieure, elle n'avait plus le droit d'exiger quoi que ce fût de Sœur Thérèse... Pourtant, en juin 1897, voyant Sœur Thérèse décliner à vue d'œil, et

parvuli. Avec toute sa science, ce grand théologien, dont la confession ressemblait, au témoignage de frère Réginald, à celle d'un enfant de cinq ans, il est au milieu d'eux, par sa simplicité non pas désarmée certes, mais candide, mais naturelle (ex Deo nata) et non apprise, mais humble et sévère comme l'innocence, à l'image et configuration de Jésus enfant parmi les Docteurs. » *Saint Thomas apôtre des temps modernes* (*Rev. des Jeunes*, mars 1924, p. 493-494).

(1) C'est ce qui explique le caractère d'extrême simplicité et de familier abandon des huit premiers chapitres de l'*Histoire d'une âme*.

comprenant que bientôt il serait trop tard..., elle s'en alla trouver la Prieure... : « Sœur Thérèse va bientôt mourir, « et vous n'aurez rien à dire sur elle dans la circulaire à « envoyer aux Carmels... Si vous lui donniez l'ordre d'é- « crire sur sa vie religieuse? » Dès le lendemain matin l'ordre était donné, et Thérèse, sur un cahier qu'elle trouva trop beau, écrivit ses pensées sans grande suite, mais sans rature, sur tel ou tel sujet qui lui était proposé (1). »

Cette enfant, scrupuleusement loyale, écrivit ses souvenirs sans artifice, pour des âmes qui la jugeaient d'ailleurs dans la lumière d'une intimité de cristal. Elle n'a pas caché les « merveilles » que Dieu fit en son âme, elle ne les a pas embellies davantage. Nous avons des témoignages rassurants sur les délicatesses de sa sincérité.

La pensée que son manuscrit pourrait se répandre dans le monde lui fut d'abord tout à fait étrangère. Puis, quelques jours après avoir reçu l'ordre de la Mère Marie de Gonzague, comme une certitude prophétique s'établit en son cœur : elle touchait à la fin de ses jours d'exil; bien que sa foi fût dans les ténèbres, sa petite voie s'illuminait; Thérèse venait de l'enseigner avec bonheur à ses novices : elle rédigea donc ses suprêmes notes avec la pensée d'en faire un petit traité d'enfance spirituelle pour ses jeunes compagnes. Ensuite le Seigneur lui montra que son secret de sainteté devait réjouir une légion de petites âmes dans le monde, et elle sut que ses écrits seraient l'instrument de sa mission. Voici quelques traits révélateurs.

(1) L'abbé Ruel, *La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus. Sa valeur humaine*. Édition des Cahiers catholiques, p. 30. — Il faut ajouter un troisième cahier à ces deux manuscrits; il fut écrit, toujours par obéissance, pour la Sœur Marie du Sacré-Cœur : il forme le ch. XI de l'*Histoire*; le premier cahier en constitue les ch. I-VIII; le second, les ch. IX et X. Ces deux chapitres sont les derniers écrits par la Sainte.

Dans une conversation avec sa sœur, Mère Agnès de Jésus, quelque temps avant sa mort, elle avoua « que son manuscrit pourrait être publié, *car il révélerait aux âmes sa voie* et l'aiderait à faire du bien (1) ». Cette certitude augmentait et se précisait avec l'approche des noces éternelles : « Il faudra, dit-elle un peu plus tard, publier le manuscrit sans retard après ma mort. *Pour ma mission*, comme pour celle de Jeanne d'Arc, *la volonté de Dieu s'accomplira malgré la jalousie des hommes.* » Ces paroles, prononcées avec une grande assurance, exprimaient une certitude qui était comme divinement établie. « Vous pensez donc, répondit la Mère Agnès de Jésus, que c'est par ce manuscrit que vous ferez du bien aux âmes? » — « Oui, ma Mère, répondit la Sainte, c'est un moyen dont le bon Dieu se servira pour m'exaucer : *il fera du bien à toutes sortes d'âmes.* » Elle semblait lire déjà dans l'avenir les merveilles que Dieu lui donnerait d'accomplir sur la terre après sa mort. Un jour, comme la pensée de la séparation prochaine semblait attrister sa « petite mère », avec un « sourire indéfinissable » elle lui murmura : « Après ma mort vous irez du côté de la boîte aux lettres et vous y trouverez des consolations. » Comme on lui parlait une autre fois du deuil qui briserait l'âme de cette sœur très aimée, elle affirma doucement : « Ne vous inquiétez pas! Mère Agnès de Jésus n'aura pas le temps de penser à sa peine, car, jusqu'à la fin de sa vie, elle sera si occupée de moi qu'elle ne pourra même pas suffire à tout (2). » Cette certitude qu'elle ferait aimer Dieu comme le plus aimable des Pères soulevait l'âme de cette bienheureuse enfant :

(1) Nous empruntons ces détails et les suivants aux très intéressants articles publiés dans la *Croix* par M. l'abbé Lepetit, professeur au Petit Séminaire de Caen. *Croix* des 25, 27 et 28 novembre 1923.

(2) *Conseils et Souv.*, p. 303.

elle se comparait à Jeanne d'Arc, elle était consolée par une voix intérieure; les saints l'encourageaient et lui disaient : « Tant que tu es dans les fers, tu ne peux remplir ta mission ; mais plus tard, après ta mort, ce sera le temps de tes conquêtes. » Elle eut cette certitude qu'au ciel elle répandrait « à pleines mains des grâces sur la terre ». « Le bon Dieu, disait-elle, fera toutes mes volontés au ciel, parce que je n'ai jamais fait ma volonté sur la terre. » On lui murmurait un jour : « Vous me regarderez du haut du ciel, n'est-ce pas? » — « Non, je descendrai (1) », dit-elle. « Mon glaive c'est l'amour! s'écriait-elle dans une oraison enflammée. Avec lui, *je chasserai l'étranger du Royaume, je vous ferai proclamer roi dans les âmes.* » Jeanne d'Arc lui inspirait ces pensées, Dieu lui donnait cette assurance (2).

Ne laissons tomber aucun rayon, formons un faisceau de lumière sur cette mission. Les textes les plus connus prennent comme un sens nouveau quand on les replace dans leurs circonstances exactes. Le 28 mai 1897, à l'époque même où cette lumière surnaturelle se faisait en son âme, Thérèse écrivait à sa « petite Mère » : « Vous comprenez que, ce soir, le vase de la miséricorde divine a débordé pour votre enfant. *Ah! dès à présent, je le reconnais : oui, toutes mes espérances seront comblées... oui, le Seigneur fera pour moi des merveilles qui surpasseront infiniment mes immenses désirs...* (3) » Elle était sûre qu'elle nous aiderait puissamment à marcher dans sa « voie délicieuse après qu'elle serait délivrée de son enveloppe mortelle (4) ».

(1) Tout le monde sait comment cette prophétie s'est réalisée à la lettre, et au-delà de tout ce qu'on aurait pu imaginer.
(2) *Prières*, p. 310.
(3) *Lettres*, p. 348.
(4) *Lettres*, p. 370.

Enfin tout le monde connaît ces paroles qui s'exhalèrent de son cœur, le 17 juillet 1897, testament de son amour, expression de ses étonnantes certitudes : « Je sens que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime... de donner ma petite voie aux âmes. Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre. Ce n'est pas impossible, puisqu'au sein même de la vision béatifique, les anges veillent sur nous. Non, je ne pourrai prendre aucun repos jusqu'à la fin du monde ! » On ajouta : « Quelle petite voie voulez-vous donc enseigner aux âmes ? » — « Ma Mère, c'est la voie de l'enfance spirituelle, c'est le chemin de la confiance et du total abandon (1). »

On sait comment la bienheureuse Thérèse a tenu très exactement ses promesses. Les foules vont maintenant à Lisieux comme elles vont à Lourdes ou à Paray-le-Monial. L'Angleterre et l'Amérique se sont enthousiasmées pour la « petite Fleur » du Carmel. Le cardinal Bourne n'hésitait pas à dire, récemment, que, dans le Royaume-Uni, Lisieux est maintenant aussi célèbre que Paris. La « petite sainte » a fait germer dans l'Ile les carmels, « comme par enchantement » : de vingt cloîtres carmélitains monteront bientôt des prières pour la conversion de l'Angleterre ; dix-sept existent déjà. Il y a quarante ans un seul y suffisait aux vocations. La prodigieuse diffusion de l'*Histoire d'une âme*, les merveilles accomplies par la « petite reine », ses grâces aimables, ses sourires, ses jonchées de roses, tant de conversions et enfin cet efficace enthousiasme qui porte les âmes à aimer Dieu comme elle-même l'a aimé, voilà bien tout autant de signes divins ! Ses miracles et ses faveurs, il a fallu pour les dire six volumes aux lignes serrées, et que de bien fait par elle nous ignorons ! Voilà

(1) Ch. XII, p. 247.

donc le sceau de Dieu sur la page où l'apôtre de l'amour nous a écrit sa mission, et si quelque doute nous reste, voici que la parole du Pape nous vient jeter ses lumières définitives.

Benoît XV, dans son discours du 14 août 1921, prononcé après la lecture du décret sur l'héroïcité des vertus de la Vénérable, déclare solennellement : « Très humble durant toute sa vie, Sœur Thérèse ne pouvait, à l'heure suprême, s'exprimer en des temes apparemment contraires que *sous l'impulsion d'un ordre divin*... Dans le cas concret de Sœur Thérèse il convient de reconnaître *une volonté spéciale de Dieu d'exalter les mérites de l'enfance spirituelle*... Un regard sur l'époque où elle vécut permettrait presque d'affirmer qu'elle eut cette mission : *ut destrueret inimicum et ultorem.* Mais il ne lui eût pas été possible de la remplir sans l'universelle diffusion de l'*Histoire de son âme* (1) ».

Dans la pensée du Pontife, « l'enfance spirituelle » n'est pas un libre moyen, une voie meilleure, ou plus courte, ou plus facile, elle est « la *condition nécessaire pour obtenir la vie éternelle* » : « *les fidèles de toutes nations... doivent entrer généreusement dans cette voie* par laquelle Thérèse de l'Enfant-Jésus atteignit l'héroïsme de la vertu. » Dans son enthousiasme, le « Christ de la terre » déclare : « Et maintenant il n'est personne, connaissant la vie de la « petite Thérèse », qui n'unisse sa voix à l'admirable chœur proclamant cette vie toute caractérisée par les mérites de l'enfance spirituelle : or, *là est le secret de la sainteté.* » « Nous souhaitons, dit-il encore, *que le secret de sainteté de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ne reste caché pour aucun de nos fils.* » La voie qu'elle nous ouvre est accessible à tous, facile pour tous : c'est la « vraie voie du salut ».

(1) Promulgation du Décret, Desclée, 1921, p. 28, et passim.

« L'ampleur doctrinale de ce discours, note le cardinal Vico, donne à croire que le chef suprême de l'Église a voulu léguer à tous ses fils, comme un testament spirituel, cette voie d'enfance évangélique (1). »

Sa Sainteté Pie XI nous invite, à son tour, à écouter « ce que veut nous dire la « petite Thérèse », *qui s'est faite une parole de Dieu* (2) ». Il voit, dans l'étonnante promotion de cette cause, un dessein particulier du Dieu très aimant qui nous prend en pitié. A notre si grand oubli des choses célestes, à notre si grand mépris de l'ordre surnaturel, à cet orgueil de nos temps qui ignore ou feint d'ignorer que l'Église est « mère de sainteté », il a plu au Seigneur de donner une liliale maîtresse d'enfance spirituelle. « *Nous l'avons proposée* aux enfants de l'Église, dit le Pape, *comme un exemple insigne et très cher* (3). »

Est-il une âme dans l'Église qui n'ait joie d'entendre nos Pontifes nous parler si clairement des desseins de Dieu sur nous? Puisque l'angélique moniale s'est faite « une parole de Dieu », ne faut-il pas ouvrir avec confiance et avec amour, *avec une réelle bonne volonté*, ce livre où elle a mission, « de par le Roi du ciel », de nous enseigner son secret de sainteté?

Rien sans doute ne peut remplacer la méditation de ses lumineuses pensées, qui lui semblent dictées par l'Esprit-Saint. Thérèse a pourtant écrit à l'aventure, laissant trotter sa plume et bondir son cœur : sa mission n'était pas de nous donner de savants traités, parce que les « petites âmes » n'auraient pu l'imiter en ceci; elle nous a raconté simplement, à flots de souvenirs, son expérience des dons

(1) *L'Esprit de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Préface du Card. Vico, p. III.
(2) Ibid., p. 3.
(3) Lettre de S. S. Pie XI au Card. Victo A. A. S., p. 283.

divins, et il est nécessaire de faire dans ce récit quelques distinctions, afin que les bonnes volontés, confondant les sommets avec la voie qui y mène, ne se découragent pas, à voir qu'aussitôt parti on n'arrive pas d'emblée à ce point de sainteté où la jeune carmélite semble s'être établie dès les premiers ans.

Ne soyons pas dupes de nos perspectives ! L'amour d'un idéal est vite conçu. On lit la prodigieuse histoire d'une âme où Dieu semble habiter en transparence ; on admire cette simplicité, cette aisance de vertu, cet héroïsme souriant : tout paraît proche et facile, tellement tout se fait avec grâce dans cette vie apparemment semblable à la nôtre : on se croit déjà, avec quelques bons désirs, un « petit saint » ou une « petite sainte »... En vérité l'expérience nous détrompe vite, et l'on voit qu'il n'est pas si facile d'imiter son modèle. On découvre une élévation inattendue à ce sommet d'amour où veut nous conduire Thérèse, une richesse étonnante à cette simplicité si ténue : on se trouble, on se lasse, on désespère d'arriver à tant de perfection. On n'avait pas saisi que les cimes se trouvent au terme du voyage, que leur possession sera la récompense d'une fidélité patiente et soumise aux fatigues du chemin. Il faut donc prendre les moyens pour atteindre la fin, et d'abord les distinguer, établir leur ordre nécessaire.

II. — Les sommets de la voie d'enfance spirituelle

La fin qu'on nous propose, dans « la petite voie », c'est évidemment la sainteté, mais une sainteté, *accessible à tous*, et pourtant *sublime*.

Que nous soyons tous appelés à devenir des saints, Dieu nous le dit clairement. Qu'on médite ces graves paroles du Saint-Père interprétant les desseins du Sauveur : « Le

Christ à constitué l'Église sainte et source de sainteté, déclare Pie XI, et tous ceux qui la prennent pour guide et maîtresse doivent par la volonté divine tendre à la sainteté de la vie : « *c'est la Volonté de Dieu*, dit saint Paul, *que vous vous sanctifiiez.* » Quel genre de sainteté faut-il ? Le Seigneur le déclare lui-même ainsi : « *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait.* » *Que personne n'estime que cette invitation s'adresse à un petit nombre très choisi et qu'il est permis à tous les autres de rester dans un degré inférieur de vertu. Cette loi oblige, comme il est clair, absolument tout le monde, sans aucune exception* : « *tenentur enim hac lege, ut patet, omnino omnes, nullo excepto* (1). »

Il y a donc une sainteté commune à laquelle nous devons tous aspirer, parce que nous y sommes tous appelés : nous la désirons sans orgueil, puisque Dieu nous l'impose ; nous la poursuivons sans présomption, puisque pour l'atteindre nous comptons sur le secours du Sauveur, et non sur nous-mêmes ; nous devons pourtant la rechercher sans mollesse, puisque la perfection demeure, en soi, une chose difficile : elle est un sommet ! On ne rend pas la sainteté attrayante et facile en l'abaissant à la mesure de nos médiocrités : Dieu est une altissime splendeur de vie, d'intelligence et d'amour, et nous ne pouvons entrer dans la demeure du Père que semblables au Fils, car nous sommes prédestinés « à devenir conformes à son Image ».

Thérèse a limpidement contemplé et défini ces sommets de l'esprit, mais son trait de génie fut de voir la perfection *dans sa pure essence*, d'en dégager la nécessaire nature et de nous montrer, dans sa doctrine et dans sa vie, cette *sainteté commune*, que tous les chrétiens, par vocation,

(1) Encycl. *Rerum omnium* écrite pour le 3e centenaire de S. François de Sales. *Acta Apost. Sedis*, févr. 1923, p. 50.

doivent embrasser, selon leur état et la mesure de leurs grâces.

Si tant de chrétiens pensent que la sainteté n'appartient qu'aux grandes âmes, qu'aux *magnanimes*, c'est qu'ils la voient entourée d'*œuvres extraordinaires*, qui ne sont possibles qu'aux héros ; souvent aussi, ils la confondent avec les grâces *gratuitement données*, avec les visions, les prophéties, ou le don des miracles. Ils n'imaginent les saints qu'en extase ou en croix, ou penchés sur des morts pour les ressusciter : qu'on puisse vivre avec Dieu dans une union de charité parfaite, en menant une existence apparemment ordinaire, ne leur tombe pas dans l'esprit. Le Seigneur leur donne en cette angélique enfant un illustre exemple de sainteté héroïque, *de très grande sainteté dans la plus simple des vies*.

La sainteté consiste, en effet, spécialement et principalement, dans la charité parfaite ; et cette perfection nous pouvons l'atteindre, sans grâces extraordinaires, sans charismes, et même *sans œuvres éclatantes*, en restant, si l'on veut, « une petite âme ». Voilà bien ce que Thérèse de Lisieux par toute sa vie nous enseigne.

N'envisageons pas encore si nous sommes dans des conditions aussi favorables qu'elle pour atteindre la plénitude des vertus, si les mêmes moyens vainqueurs sont à nous. Nous avons ici un idéal de perfection *atteint par une voie commune*. Exceptez cette extase qui marque la fin d'une épreuve et cette certitude des derniers jours qui fit comprendre à la jeune moniale que sa mission était d'enseigner aux petites âmes une sainteté ordinaire, tout est simple, tout est quotidien dans sa vie. On lit avec bonheur ce chapitre où ses compagnes nous disent toute cette simplicité (1). Entendez par là une existence où rien ne fait un

(1) *L'Esprit de la B^te^ Thérèse de l'Enfant-Jésus*, d'après ses écrits et les témoins oculaires de sa vie. Lisieux, office central de la B^te^ Thérèse,

pli, où tout paraît tranquille dans la suite de jours. On a raison d'écrire : « Fut-il beaucoup d'âmes... qui comprirent les leçons de Nazareth à son égal, et n'était-elle pas destinée, par sa vie tout ordinaire, mais d'une fidélité surnaturelle et soutenue, à rendre plus visible encore la trace de « l'étroit chemin » ? (1) Mais oui, il faut aller dans la pauvre maison de Nazareth pour saisir tout à fait l'esprit de cette enfant. Quelles œuvres plus humbles que les travaux de Jésus, de Marie, de Joseph, dans cette échoppe? Et pourtant quelle sainteté comparable à la leur, au moment même où leur vie était en apparence, par les choses extérieures, si commune? Combien Thérèse de l'Enfant-Jésus ressemble à Jésus enfant! Elle est conforme à l'Image du Fils ! — Suivons l'humble ligne de sa vie : on ne loue jamais son intelligence, on ne la remarque pas au milieu de ses compagnes du pensionnat; au Carmel, quelques Sœurs lui refusent leurs suffrages; l'aumônier, en l'acceptant, « obéit à Monseigneur » et il va prophétisant : « Je souhaite que la Communauté n'ait pas à se repentir plus tard d'avoir accueilli une postulante aussi jeune (2) ». « Comme saint Jean de la Croix, dont plusieurs de ses contemporains disaient : « C'est un religieux moins qu'ordinaire », Thérèse est si cachée, elle est si peu de chose dans le monastère, que certaines Sœurs, la voyant malade, se demandent ce qu'on pourra écrire d'elle après son décès ! (3) »

Et cette simplicité a tout envahi : comme sa vie exté-

46, rue Livarot. — On ne saurait trop recommander la méditation de ces pages où l'Esprit de la Sainte est rendu plus transparent encore par l'ordre adopté. Ch. II, art. II : La simplicité cachet distinctif de la B^e^ Thérèse.

(1) Ibid., p. 164.

(2) *L'Esprit...*, p. 165-166.

(3) Ibid., p. 126.

rieure, sa vie intérieure est tout ordinaire; elle s'élève à de sublimes sommets par « la commune voie ». Les vertus de l'intelligence, celles de la volonté, vont à leur perfection, sans éclat, sans extases, sans visions ni révélations, sans même le sentiment d'une plénitude réjouissante de vie intérieure. « Je n'ai jamais désiré les grâces extraordinaires (1) », déclare la bienheureuse enfant. C'est l'obscurité de la foi dans la pureté de l'amour. « Jésus dort toujours dans la petite nacelle de mon cœur, j'en viens parfois à me demander si je suis aimée de Dieu (2). » La croyez-vous inondée de consolations ? « Pour moi c'est la nuit, toujours la nuit profonde. » « Ce n'est pas un voile, mais un mur qui s'élève jusqu'aux cieux, et lui cache le firmament étoilé (3). » Cet état, elle le partage peut-être avec une sainte Thérèse ou un saint Jean de la Croix, mais elle l'ignore. Elle ne se sent pas assurée du lendemain, riche de « provisions », établie comme miraculeusement dans la voie du ciel; elle « chante ce qu'elle veut croire »; elle n'a pas « d'intuitions », « le don de lire dans les âmes ». « Oh! ma Mère, disait-elle en soupirant, vers la fin de ses jours, non, je vous l'assure, je n'ai pas d'intuitions! Je connais seulement ce que vous connaissez, je ne devine rien que par ce que je vois et sens comme vous. Si vous saviez dans quelle pauvreté je suis!... (4) » La certitude de l'espérance la tient en paix, et pourtant, privée de directeur, comme tant d'âmes, incomprise de tous, sauf de sa « petite mère » qu'elle ne peut entretenir, elle n'a que Jésus pour Docteur, mais les enseignements d'un tel Maître lui viennent comme à nous, par l'Évangile, par la

(1) *Cons. et Souv.*, p. 301.
(2) Cf. ch. VIII, p. 131-137.
(3) Ch. IX, p. 161.
(4) *L'Esprit...*, p. 168.

voix de l'Église, par les leçons de la quotidienne épreuve : ni paroles intérieures, ni illuminations, mais une étude étonnamment simple et courageuse du sens divin de l'Écriture. Les feux du don d'intelligence l'inondent, elle juge de tout à cette lumière, avec un sens exquis des choses de Dieu, mais sans éprouver la joie de voir, sans savoir qu'elle sait pour ainsi dire, et pour elle, à part quelques brèves périodes de vie lumineuse, « c'est dans un souterrain bien obscur qu'elle chemine ». Les théologiens verront dans ces ténèbres des états très élevés, mais Thérèse les ignore; pour elle tout paraît ordinaire, tout lui semble pauvreté, et il le faut bien !

Même dénuement dans son cœur, dans ces vertus que commande l'amour et qui veulent la force. Sa générosité ambitionne d'abord l'héroïsme, les macérations des saints, mais elle tombe malade pour avoir porté trop longtemps une petite croix de fer : cette expérience lui révèle un secret. « Cela ne me serait pas arrivé, déclare-t-elle, pour si peu de chose, si le bon Dieu n'avait voulu me faire comprendre que les macérations des saints n'étaient pas faites pour moi (1). » Certaines âmes mettent la perfection dans le sacrifice, dans l'amertume, dans la cendre, et sans doute la souffrance est la condition de notre état en ce monde, mais ces conditions et ces moyens ne sont pas la sainteté. La « petite reine », qui avait pourtant pour principe « *qu'il faut aller jusqu'au bout de ses forces sans se plaindre* », vit à la fin qu'il est « plus simple... de remercier le bon Dieu de ce qu'elle trouvait à son goût », loin de l'écarter ou de le rendre amer (2). Elle recommandait même la modération dans les pénitences « parce qu'il y entre souvent plus de nature que de vertu (3) ». Elle a

(1) ch. XII, p. 233.
(2) *L'Esprit...*, p. 181.
(3) Ibid., p. 180.

beaucoup souffert, mais des peines que Dieu lui envoyait par la voie des événements et qu'elle a embrassées avec une fidélité simplement héroïque. Elle aimait les saints qui ont une « vie tout ordinaire », non point inimitable, mais sanctifiée par des vertus cachées. « Ah! cette sainteté-là, s'écrie-t-elle, me paraît la plus vraie, la plus sainte, c'est elle que je désire, car il ne s'y rencontre aucune illusion (1). » La Vierge surtout l'a ravie, parce que la Mère de Dieu fut la plus simple et en un sens la plus imitable des âmes parfaites.

Ce caractère de simplicité, qui fait de la vie de Thérèse la plus ordinaire des vies, n'est pas un trait *accidentel* de sa sainteté : elle sait que la foule des âmes appelées à la perfection de l'Amour doivent cheminer dans ces voies communes : elle marche devant elles et de par Dieu leur montre comment il faut faire pour aller au ciel sans tant d'éclat. Une novice, entrée dans son secret de vie d'amour, lui risque cette pensée : « Vous avez tant aimé le bon Dieu, qu'il fera pour vous des merveilles, nous retrouverons votre corps sans corruption! » — « Oh! non, pas cette merveille-là, répondit-elle vivement; ce serait sortir de ma petite voie d'humilité; *il faut que les petites âmes ne puissent rien m'envier* (2). » Quand elle découvre que les macérations des saints ne sont pas pour elle, c'est que Dieu la veut de tous imitable; tout ce qu'elle peut doivent aussi le pouvoir les « petites âmes qui devront marcher dans *la voie d'enfance où rien ne sort de l'ordinaire* (3) ». « Mourir un jour de l'Assomption, disait-elle encore, oh! cela ne ressemblerait pas à ma petite voie; j'en sortirais donc pour mourir? » Et encore : « Mourir d'Amour après la Communion! un jour de grande fête! C'est trop beau

(1) ch. VIII, p. 138. — (2) *L'Esprit...*, p. 167. — (3) *L'Esprit...*, p. 180.

pour moi, les petites âmes ne pourraient pas imiter cela. *Dans ma petite voie il n'y a que des choses très ordinaires ; il faut que tout ce que je fais, les petites âmes puissent le faire* (1). »

Ces claires formules suffisent. Elles nous disent que la sainteté de tous doit être une sainteté quotidienne, si l'on peut dire, qui ne sorte pas de la banalité de nos tâches journalières, qui nous mette parfaitement à notre humble place, à notre point dans l'ordre universel ; une sainteté qui chemine avec nous dans les rues et sur les chemins, au bureau, à l'usine, au magasin ; qui vive et s'en aille au ciel, comme nous obscure et inconnue, visible à Dieu seul et bénie de lui seul.

Irons-nous donc au Royaume de Dieu par la médiocrité de mesquines vertus? Non! la sainteté est une sublime perfection, qui peut être simple, mais en pureté, en plénitude, en harmonie, et non en vanité et en médiocrité : la « commune voie » nous doit mener au sommet de la plus haute vie.

Certaines âmes entendent par simplicité la facile spontanéité qui suit le penchant de leur nature, les caprices de leur caractère : elles ne croient pas se compliquer parce qu'elles se livrent successivement et entièrement à la multiplicité de leurs mouvements divers, sans les maîtriser pourtant et les réduire à la forme des vertus, à la parfaite rectitude et à la parfaite unité de l'amour divin : leur vie est une mosaïque morale, une folle arabesque de pensées et d'affections, un fil qui se déroule et s'embrouille, je ne sais quelle suite où tout paraît simple parce que tout est vide, parce que tout marche à l'aventure, au gré des désirs.

La simplicité des saints est une simplicité en pureté, en plénitude, en harmonie. Les vertus sont *purifiées* de leurs

(1) *L'Esprit...*, p. 183. Cf. ch. XII, p. 248.

scories matérielles, de leurs complications inutiles, de leurs hésitations, de leurs détours; elles ont vaincu toutes les résistances de l'imperfection naturelle, elles se sont creusé leur chemin vers leur objet, et elles coulent comme une eau assagie, qui répand sur ses bords l'aisance et la fécondité. Et on nous loue, en effet, « la manière si naturelle et si aisée avec laquelle la Bienheureuse Thérèse se montra joyeuse, charitable, prévenante, nous donnant à admirer, sans qu'on y prenne garde, ce suprême degré de perfection dans lequel l'œuvre de la grâce semble n'être que l'épanouissement de la nature ». Elle allait à tout « avec une amabilité enjouée qui donnait le change et faisait penser qu'elle n'avait pas à se vaincre! (1) » Pure vertu, où rien ne subsiste dans l'obstacle contraire, vertu parfaitement triomphante, et qui a toute sa beauté dans sa nue splendeur. Vertu parfaite aussi en *plénitude*! Voyez comme cette « petite reine » mène bien son quadrige, les quatre vertus cardinales de front et toutes ces forces qu'elles commandent rangées sous elles, bien en place, agissant à leur tour, en leur temps. Quelle humble vertu manque? Où est le défaut? Où est l'acte, aussi minime soit-il, qui n'aille à son objet prochain et suprême avec un élan réglé et heureux? Et tout est si bien uni, lié et fondu dans un seul mouvement sublime et suave, qu'on s'étonne de voir *harmonisées* ensemble, — et à la perfection —, les vertus les plus opposées : la magnanimité et la petitesse, la force et la douceur, la justice et la miséricorde, la prudence et la droiture, l'austérité et la bénignité. Voilà donc avec les plus ordinaires vertus une perfection qui s'élève dans les cieux, visible aux anges seuls et à Dieu, où tout est si pur, si aisé, si sublime, si éclatant aux yeux de l'esprit, qu'il

(1) *L'Esprit...*, p. 174.

faudrait désespérer d'atteindre à ce sommet, si on n'avait pas le principe divin qui en est l'âme.

Ce principe, qui unit toutes les vertus, leur donne leur aisance et leur éclat, et toute leur valeur enfin en les faisant tendre toutes vers Dieu, c'est la charité, qui est, selon l'Apôtre, « le lien de la perfection » : *en elle consiste spécialement et principalement la sainteté*, avons-nous dit ; elle est comme la clé de voûte qui tient unies et élevées les quatre arêtes d'une ogive, et toutes les pierres qu'elles portent. Otez la charité, tout croule ; ébranlez-la, tout chancelle : son rôle est essentiel et définitif. Elle répond aux deux préceptes par excellence, qui contiennent toute la Loi et les Prophètes et qui sont la fin de tous les commandements et des conseils : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même* (1). Ayez tout, dit en substance saint Paul, soyez tout : si vous n'avez pas la charité, vous n'êtes rien, mais si vous avez la charité, n'étant rien en tout le reste, vous êtes tout dans l'ordre du salut (2).

La Bienheureuse Thérèse est une illustration aimable et bénie de cette vérité capitale. Elle est devenue, selon le sentiment de Pie X, « la plus grande sainte des temps modernes », en consacrant toute son âme à l'amour. Elle est une « héroïne de sainteté (3) », par cette principale perfection de la charité, qui a pu s'élever, dans sa vie apparemment très ordinaire, à des hauteurs incomparables. Comprenons le génie de cette enfant, le vol sublime de son âme.

Incontestablement la charité contient toutes les vertus ; la charité parfaite les contient parfaitement. Il n'est donc aucun acte bon, pour héroïque qu'on le suppose, que la charité ne désire accomplir pour Dieu. Mais les forces de

(1) Luc, x, 27.— (2) Cf. I Cor., xiii, 1. — (3) Pie XI.

l'homme étant limitées, les « petites âmes » surtout ne pouvant rechercher toutes les œuvres que la charité ambitionne, *il faut choisir et porter tous ses efforts sur un objet préféré*. Thérèse a choisi. Elle a compris que la charité est l'âme de toutes les vertus, qu'elle donne la vie à tout et à tout sa valeur, qu'elle est donc plus précieuse que tout, et cette enfant de génie a choisi pour sa part *l'acte même d'amour*. L'acte d'amour est par excellence l'acte de toute sa vie.

La charité, nous enseigne saint Thomas, ne sera absolument parfaite qu'au ciel, quand notre âme sera immuablement réduite en acte d'amour. Cet acte sera unique, éternel, infini. Les pèlerins de la terre ne peuvent parvenir ici-bas à cette plénitude : le sommeil, les occupations de la vie, les distractions de l'esprit, la lâcheté du cœur, interrompent forcément l'exercice de la divine charité, et pourtant, parce que la perfection de ce monde n'est qu'un commencement de la perfection céleste, nous devons tendre à « vivre d'amour » aussi actuellement que possible pour arriver à la sainteté.

Or il y a nécessairemement deux parts dans notre vie spirituelle : d'un côté tous les actes de la vie active, et de l'autre ceux de la vie contemplative : pour vivre d'amour l'âme doit donc « *tout faire par amour* », et pour cela, poser l'acte même de la charité au cœur de toutes les autres opérations : ainsi toute la vie active, qui regarde surtout le prochain, devient un continuel exercice de la charité fraternelle, et toute la vie contemplative, qui regarde Dieu principalement, un exercice constant de l'amour de Dieu. La « petite sainte » a compris admirablement cette loi. Elle a fait plus : à tout elle a préféré l'amour, et dans l'amour ce qu'il y a de plus parfait, *son acte*; elle n'a rien rejeté de ce que requiert la perfection de la plus sublime charité, mais portée par le souci héroïque de ne pas dissiper les

forces de son cœur, elle n'a retenu que le « nécessaire à l'amour », comme le pauvre ne retient que le « nécessaire à la vie », car elle a étonnamment compris qu'aimer Dieu « *de toutes ses forces* » est meilleur que tout ici-bas et un bien préférable au martyre même, car le martyre sans la charité ne serait rien, s'il pouvait y avoir un martyre sans elle : « Quand même je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité cela ne me sert de rien », dit saint Paul. Voilà pourquoi la séraphique enfant n'a plus voulu « donner à Dieu que de l'Amour ».

Comme elle a vu que Dieu n'est pas aimé, alors qu'Il ne demande de nous que l'amour ! « Non, dit-elle, Jésus ne demande pas de grandes actions, mais uniquement l'abandon et la reconnaissance (1) », qui sont les deux formes de l'amour. Le Seigneur, insiste la sainte enfant, « n'a pas besoin de nos œuvres, mais uniquement de notre amour. Ce même Dieu, qui déclare n'avoir nul besoin de nous dire s'il a faim, n'a pas craint de *mendier* un peu d'eau à la Samaritaine... Il avait soif ! Mais en disant : *Donne-moi à boire*, c'était l'amour de sa pauvre créature que le Créateur de l'univers réclamait. Il avait soif d'amour ! (2) » Le Divin Cœur n'est pas compris : « Il ne rencontre que des ingrats et des indifférents parmi les disciples du monde ; et parmi ses *disciples à lui, il trouve, hélas ! bien peu de cœurs qui se livrent sans aucune réserve à la tendresse de son amour infini* (3). » Quelles sont les âmes, même consacrées à Jésus et vouées à son service, qui entendent vivement cette prière qu'Il adresse maintenant encore à chacun de nous : Demeurez dans mon amour, *manete in dilectione mea* ? Pense-t-on réellement aux droits de son Cœur sur nos cœurs, aux délicates et souveraines exigences de son Ame sur nos âmes, aux désirs de ce Sauveur béni qui nous

(1) ch. xi, p. 209. — (2) ch. xi, p. 210. — (3) ch. xi, p. 210.

a aimés et s'est livré pour nous, et qui, en ce moment même, à la droite de son Père, « intercède pour nous », incessamment occupé de notre salut, *semper interpellans pro nobis*?

Thérèse a incomparablement pénétré ce mystère d'un Dieu mendiant d'amour, et quand elle veut dire tout le secret de sa vie la plus profonde, c'est à Jésus qu'elle parle, comme s'Il pouvait seul la comprendre, car Lui seul l'a enseignée : « Comme vous, mon Époux adoré, je voudrais être flagellée, crucifiée... Je voudrais mourir dépouillée comme saint Barthélemy ; comme saint Jean, je voudrais être plongée dans l'huile bouillante ; je désire, comme saint Ignace d'Antioche, être broyée par la dent des bêtes, afin de devenir un pain digne de Dieu. Avec sainte Agnès et sainte Cécile, je voudrais présenter mon cou au glaive du bourreau ; et comme Jeanne d'Arc, sur un bûcher ardent, murmurer le nom de Jésus! Si ma pensée se porte sur les tourments inouïs qui seront le partage des chrétiens au temps de l'Antéchrist, je sens mon cœur tressaillir, je voudrais que ces tourments me fussent réservés. Ouvrez, mon Jésus, votre Livre de vie, où sont rapportées les actions de tous les saints ; ces actions, je voudrais les avoir accomplies pour vous. » L'audacieuse enfant s'arrête, ses désirs la torturent, deviennent « un véritable martyre », et pourtant qu'est-elle? « Y a-t-il sur la terre une âme plus petite, plus impuissante que la sienne? » Peut-elle donc satisfaire son ambition infinie? Comme agitée par une angoisse, elle cherche le secret de contenter son cœur. Alors l'Apôtre lui « explique comment tous les dons les plus parfaits ne sont rien sans l'Amour, que la charité est la voie la plus excellente pour aller à Dieu » ; enfin elle a trouvé son repos! « La charité me donna la clef de *ma vocation*. Je compris que, si l'Église avait un corps composé de différents membres, le plus nécessaire, le plus noble de tous les

organes ne lui manquait pas ; je compris qu'elle avait *un cœur*, et que ce cœur était brûlant d'amour, je compris que l'amour seul faisait agir ses membres, que si l'amour venait à s'éteindre, les Apôtres n'annonceraient plus l'Évangile, les martyrs refuseraient de verser leur sang. *Je compris que l'amour renfermait toutes les vocations, que l'amour était tout,* qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux parce qu'il est éternel ! Alors, dans l'excès de ma joie délirante, je me suis écriée : « O Jésus, mon amour ! Ma « vocation, enfin je l'ai trouvée ! *Ma vocation, c'est l'amour !* « Oui, j'ai trouvé ma place au sein de l'Église, et cette « place, ô mon Dieu, c'est vous qui me l'avez donnée : « dans le cœur de l'Église ma Mère, *je serai l'amour !* « *Ainsi je serai tout* ; ainsi mon rêve sera réalisé (1). » Thérèse revient incessamment sur cette vérité capitale, qui est la pensée de sa pensée, l'âme de son âme : « O mon Dieu, je le sais, *l'amour ne se paie que par l'amour*. Aussi j'ai cherché, j'ai trouvé le moyen de soulager mon cœur en vous rendant amour pour amour (2). » « Ce que je demande c'est *l'amour !* Je ne sais plus qu'une chose, *vous aimer,* ô Jésus ! Les œuvres éclatantes me sont interdites, je ne puis prêcher l'Évangile, verser mon sang... qu'importe ?... Petit enfant, je me tiens tout près du trône royal, j'aime pour ceux qui combattent (3)... » *Elle se souvient que le plus petit mouvement de pur amour est plus utile à l'Église que toutes les autres œuvres réunies ensemble* (4), et sa pensée rejoint ici celle de saint Paul, de saint Augustin, de saint Thomas, de Pascal. « Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre de ces esprits ; car il connaît tout cela et soi ; et les corps, rien. Tous les corps ensemble, et tous les esprits

(1) ch. XI, p. 214-216, passim. — (2) ch. XI, p. 217. — (3) ch. XI, p. 218. — (4) ch. XI, p. 219.

ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité : cela est d'un ordre infiniment plus élevé. »

Thérèse a donc trouvé la perle précieuse dont parle Jésus ; pour la posséder elle vend tous ses biens. Pour elle toutes les perfections se résument en une seule : l'acte même d'amour ; conquérir cette forme divine de la charité c'est avoir toutes les vertus qu'elle anime, régit et ordonne : Thérèse n'a plus de repos qu'en ce sommet, qui est Dieu aimé en lui-même et pour lui-même, dans le don absolu de l'âme qui se dévoue au « bon plaisir de Jésus ».

L'acte d'offrande s'éclaire ici de tout son jour : victime d'holocauste, la sainte enfant veut vivre, autant que notre état le permet, *dans un acte de parfait amour ;* pour donner à cet acte *toute sa continuité possible,* elle veut renouveler son offrande « *à chaque battement de son cœur, un nombre infini de fois* », et être consumée « *sans cesse* » jusqu'à un véritable martyre.

Principalement dévouée à cette vocation de l'Amour, elle consent à se voir dépouiller *de tout ce que la charité ne requiert pas nécessairement,* et c'est en ce sens qu'il faut interpréter certaines paroles où la Bienheureuse parle des œuvres, non comme les Protestants ou les Quiétistes, mais comme saint Paul. Si Dieu n'a pas besoin de nos œuvres, ou de nos gloires, « mais uniquement de notre amour » : entendez que la charité a le primat sur tous nos actes ici-bas et qu'elle ne requiert pas nécessairement telles ou telles « actions éclatantes », pas même de « grands désirs », sinon le « grand désir » d'aimer Dieu par-dessus tout. L'ultime disposition de l'âme parfaite est un état d'amour qui la détache de toute la terre et ne l'attache qu'au Seigneur et aux choses divines, la met dans le violent désir d'être « déliée pour se trouver avec le Christ ». Voyez comment Thérèse traduit la pensée de l'A-

pôtre : « Ma Mère, il me semble qu'à présent rien ne m'empêche de m'envoler : *car je n'ai plus de grands désirs, si ce n'est celui d'aimer jusqu'à mourir d'amour...* Je suis libre, je n'ai aucune crainte (1). »

La charité comporte cependant, ici-bas, l'exercice nécessaire des vertus de Foi et d'Espérance et des autres vertus morales, selon les exigences de nos devoirs quotidiens; *l'amour se prouve*, mais pour se prouver, et parfaitement, insiste la petite Sainte, *il n'a besoin que de sa propre perfection et des vertus ordinaires également achevées.* « Comment témoignerai-je mon amour, puisque l'amour se prouve par les œuvres? Eh ! bien, *le petit enfant jettera des fleurs...* Oui, mon Bien-Aimé, c'est ainsi que ma vie éphémère se consumera devant vous. Je n'ai pas d'autre moyen de vous prouver mon amour que de jeter des fleurs : c'est-à-dire de *ne laisser échapper aucun petit sacrifice, aucun regard, aucune parole, de profiter des moindres actions et de les faire par amour. Je veux souffrir par amour et jouir par amour*; ainsi je jetterai des fleurs. Je n'en rencontrerai pas une sans l'effeuiller pour vous... et puis je chanterai, je chanterai toujours, même s'il faut cueillir mes roses au milieu des épines ; et mon chant sera d'autant plus mélodieux que ces épines seront plus longues et plus piquantes (2).

Voilà des sommets qu'on ne peut contempler qu'à la lumière de la Foi et du don de Sagesse : ils se perdent dans la hauteur des cieux. Sous un langage enfantin, et si accessible « aux petites âmes », sous ces images faciles, l'Enfant du Carmel nous livre des pensées qui peuvent se comparer aux plus hautes doctrines : elle a entendu l'É-

(1) ch. IX, p. 161. Les ch. IX et X ont été écrits un peu après le ch. XI. Il faut tenir compte de cet ordre si l'on veut marquer rigoureusement l'évolution psychologique de la Sainte.

(2) ch. XI, p. 218.

vangile comme saint Paul, saint Augustin, saint Thomas, comme sainte Thérèse.

Ces sommets, comprenons-le bien, sont au terme de « la voie d'enfance spirituelle » : pour les atteindre, il faut en prendre le chemin, y avancer comme Thérèse, avec la même humilité et la même confiance généreuse : marche longue et parfois pénible, mais que Dieu soutient ! Le secours divin ne nous manquera jamais : le tout est de savoir y recourir, et la « petite Sainte », encore ici, a ses secrets.

III. — Le secret de sainteté de la Bienheureuse Thérèse

La Bienheureuse Thérèse a donc simplifié l'idéal de la sainteté ; elle l'a réduit à ses éléments les plus purs et aux seuls nécessaires : à l'ensemble des vertus surnaturelles ordinaires portées à leur perfection par une charité sublime. Les moyens qui conduisent à ce sommet doivent être proportionnés et adaptés à la fin : à un idéal simplifié, correspondra une méthode de sanctification également simplifiée. Ayant compris que la perfection consiste principalement dans la charité et précisément dans *l'acte d'amour*, la chère Sainte a poursuivi directement le progrès dans la vie spirituelle par le progrès dans l'amour. En ce sens elle a pu dire : « Vous me demandez le moyen pour arriver à la perfection ; je n'en connais qu'un seul, l'amour. » Mais il faut bien *entendre* cette formule et surtout la bien *appliquer*.

La charité, en elle-même, est essentiellement une, mais elle peut se réaliser en nous à des degrés divers, un peu comme la chaleur d'un foyer peut diversement pénétrer une masse de fer. Saint Thomas, avec l'ensemble de théologiens, distingue la charité initiale, qui nous est donnée

avec la grâce sanctifiante, la charité progressante, et la charité parfaite. La charité parfaite se trouve au sommet, elle est une fin, et ne peut être un moyen. La charité initiale est le point de départ, et toute âme qui veut s'élever vers Dieu doit d'abord se mettre et se maintenir en état de grâce. La charité progressante se trouve par excellence dans l'ordre des moyens qui mènent à la sainteté : nous allons à l'amour parfait par l'amour grandissant.

Thérèse a saisi cela vivement. Elle a d'abord compris que la charité peut grandir sans mesure et qu'il faut vouloir aimer Dieu sans limites. Nous nous élevons vers Dieu, non pas par bonds corporels, mais par élans d'âme, « à pas d'amour », *gressibus amoris*. Et rien ne peut arrêter la grandeur et la sublimité de ce mouvement. Dieu en est l'objet infini; il en est la cause toute-puissante à qui rien ne résiste ; et notre capacité même d'aimer est sans limites, parce que l'accroissement de la charité nous rend progressivement et incessamment plus habiles à son acte : « *quia semper charitate excrescente, semper excrescit habilitas ad ulterius augmentum* » (IIª IIᵃᵉ, q. 24, a. 7) (1).

La séraphique enfant eut le sentiment efficace de cette vérité. « La charité seule, dit-elle, peut dilater mon cœur... O Jésus, depuis que cette flamme le consume, *je cours avec délices dans la voie de votre commandement nouveau, et je veux y courir jusqu'au jour bienheureux...* » « Votre amour m'a prévenue dès mon enfance : *il a grandi avec moi, et maintenant c'est un abîme dont je ne puis sonder la grandeur*. L'amour attire l'amour, le mien *s'élance vers vous, il voudrait combler l'abîme qui l'attire ; mais, hélas ! ce n'est même pas une goutte de rosée perdue dans l'océan !* »

Mais comment promouvoir en nous ce progrès de la cha-

(1) S. S. le Pape Pie XI loue solennellement cette doctrine de saint Thomas dans son Encyclique *Studiorum ducem*.

rité? Il ne faut pas ici se contenter de bonnes mais inefficaces intentions : une voie pratique s'impose. La sainte enfant a pris la plus directe, la plus courte, la plus sûre et même la plus facile. Elle a vivement cru que c'est Dieu qui produit et meut la charité : elle s'est héroïquement appliquée à laisser agir son Sauveur.

L'amour divin ne peut grandir que dans la pureté du cœur et dans l'exercice de la vertu : il comporte nécessairement la fuite du péché, la lutte contre les imperfections, l'application à tous les devoirs. Mais on peut entreprendre de deux manières ce travail spirituel. Il y a des âmes qui conçoivent le développement moral, non comme une poussée de vie organisée sous l'empire d'une forme, mais comme la montée d'un édifice de pierres; il leur faut chaque jour un défaut vaincu, ou une vertu conquise : travail fastidieux et matériellement infini, qui n'aboutit souvent qu'à un mécanisme sans âme, qu'à un rouage d'exercices. La petite Sainte s'y est prise autrement. *Elle « n'envisageait point les vertus comme devant conduire à l'Amour; mais c'est, au contraire, de l'Amour qu'elle fit découler toute sa perfection.* Elle pensait à cette réponse du catéchisme : « Dieu m'a créée pour le connaître, l'aimer et « le servir. » Et c'est en l'aimant d'abord qu'elle l'a si bien servi ensuite (1). » Comme on lui demandait : « Vous avez dû beaucoup lutter pour vous vaincre aussi parfaitement? » elle répondit avec un accent indéfinissable : « Oh! ce n'est pas cela (2). » Et dans une lettre de 1893 : « Certains directeurs, je le sais, conseillent de compter ses actes de vertu pour avancer dans la perfection; mais mon directeur, qui est Jésus, ne m'apprend pas à compter mes actes, *il m'enseigne à faire tout par amour* (3). »

(1) *L'Esprit de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus*, p. 3. — (2) Ibid., p. 4. — (3) Ibid., p. 4.

Cette méthode, très générale en elle-même, veut être appliquée avec une exquise délicatesse aux actions de tous les moments, sous peine de rester inefficace. Nous savons comment Thérèse a tout fait par amour : sa fidélité aux moindres devoirs fut simplement héroïque. Elle aima ces minimes contraintes « qui sont un martyre à coups d'épingles » et multiplia étonnamment « ces petits actes de vertu bien cachés » qui « donnent tant de paix à l'âme ». Elle fut un ange de patience, et les plus blessantes attitudes la trouvèrent toujours sereine dans une paix conquise par vertu. Aucun détail de la règle, la plus petite des choses dues ne lui parut jamais négligeable. Ne la vit-on pas déposer, un soir, un canif à la porte de sa chambre, parce que ce n'était pas un « objet de cellule » ? Délicatesse achevée, et non étroitesse et mesquinerie chez une enfant si simple et si lumineuse ! Elle était puissamment convaincue que nous sommes enfants du Père et que l'amour que nous voulons lui donner, s'il est sincère, ne doit offrir que des témoignages parfaits.

Mais parce que la perfection de la charité réside essentiellement dans l'acte d'amour, Thérèse s'exerça principalement et directement à multiplier, à intensifier, à purifier cet acte. « La charité, en effet, grandit *par cela seul* que le sujet participe de plus en plus la charité : c'est-à-dire *selon qu'il est plus réduit en acte d'amour et demeure plus soumis à cet acte* (1). Voilà bien l'objet constant des désirs et des efforts de la séraphique moniale : *être toujours plus réduite en acte d'amour, rester toujours plus efficacement sous la mouvance de cet acte, monter continuellement vers les* « *sommets de la montagne d'amour* ».

(1) II^{a} II^{ae}, q. 24, a. 5 : « Sic ergo charitas augetur solum per hoc quod subjectum magis participat charitatem : idest secundum quod magis reducitur in actum illius, ac magis subditur illi. »

Mais suffit-il de faire tendre tous ses désirs vers l'Amour pour arriver à le conquérir sans mesure ? Aimer un Dieu invisible pour nous qui sommes si charnels, l'aimer d'un amour surnaturel, généreux et tout immolé, pour des hommes que la nature incline aux faciles joies de la terre, n'est-ce pas la chose difficile entre toutes? « Vous qui n'avez que le cœur pour aimer Dieu, comme vous n'avez que la raison pour le connaître, aimez-vous Dieu? Je ne vous demande pas si vous l'aimez d'un amour tendre et profond, mieux que vos amis les plus chers, mieux qu'une mère n'aime son fils, mieux que toutes choses et vous-mêmes, non par une vue des biens visibles dont il est l'auteur, mais par une contemplation anticipée de la beauté personnelle qui est en lui... Mais l'aimez-vous du dernier et du plus faible des amours? Votre pensée le cherche-t-elle jamais? Avez-vous en lui quelque plaisir caché? Est-il une part, si légère que ce soit, du trésor de votre cœur? J'ose vous dire que non, et que la feuille emportée par le vent dans un soir d'automne vous touche plus que l'immensité des divines perfections (1). » Ces paroles de Lacordaire trouveront un écho dans toute âme qui n'a pas été visitée par la grâce ou que la grâce a délaissée. Thérèse mieux que tous a vu cette faiblesse radicale de notre cœur, et voilà pourquoi elle a su mieux que tous aimer Dieu, car elle a fait de sa petitesse même le principe de sa grandeur. C'est ici que son secret commence; elle le résume en deux mots : *confiance* et *abandon*.

La confiance surnaturelle est une espérance appuyée sur une foi ferme et qui puise toute sa force en cette foi. La Foi nous enseigne que le terme divin de notre destinée est *surnaturel*, qu'il dépasse infiniment les exigences, les aspirations et les forces de notre nature : que nous restons

(1) III[e] Conférence de Lacordaire, 11 mars 1849.

par suite radicalement incapables de nous élever jusqu'à Dieu sans un secours proportionné à notre fin. Thérèse est allée au fond de ces vérités et elle ne les a pas oubliées dans sa vie spirituelle. Elle sait que la sainteté n'est pas accessible aux *magnanimes*, qui tendent aux grandes choses par leur seule force, mais *aux petits* et aux humbles, qui aspirent à un sublime amour par la vertu divine, car notre élévation est moins une ascension qu'une assomption : nous n'atteignons Dieu que par Dieu, nous nous élevons, pour employer l'humble image de Thérèse, par « l'ascenseur divin », qui sont « les bras de Jésus ». La Foi en effet ne nous montre pas seulement une fin surnaturelle à poursuivre, elle nous dit que la Puissance même de Dieu est prête à nous secourir pour nous y élever. La confiance surnaturelle dès lors ne s'appuie pas sur la vertu de l'homme, mais sur Dieu même, et elle compte d'autant plus sur le secours du ciel qu'elle connaît mieux sa propre infirmité : le sentiment de notre impuissance devient ainsi la première base de notre espérance. A la lumière de la Révélation, un rapport s'établit entre l'humaine misère et la divine Miséricorde, entre notre toute-faiblesse et la Toute-Puissance : plus nous nous reconnaissons faibles, plus Dieu nous vient en aide ; plus nous sommes enfants, plus Dieu se montre Père. Il est écrit : « Dieu résiste aux superbes » et « Il a exalté les humbles ».

La Bienheureuse Thérèse a trouvé dans cette vérité de vie le secret de sa sainteté. Elle a demandé comme une grâce d'*aller au fond de sa petitesse*, d'en avoir un vif sentiment ; elle a cherché, non pas à grandir, mais à devenir plus petite encore, à se sentir toujours plus faible pour se voir en Dieu toujours plus forte : elle a exactement réalisé cette parole de saint Paul : « *Cum infirmor, tunc potens sum* : Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort » (II Cor., XII, 10). Elle n'espère donc pas en ses

propres œuvres, en son innocence, dans les grâces de choix que Dieu lui a ménagées dès son enfance, mais dans le seul amour miséricordieux du Seigneur. « C'est ma faiblesse même, écrit-elle, qui me donne l'audace de m'offrir en victime à votre amour, ô Jésus (1). » Elle a pénétré le mystère du Divin Cœur : « pour que l'amour soit satisfait, dit-elle encore, il faut qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en feu ce néant (2) : un abîme en appelle un autre. « Je ne puis m'appuyer sur aucune de mes œuvres pour avoir confiance... J'ai éprouvé une grande paix à me sentir absolument pauvre, *à ne compter pour tout que sur le bon Dieu* (3). » « La perfection me semble facile, je vois qu'il suffit de connaître son néant, et de s'abandonner comme un enfant entre les bras du bon Dieu (4). » « Ce n'est pas parce que j'ai été préservée du péché mortel que je m'élève à Dieu par la confiance et l'amour, dit-elle ailleurs. Ah! je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les crimes qui se peuvent commettre, je ne perdrais rien de ma confiance; j'irais, le cœur brisé de repentir, me jeter dans les bras de mon Sauveur (5). » Il faut grouper les principaux textes sur cette idée fondamentale, car elle est le point de départ de la « petite voie », elle nous en donne la clé. Thérèse y revient sans cesse et par des formules toujours aussi lumineuses : « Ce qui plaît à Dieu, c'est de me voir aimer ma petitesse et ma pauvreté, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa miséricorde (6). » Elle reconnaît dans un texte fort curieux, qui semble s'appliquer à elle-même, que Dieu « force doucement » certaines âmes « à reconnaître leur néant et sa toute-puissance (7) ». Elle dit expressément que notre

(1) ch. IX, p. 216. — (2) Ibid., p. 217. — (3) *L'Esprit...*, p. 193. — (4) Lettres à ses frères spirituels. — (5) P. 207 dans l'ancienne édition — (6) Lettres, p. 353. — (7) Ibid., p. 332.

progression dans la sainteté dépend de notre progression dans cet esprit d'enfance : « O ma sœur chérie, je vous en prie, comprenez-moi ! Comprenez que pour aimer Jésus, être sa victime d'amour, plus on est faible et misérable, plus on est propre aux opérations de cet amour, consumant et transformant... Aimons notre petitesse, aimons à ne rien sentir; alors nous serons pauvres d'esprit, et Jésus viendra nous chercher, si loin que nous soyons; il nous transformera en flammes d'amour... C'est la confiance, et rien que la confiance, qui doit nous conduire à l'amour (1). »

Le premier secret de sa force est donc en sa faiblesse même. Nous pourrions être tous forts comme elle, si nous savions reconnaître notre néant comme elle; nous serions comblés comme elle, si nous attendions comme elle tout de Dieu, et rien de nous sans Dieu. « Si par impossible, déclare la sainte enfant, il se trouvait une âme plus faible que la mienne, Dieu se plairait à la combler de grâces plus grandes encore, pourvu qu'elle s'abandonnât avec une entière confiance en sa miséricorde infinie. »

Ce sentiment de notre petitesse, qui est un fruit du don de Sagesse quand il nous fait saisir au vif la distance qui sépare notre néant de Celui qui est l'Être même subsistant, n'est cependant que le fondement négatif de notre sanctification : il enlève seulement l'obstacle qui empêche la grâce d'envahir toute l'âme, cet orgueil à qui Dieu résiste. Il faut, à partir de cette petitesse, attendre positivement le secours du Sauveur et s'abandonner « aux bras de Jésus » qui sont notre ascenseur. Ce langage imagé résume deux idées fondamentales de la voie d'enfance : *le recours à la Puissance de Dieu, l'abandon à cette Puissance* d'infinie bonté.

(1) Lettres, p. 354.

La chère « petite sainte » a toujours vécu sous la lumière de cette parole de Jésus : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Nous traitons les paroles du Sauveur avec tant de légèreté, que ces vérités rigoureuses, ces paroles de vie, nécessaires au salut, ne peuvent plus entrer en nous et glissent sur la pierre de nos cœurs. Nos ignorances, nos illusions, notre témérité, changeront-elles la loi du salut? Nous pourrons-nous élever en sainteté si nous n'avons pas entendu retentir en notre âme — et jusqu'à l'ébranler — cette parole si claire, si absolue? Avec notre géométrie, sans Jésus-Christ, nous bâtirons des maisons, nous planterons des vignes, nous construirons des navires et des avions, nous ouvrirons des voies nouvelles et nous ferons la guerre; mais sans Lui nous ne saurons ni bien habiter ni bien ouvrir notre maison, ni boire comme il faut notre vin, ni bien rompre notre pain, ni mener en hommes et en fils de Dieu ces machines inventées par notre génie et si mal employées par nos passions. Sans Jésus-Christ nous ferons des guerres maudites, nous remporterons des victoires sans paix, nos prospérités se tourneront en malheurs, et le malheur sera sans gain, sans résultat béatifiant. Et si nous entrons dans l'angoisse de nos âmes, en la présence de Dieu, dont la justice fait frémir, et qu'il faut apaiser par de sanglants sacrifices, que pouvons-nous sans Jésus-Christ? Croire, espérer, aimer, attendre le ciel, le désirer, renoncer à la chair et au monde, souffrir, résister à la tentation, et surtout se donner parfaitement, se livrer sans mesure à l'amour de Dieu, à l'empire de sa grâce, le pourrons-nous sans Jésus-Christ? Non! A chaque pas, *à chaque mouvement de vie divine, il nous faut son secours*; *il nous faut donc incessamment tourner notre âme vers son âme, notre cœur vers son Cœur, et tout faire sous l'empire de sa puissance.* Voilà ce que la « petite sainte » a vivement compris et constamment pratiqué : *on peut dire*

qu'elle n'a rien fait sans se tourner vers Jésus et vers Marie par un continuel mouvement de désir et de prière. A la lettre, son espérance a puisé toute son audace dans sa foi, elle a attendu de Dieu tout ce qu'Il a promis : « on obtient de Dieu tout autant qu'on espère », a-t-elle écrit ; elle a tout espéré ! Voilà, croyons-nous, le lien heureux qui unit sa vie de foi et sa vie de charité : elle a porté son amour à de sublimes sommets en comptant sur tout le secours que la foi nous propose. Elle n'a pas fait fond sur « l'ardeur de ses sentiments » comme saint Pierre, elle s'est appuyée « *uniquement* sur la force divine », « *uniquement* sur Jésus-Christ (1) ». Il faut méditer ces remarquables paroles : « Si j'étais infidèle, si je commettais seulement la plus légère infidélité, je sens qu'elle serait suivie de troubles épouvantables, et je ne pourrais plus accepter la mort. » Et comme la Mère Prieure manifestait sa surprise de l'entendre tenir ce langage, elle reprit : « Je parle d'une infidélité d'orgueil. Par exemple, si je disais : « J'ai acquis « telle ou telle vertu, je puis la pratiquer » ; ou bien : « O « mon Dieu, je vous aime trop, vous le savez, pour m'arrê- « ter à une seule pensée contre la foi » ; aussitôt, je le sens, je serais assaillie par les plus dangereuses tentations, et j'y succomberais certainement. Pour éviter ce malheur, je n'ai qu'à dire humblement, du fond du cœur : « O mon Dieu, je vous en prie, ne permettez pas que je sois infidèle (2). »

Non seulement Thérèse sent qu'elle ne peut rien d'elle-même, qu'elle n'a sa force et sa puissance qu'en Jésus-Christ, mais elle voit encore vivement qu'elle n'est indéfectiblement unie à la Puissance de Dieu que par l'invincible lien d'une grâce toute gratuite. D'elle-même encore, abandonnée à sa propre infirmité, elle ne peut pas rester « dans les bras de Jésus ». Comme elle fut puissante en

(1) p. 299-300. — (2) p. 299.

elle cette conviction que Dieu nous donne « le vouloir et le faire » et nous laisse pourtant à toute heure le pouvoir de tomber ! Oui, Dieu nous élève et, en nous livrant à lui sans réserve, nous nous élevons par lui et en lui, portés entièrement par sa Puissance, vers ce sommet qui est infiniment au-dessus de nos regards et de nos forces, et qui est la vie même de la Trinité sainte partagée dans la vision. Mais le Seigneur nous meut si délicatement, avec un tel respect de notre liberté, qu'à tout moment nous pouvons produire de nous-mêmes ce mouvement de chute, qui est l'effet propre de notre faiblesse et ne dépend que de nous, nullement de la Cause première, car pour tomber il n'est besoin que de faiblesse : en telle manière que si Dieu nous emporte infailliblement au Ciel, c'est par un surcroît de grâce et par un secret d'amour miséricordieux, qui triomphe toujours des défaillances dont nous sommes seuls responsables, comme si Dieu nous reprenait inlassablement après que nous nous sommes laissés tomber de lui par notre faute. L'humble enfant a bien vu que, pour être infailliblement tenue dans les mains de Dieu, il faut avoir peur d'y échapper et qu'il suffit de s'y blottir comme font les petits enfants dans les bras de leurs mères. « L'ascenseur qui doit m'élever au ciel, chante-elle, ce sont vos bras, ô Jésus ! *Pour cela je n'ai pas besoin de grandir, il faut au contraire que je reste petite, que je le devienne de plus en plus.* O mon Dieu, vous avez dépassé mon attente (1)... » Elle a dit encore : « Oui, je le sens, lorsque je suis charitable, c'est Jésus seul qui agit en moi ; plus je suis unie à lui, plus aussi j'aime toutes mes sœurs (2). » « Je reste dans la paix ; depuis longtemps je ne m'appartiens plus ; *je suis livrée totalement à Jésus*... Il est libre de faire de moi tout ce qu'il lui plaira (3). »

(1) p. 154. — (2) ch. XI, p. 167. — (3) p. 164.

Et voilà, nous semble-t-il, le mouvement le plus simple et le plus fécond de son âme : la généreuse enfant *se livre et s'abandonne sans réserve aucune* aux attraits de la grâce. Cet abandon comporte un renoncement à soi et une totale soumission à Dieu. Mais encore ici le génie de Thérèse a été de comprendre que la meilleure manière de se renoncer c'est de *se laisser prendre, d'aimer les exigences mêmes de l'Amour*, de ne jamais les sacrifier à l'égoïsme foncier de notre nature, qui cherche les faciles repos. Ceux qui veulent s'engager puissamment dans la « petite voie » doivent se montrer fidèles à cet « abandon » actif, qui est une résolution héroïque de suivre en tout Jésus-Christ, et d'accomplir, sous l'empire de sa Charité, toute justice et toute perfection. L'âme, en entrant pour ainsi dire « dans les puissances du Seigneur », comme chante le Psalmiste, se met totalement à la disposition de Dieu, qui la mène sans obstacles jusqu'aux sommets de « la montagne d'amour » : c'est ainsi qu'elle « peut tout en Celui qui la fortifie ». Le profond secret de sainteté de Thérèse n'est-il pas dans cette persévérance à toujours se livrer à Jésus en tout et pour tout, pour faire « *son bon plaisir* »? « Avec quelle douceur, écrit-elle, je Lui ai remis ma volonté! Oui, je veux qu'il s'empare de mes facultés, de telle sorte que je ne fasse plus d'actions humaines et personnelles, mais des actions toutes divines, inspirées et dirigées par l'Esprit d'Amour (1). » Entendez par là qu'elle ne veut plus agir « comme d'elle-même », mais en se soumettant toujours à l'action directe de l'Esprit-Saint, aux motions de Dieu, en demeurant sous son empire, « sub Deo », comme dit saint Thomas. « *Pour être véritablement victime d'amour, il faut se livrer totalement*, dit-elle ailleurs. On n'est consumé par l'amour qu'autant qu'on se livre à l'A-

(1) p. 290-291.

mour (1). » Ce qui fera échouer les « petites âmes » qui veulent suivre leur angélique modèle, ce seront les défaillances réitérées en ce don de soi : manquer ici de fidélité, ce sera marquer le point d'arrêt. Si tant de chrétiens échouent dans l'œuvre de la sainteté, en voici la raison : parmi les disciples du Sauveur « *bien peu de cœurs se livrent sans aucune réserve à la tendresse infinie de son amour* (2) ». L'idéal de Thérèse, nous l'avons vu, c'est d'être toute réduite en acte d'amour, de « vivre dans un acte de parfait amour » : « *afin* » d'atteindre son idéal, elle « *s'offre en victime d'holocauste* », *pour être consumée sans cesse*, prête à recevoir « les flots de tendresse infinie qui sont renfermés dans le cœur de Jésus » : elle n'a pas peur du trop grand amour de Dieu, elle aspire à recevoir son poids infini.

Et elle sait que se livrer ainsi, c'est se vouer à un véritable martyre, car l'action de Dieu ne peut laisser en repos l'âme qui doit parcourir tous les degrés des purifications des sens et de l'esprit, et si la grâce nous donne « le vouloir et le faire », c'est bien nous pourtant qui voulons et agissons, et sentons aussi tout le poids de l'effort, toute la peine du combat. S'il vient des heures où la grâce soulève l'âme, d'habitude elle nous laisse aux prises avec les difficultés de la lutte, sans aucun sentiment de sa présence et de sa douceur : la fidélité est alors plus que jamais requise. « Bien des âmes s'excusent par ces paroles, a noté la Bienheureuse : Je n'ai pas la force d'accomplir tel sacrifice. Mais *qu'elles fassent des efforts !* C'est quelquefois difficile; cependant le bon Dieu ne refuse jamais la première grâce qui donne le courage de se vaincre : si l'âme y correspond, elle se trouve immédiatement dans la lumière, alors le cœur se fortifie, et l'on va de victoire en victoire (3). »

(1) p. 282. — (2) ch. XI, p. 210. — (3) *L'Esprit...*, p. 17.

Relevons encore ce trait qui nous fait entrer dans le secret de la « petite sainte ». « Une novice ayant lu ce passage de l'Ecclésiastique : « La miséricorde fera à chacun sa place selon « le mérite de ses œuvres (1) », vint questionner sa jeune Maîtresse : — Pourquoi est-il dit « selon le mérite de ses œuvres », puisque saint Paul parle d' « être « justifiés gratuitement par la grâce (2) »? Alors, la servante de Dieu expliqua énergiquement que, si l'espérance poussée jusqu'aux dernières limites est composée d'abandon et de confiance en Dieu, son aliment n'est autre que le *sacrifice*. Et elle développa ainsi sa pensée : « Il faut faire tout ce qui est en soi, donner sans compter, *se renoncer constamment*, en un mot, prouver son amour, par toutes les bonnes œuvres en notre pouvoir. Mais à la vérité, comme tout cela est peu de chose, il est urgent de mettre sa confiance en Celui qui, seul, sanctifie les œuvres, et de s'avouer des « serviteurs inutiles », espérant que le bon Dieu nous donnera, par grâce, tout ce que nous désirons (3). »

La généreuse moniale s'est donc livrée « sans aucune réserve », dans un renoncement continuel, qui a toujours coûté des efforts à sa nature, et Jésus l'a prise, l'a possédée, Il l'a emportée aussi haut qu'il Lui a plu, dans le secret des cieux. Elle a chanté ce ravissement de son âme, son vol sublime sur les ailes de l'Aigle divin, et toutes ces images traduisent la même fondamentale pensée, révèlent la même flamme d'amour reconnaissant. « O Verbe, ô mon Sauveur ! C'est toi l'Aigle que j'aime et qui m'attires : c'est toi qui, t'élançant vers la terre d'exil, as voulu souffrir et mourir afin d'enlever toutes les âmes et de les plonger jusqu'au centre de la Trinité sainte, éternel foyer de l'amour !... Comment ma confiance aurait-elle des bornes? Ah ! pour toi, je le sais, les saints ont fait aussi des folies,

(1) Eccles., xvi, 15. — (2) Rom., iii, 24. — (3) *L'Esprit....* p. 17-18.

ils ont fait de grandes choses... Moi, je suis trop petite pour faire de grandes choses, et ma folie, c'est d'espérer que ton amour m'accepte comme victime... Aussi longtemps que tu le voudras, je demeurerai les yeux fixés sur toi, je veux être *fascinée* par ton regard divin, je veux devenir la proie de ton amour. Un jour, j'en ai l'espoir, tu fondras sur moi, et, m'emportant au foyer de l'amour, tu me plongeras enfin dans ce brûlant abîme, pour m'en faire devenir à jamais l'heureuse victime (1). »

La Bienheureuse Thérèse a donc été la proie du Sauveur du monde; l'Aigle divin a fondu sur elle et l'a ravie dans le sein de Dieu : elle vit maintenant, plongée dans ce « brûlant abîme », « dans l'éternel embrassement du Miséricordieux Amour », dans ce « face à face » qu'elle a tant désiré. Là, sa tendresse pour les âmes dispose de toutes les grâces de son Dieu : le Seigneur ne lui refuse rien dans les cieux, parce qu'elle ne Lui a rien refusé sur la terre. Là, près de notre Christ béni, « qui intercède toujours pour nous », elle continue la prière qui contient tous ses désirs : « Je te supplie de te choisir en ce monde une légion de petites victimes dignes de ton amour! » Et Dieu, qui nous prend en pitié, exauce par tant de miracles ces cris d'une âme fraternelle : la « légion des petites victimes » grandit chaque jour, sous la pluie de roses. Qu'on ne s'étonne pas de voir cette « faiblesse » si puissante, cette « petitesse » si grande, cette humilité si exaltée! Méditons en prières les paroles si consolantes du Seigneur : « Je vous rends grâces, ô Père, Seigneur du Ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et les avez révélées aux petits enfants (2). » Dieu ne révèle pas seulement aux « tout petits » le secret d'aller au ciel,

(1) ch. XI, p. 221. — (2) Luc, X, 21.

mais encore celui d'y obtenir *la première place*, car il est encore écrit : « Je vous le dis, en vérité, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux. Celui donc qui sera humble comme ce petit enfant, est le plus grand dans le Royaume des Cieux (1). » Pour avoir été des plus humbles parmi les « plus petits », Thésèse est maintenant des plus grandes parmi les saints les plus sublimes.

Fr. Et.-M. Lajeunie, O. P.

(1) Matth., xviii, 3-4.

Bibliographie
de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus

La popularité dont il a plu à la divine Providence de couronner la Bse Thérèse de l'Enfant-Jésus n'éclate pas le moins dans l'abondante littérature éclose autour de son nom. Les éditions et les traductions des écrits de la chère Sainte se succèdent avec une rapidité déconcertante; les esquisses et les articles sur elle se multiplient, les études s'ajoutent aux études; l'on est aussi avide de parler d'elle au monde que le monde se sent avide de la connaître. Tant il est vrai que, de par la volonté de Dieu, tout ce qui touche à la petite « Fleur du Carmel » tient du miracle. Et cette vie si simple mais si merveilleusement héroïque, et cette obscure carrière de contemplative qui devient le point de départ d'un apostolat auprès duquel pâlissent les travaux des plus illustres missionnaires, et cette faiblesse d'enfant enrichie de toute l'étendue de la puissance divine, et cette glorification foudroyante, et le succès de la prédication d'une vie qui semblait, vu les dispositions de la société moderne, vouée à un échec certain : qu'est-ce tout cela sinon une manifestation, aussi miséricordieuse pour nous que glorieuse pour Thérèse, de l'amour de Celui qui choisit sous nos yeux, comme au temps de l'Apôtre, « ce qu'il y a de faible et de méprisable devant le monde, pour confondre ce qu'il y a de fort et de sage » ? Dieu fait plus qu'exalter cette enfant privilégiée qui l'aima « *à la folie* », il nous convie à l'aimer comme elle, et c'est là, sans doute, le plus grand prodige de cette prodigieuse apparition.

Quand, un soir d'hiver, au début de l'année 1895, la Mère

Agnès de Jésus, la seconde sœur de notre Bienheureuse et Prieure du Carmel de Lisieux, lui enjoignit de consigner par écrit ses souvenirs d'enfance, et quand en 1897, la Mère Marie de Gonzague, prieure à son tour, et la Sœur Marie du Sacré-Cœur, la sœur aînée de Thérèse, obtinrent d'elle le récit des grâces dont Dieu favorisait son âme, nulle d'entre elles ne songeait qu'elles étaient l'instrument de la divine Providence, qui préparait dans ces humbles pages le moyen de faire connaître au monde un nouveau message d'amour. Aussi bien, ces pages, dans l'intention de Thérèse comme dans celle des pieuses destinataires de l'écrit, devaient rester un trésor uniquement domestique. Ce fut le R. P. Godefroid Madelaine, abbé des Prémontrés de St-Michel de Frégolet, qui, ayant pris connaissance du manuscrit, donna le conseil de le publier pour l'édification d'un plus grand nombre de fidèles. L'ouvrage parut en 1898, à Bar-le-Duc, sous le titre de **Histoire d'une âme écrite par elle-même; Lettres, Conseils et Souvenirs**. » Les 6000 exemplaires de cette première édition furent enlevés en quelques mois. Le R. P. Bernardin de Ste-Thérèse, Général des PP. Carmes Déchaussés, dans une lettre écrite avant la seconde édition, suggéra l'idée de faire traduire l'*Histoire d'une âme* dans d'autres langues. Le R. Père disait : « L'Ordre du Carmel tout entier serait ainsi en possession de ce que je regarde comme un précieux joyau de famille. » L'*Histoire d'une âme* était, certes, un joyau de la famille carmélitaine ; mais ce joyau était destiné à devenir celui du monde entier.

Mais déjà il ne fallait plus ces recommandations : le livre se recommandait de lui-même. L'*Histoire d'une âme* est un livre unique. Il renferme sous la forme la plus gracieuse et la plus attrayante les enseignements austères de l'Évangile, dont le monde et les âmes ont besoin pour vivre. N'y cherchez pas un Évangile émasculé, ni des doctrines qui méconnaissent ou adoucissent la rigueur de l'ascétisme orthodoxe et traditionnel ! Non ! Nécessité du renoncement, devoir impérieux du sacrifice, exigences de l'amour divin, amour de la croix, soumission à la grande loi de la souffrance, esprit de foi le plus complet et le plus fécond, courage indomptable dans la voie de l'abnégation, constance dans l'effort, tout cela, la petite Thérèse nous le prêche par la parole et par l'exemple ; sans peine, l'on reconnaît sous la plume de la fille l'esprit du Père, saint Jean de la Croix, en même temps qu'on y perçoit les

ardeurs séraphiques de la Mère sainte Thérèse. La petite Thérèse est bien de leur école : c'est l'école de la sainteté tout cout. Mais sur tout cela plane désormais son sourire. A l'entendre et à la suivre l'on deviendra saint sans presque le savoir. Point de hautes considérations théologiques, point d'expositions de voies mystiques, point d'œuvres qui nous arrêtent, impuissants, tant elles semblent s'élever au-dessus des forces humaines ou sortir du cadre de la vie ordinaire! Le cadre de la sainteté que Thérèse préconise, c'est celui de l'humble devoir quotidien, quel que soit le genre de vie qui nous soit échu en partage; le moyen, c'est la pratique fidèle des petites vertus; les conditions, ce sont l'humilité et la confiance en Dieu : une humilité qui, se mettant une bonne fois sur le terrain de la vérité, reconnaît le néant de l'homme, et une confiance qui se repose aveuglément sur la bonté divine. Enfin, l'idée qui inspire tout cela, l'âme de cette vie, c'est l'amour pour Dieu, un amour simple et absolu comme celui des enfants qu'aucune influence étrangère n'a pu ternir encore, et qui monte vers la mère avec la spontanéité de l'eau qui jaillit de la source. Voilà le fond de l'*Histoire d'une âme*. Ajoutez-y l'intérêt que suscite le moindre geste de cette enfant chérie de Dieu, l'attrait des faits naïfs mais si émouvants de sa vie, le charme d'une nature vive et primesautière, l'agrément des images poétiques et riantes, la grâce des considérations les plus touchantes alternant avec des envolées sublimes, et tout cela exprimé sans apprêt, sans recherche, une âme humaine qui se découvre et une sainteté éminente qui se révèle, et vous comprendrez et le succès du livre et en même temps les fruits étonnants qu'il ne cesse de produire.

La seconde édition de l'*Histoire d'une âme* date de 1900, la troisième de 1909, la quatrième de 1913. Dès avant la béatification, l'on a publié, et depuis on a réédité, sous un volume plus réduit, l'autobiographie seule : c'est la *Vie populaire* de la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, connue sous le nom de « **Rose effeuillée** » (Bar-le-Duc, 1923). La grande vie, copieusement illustrée et devenue un livre de luxe, renferme actuellement sous le titre : **La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus**, outre les œuvres complètes (Histoire d'une âme, Conseils et Souvenirs, Lettres, Poésies), des extraits de « Pluie de Roses », une relation du procès de la béatification et des fêtes qui la suivirent, etc. (Bar-le-Duc, 1923).

*
* *

Des brochures diverses ont paru, qui ne donnent que des extraits des œuvres de la Bienheureuse, tels :

Poésies de la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus (Bar-le-Duc, 1907). Ed. in-8 et éd. in-12, avec une préface du R. P. H. Jubaru, S. J. (1)

Pensées de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, opuscule de 290 p. 1908. — Ces *Pensées* s'éditent aussi en calendrier à effeuiller.

L'esprit de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, d'après ses écrits et les témoins oculaires de sa vie, avec préface de S. Ém. le cardinal Vico (Bar-le-Duc, 1923), 233 pp. — Après l'autobiographie, l'*Esprit de la bienheureuse Thérèse* est l'œuvre la plus représentative de la petite Sainte. Les textes qui la composent ont été glanés avec un soin judicieux par M. le chanoine Dubosq, supérieur du grand séminaire de Bayeux, dans les écrits de Thérèse. D'autres citations, ordinairement datées, furent recueillies pendant les trois derniers mois de sa vie, par la Mère Agnès de Jésus. Judicieusement groupés, ces textes et ces citations nous font entrer pleinement dans l'intimité de la vie spirituelle de notre Bienheureuse.

J'ajoute ici **Deux mois et neuf jours de préparation** à ma première communion (Bar-le-Duc, 1909), 96 pp., d'après le petit livre composé pour Thérèse, lors de sa première communion, par sa sœur Pauline (la Mère Agnès) : la Bienheureuse en parle avec délices dans le chapitre IV de sa Vie.

N'oublions pas de signaler les petits opuscules (plus ou moins *illustrés*) qui ont contribué si puissamment à répandre son nom et sa doctrine parmi les masses :

La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus; Sa vie; Après sa mort (Bar-le-Duc, 1923); 64 pp.

(1) Il existe un grand album des *Poésies de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, mises en musique par divers auteurs*. In-folio. Epuisé.

Appel aux petites âmes; cette esquisse biographique met surtout en relief la vie d'enfance spirituelle (Bar-le-Duc, 1923), 36 pp.

Le secret du bonheur, destiné aux enfants (Première édition, Bar-le-Duc, 1913; 16 pp.

La voie d'enfance spirituelle (Bar-le-Duc, 1921), 16 pp.

La vie et la voie d'enfance spirituelle de notre Bienheureuse ont été mises en images, afin d'éclairer les intelligences, toutes les intelligences, en frappant aussi les imaginations :

Ascension mystique de la montagne de la perfection par la voie d'amour et d'enfance spirituelle (Bar-le-Duc, 1919), 80 pp. Trente tableaux allégoriques avec textes explicatifs; il existe de cet ouvrage une édition de luxe et une édition populaire : elles sont connues sous le nom de « *la petite Voie* ».

La vie en images de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus (Bar-le-Duc, 1922), 88 pp. Soixante-huit tableaux représentant les épisodes principaux de la vie de la Bienheureuse. Une strophe accompagne chacun d'eux; à la fin du volume, des airs appropriés permettent de faire servir l'opuscule à des séances de projection avec chants.

L'on annonce l'**Album de la béatification de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus**, grand volume de luxe qui contient tous les documents officiels intéressant la Cause de Béatification de l'aimable Carmélite : Décrets et Brefs des Souverains Pontifes Benoît XI et Pie XI, discours mémorables prononcés en son honneur par ces deux papes, comptes-rendus détaillés des fêtes de la Béatification à Rome et à Lisieux, et vue d'ensemble sur celles qui ont eu lieu dans le monde entier. Il y a, outre l'édition de luxe, une édition ordinaire. La première comprend deux rotogravures et cinq trichromies hors texte, plus 130 photographies.

***

« *Quand je serai au ciel, je ferai tomber une pluie de roses.* » — « *Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre.* » Ainsi

prophétisait, peu avant sa mort, la bienheureuse Thérèse. Les volumes : **Pluies de roses**, sont la justification de ces prophéties. « *Si ma voie n'est pas sûre*, avait-elle dit encore, *je reviendrai pour vous en avertir.* » Par les faveurs et par les miracles rapportés dans les six volumes, la Bienheureuse est revenue sur la terre, non pas pour se dédire, mais pour confirmer sa doctrine au nom de Dieu.

Les grâces et guérisons les plus remarquables de 1898 à 1912 des anciens Tomes I et II de *Pluie de Roses* sont éditées en un volume (Bar-le-Duc 1913), 136 pp.

Tome III (Bar-le-Duc, 1913); extraits, année 1912, 300 pages.

Tome IV (Bar-le-Duc. 1914); année 1913, XXII-660 pages.

Tome V (Bar-le-Duc, 1920); de 1913 à 1919, XII-590 pages. *Interventions de la bienheureuse Thérèse pendant la guerre* (Extrait du Tome V) ; X-238 pages.

Tome VI, — faveurs obtenues de 1919 à 1922 — (Bar-le-Duc, 1923); VI-606 pages.

A part : Extraits du Tome VI (*Faits les plus marquants*), 1923.

Encore : Extraits du Tome VI (*En faveur des missions*), 1923.

*
* *

Il pourrait paraître étrange qu'aucun auteur n'ait écrit encore une biographie originale de la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus! Dans la préface de la dernière édition de l'*Histoire d'une âme*, l'on explique cette anomalie : « Des personnages autorisés ont été unanimes à écarter tout essai de ce genre qui déflorerait, à leur avis, l'œuvre primitive où l'âme ardente de la servante de Dieu trace elle-même son histoire en accents inimitables. » En parlant tantôt de l'*Histoire d'une âme*, nous avons relevé nous-mêmes ce qui fait le charme unique des pages écrites par Thérèse. Est-ce à dire pourtant qu'il faudra interdire absolument la composition d'une œuvre nouvelle qui ferait apparaître notre sainte dans un cadre strictement historique? Nous ne le croyons pas. Thérèse de l'Enfant-Jésus appartient désormais à l'histoire de l'Église; tout ce qui se rapporte à elle nous intéresse, et l'*Histoire d'une âme* n'a pu tout dire. Tant de faits de sa vie qui ne sont pas contenus dans son autobiographie, tant d'autres faits qui l'expliquent doivent être mis au jour. Seule, une biographie véritable groupera

tous les faits dans une synthèse harmonieuse et complète.

En attendant cet ouvrage, Mgr DE TEIL, le zélé vice-postulateur de la cause de Thérèse, avait écrit et publié des *Articles pour la cause de la Servante de Dieu, Thérèse de l'Enfant-Jésus* (Paris 1910), 156 pp. — Simple nomenclature, mais combien suggestive, des faits mémorables de la vie de la Bienheureuse.

Plus tard, se plaçant à un autre point de vue, le R. P. CARBONNEL, S. J., a composé une **Histoire de la petite Thérèse** (Bar-le-Duc, 1923), 210 pp., pour les enfants. Écrit pour les enfants, l'ouvrage insiste à dessein sur la vie de la petite Thérèse avant son entrée au Carmel. L'allure vive du style, le ton sobre et familier du commentaire, l'abondance de l'illustration en font un ouvrage parfait qui doit plaire aux enfants ; il plaît aussi aux grandes personnes, et la lecture en est bienfaisante à tous.

Signalons encore un opuscule qui date d'avant-guerre : **Une petite Sainte**, par JEAN SAINT-YVES, arrivé rapidement à plusieurs éditions. L'auteur, en quelques pages émues, raconte la vie de la petite Thérèse et le pèlerinage qu'il fit à Lisieux, à sa tombe. (Paris, 1912, 86 pp.)

Il convient de mentionner enfin les **Impressions d'un Pèlerin**, de ROGER YVES, in-12, ill. — Visite à la tombe, au monastère, aux Buissonnets, à l'Abbaye des Bénédictines.

***

Des contributions excellentes et précieuses, tant à l'histoire de notre Bienheureuse qu'à l'étude de son esprit, de sa doctrine et de son influence, sont les brochures suivantes, éditées par le Carmel de Lisieux ; les trois dernières sont des copies des lettres circulaires envoyées aux autres Carmels après la mort des religieuses dont le titre indique les noms, par la Rév. Mère AGNÈS DE JÉSUS, prieure du monastère.

1) **La Fondation du Carmel de Lisieux et sa Fondatrice, la Rév. Mère Geneviève de Sainte-Thérèse** (1805-1891). In-12, 126 pages, 2 portraits. — La Bienheureuse, au chapitre VIII de sa Vie, parle de « son bonheur d'avoir vécu, plusieurs années, avec une sainte, non point inimitable, mais

sanctifiée par des vertus cachées et ordinaire ». C'est de Mère Geneviève que la « petite Thérèse » parlait ainsi.

2) **Une conquête de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. La Rév. Mère Marie-Ange de l'Enfant-Jésus** (1881-1900). In-12, 118 pages, 2 portraits. — C'est l'autobiographie d'une âme, vraiment conquise, mais après quelles luttes! par l'Ange de Lisieux, et puis conduite jusqu'à devenir une nouvelle et toute pure « victime de l'Amour miséricordieux ».

3) **Mère Isabelle du Sacré-Cœur** (1882-1914). In-12, 108 pages, portraits et illustrations. — Elle vécut et expliqua parfaitement la « Voie d'enfance spirituelle » de Thérèse. Elle écrivait : « Je suis l'humble Héraut de la petite Reine. » Sa voix fut entendue. Elle fut une grande âme.

4) **Mère Thérèse de l'Eucharistie** (1885-1915). In-12, 64 pages, portraits et illustr. — L'épigraphe mise en tête de la brochure : « Il faut que les petites victimes d'amour soient immolées tout entières », est un mot de Mère Thérèse ; il donne le résumé de sa vie et exprime la façon dont elle voulut suivre la sainte homonyme.

***

Parmi les différentes études consacrées à la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus, nous réservons une toute première place à la **Voie d'enfance spirituelle** (1) par le P. P. Martin, supérieur des missionnaires de Vendée (Lille, 1923), 130 pp. Si l'on peut dire, avec saint François de Sales, que la vie de chaque saint est « l'Évangile mis en actions », celle de la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus peut être donnée comme preuve de cette affirmation. Dans l'Autobiographie, il y a une relation étroite entre les textes de l'Évangile et les résolutions de conduite spirituelle de Thérèse. Le R. P. Martin a écrit son ouvrage sur ce thème. C'est toute la théorie de la voie d'enfance qu'il découvre sous la main de maître dans ses principes évangéliques, dans les fondements et dans son application dans la vie de la Bienheureuse.

1) Cet ouvrage a paru d'abord en articles dans les *Chroniques du Carmel*, revue mensuelle des PP. Carmes déchaussés de la province dite du Brabant (Soignies).

Le R. P. Théodore de Saint-Joseph, Carme déchaussé, dans **les Ascensions de l'âme de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus**, ouvrage honoré d'une lettre de Son Éminence le cardinal Mercier (Bruges, 1923), 2e éd., VIII-104 pages, a étudié spécialement la vie d'oraison de la Bienheureuse, — son oraison acquise, son oraison infuse : — il recherche dans les écrits mêmes de Thérèse l'évolution de son oraison d'union transformante.

Le R. P. Matéo, l'apôtre de l'intronisation du Sacré-Cœur dans les familles chrétiennes, a payé, lui aussi, son tribut d'hommage à la Bienheureuse : **La Bienheureuse petite Thérèse**, avec le sous-titre : *graves et réconfortantes leçons de l'Étoile de Lisieux*; la brochure a paru en supplément au *Règne social du Sacré-Cœur* (octobre 1923). L'auteur y combat, à l'aide de l'exemple de Thérèse, les préjugés répandus dans le monde contre la sainteté.

L'abbé Giloteaux décrit dans la **Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus** (Paris, 1923), 210 pp., la physionomie surnaturelle de la Sainte, l'esprit surnaturel qui se développe dans les vertus qui lui furent propres. L'auteur, dans sa préface, prétendait ne présenter que le portrait moral de Thérèse. Il est regrettable qu'il ait voulu donner à tout prix aussi son portrait physique qu'il intitule le « portrait authentique ». Le Carmel de Lisieux l'a désavoué; Mgr Lemonnier, qui veille avec un soin jaloux sur tout ce qui concerne la petite Sainte, l'a condamné; enfin, sur l'invitation de Rome, l'ouvrage a été retiré du commerce. La physionomie d'un saint est une chose sacrée; la petite Thérèse affirmait elle-même qu' « elle ne pouvait se nourrir que de la vérité ». M. Creton a défendu ce point de vue dans sa brochure : **La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus**, *son âme, son visage* (Arras, 1923, 12 pp.).

Le Fr. Louis de Sainte-Thérèse, T.O.C.D., a édité à Gand (1923) une plaquette de 52 pages : **La Bienheureuse petite Thérèse**; il y montre le rôle providentiel réservé à Thérèse de l'Enfant-Jésus. Notre siècle n'est pas capable peut-être d'entendre la vérité sous la rude forme dans laquelle les saints antiques la présentaient; par une condescendance admirable, Dieu nous donne le même enseignement par la

bouche de l'aimable enfant de Lisieux ; mais sous la « joliesse du langage », Thérèse nous dit les mêmes vérités.

Le R. P. Gabriel de Sainte-Marie-Madeleine, Carme déchaussé, dans son **Message de la petite Thérèse** (Courtrai, 1924), 36 pp., s'attache à mettre en lumière que notre Bienheureuse est une vraie fille de saint Jean de la Croix. Thérèse le dit trop expressément pour qu'on puisse en douter. Le P. Gabriel ne le montre pas moins en analysant sa doctrine et en la comparant à celle de l'austère auteur de la *Montée du Carmel*. Thérèse nous rappelle le message du Docteur mystique : « l'amour divin poursuit nos âmes et se livre à celles qui se laissent pleinement purifier par la souffrance amoureusement embrassée et subie. »

L'abbé Pierre Ruel, vicaire à la cathédrale de Bayeux, a publié une étude : **La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus**, *sa valeur humaine* (Mamers, 1923), 36 pp. — Écrite avec une connaissance parfaite de l'âme humaine, la brochure tend à montrer le rude travail de la sanctification dans notre Bienheureuse ; mais à chercher ainsi, dans des analyses périlleuses de milieux disparus et de situations diverses ou d'états d'âme et de tempéraments, il est facile d'être moins objectif qu'on n'en a l'air ou la volonté ; aussi, malgré tout son mérite, cet essai appelle-t-il certaines réserves.

Enfin, en 1919, parut, à Gand, une étude sur l'humilité, comme moyen de perfectionnement, intitulée **Nihil**, par S.C.M. La doctrine, en courts aperçus d'ailleurs, est présentée à la lumière des enseignements de Thérèse.

***

Voici maintenant un groupe d'œuvres destinées à faire connaître aux foules le nom et les exemples de la Bienheureuse. Ce sont des publications de sermons prêchés à l'occasion des fêtes de la béatification et de conférences données en son honneur.

S. Ém. le Cardinal Touchet ouvre la série avec le magistral *Panégyrique*, prononcé à la cathédrale de Lisieux, le 8 août 1923 (Orléans, 1923). C'est là que, relevant la parole audacieuse de Thérèse, qui parlait de son « papa le bon Dieu » (*Esprit*,

p. 158), l'éminent orateur s'écria : « Papa le bon Dieu ! O Bossuet !... « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous « les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'in- « dépendance, est aussi le seul qui se plaît de faire la loi aux « rois... », et le reste... Eh oui ! Bossuet, le prince des orateurs, le centurion de la cohorte où éclatent Démosthène, Cicéron, Mirabeau ; l'aigle !... Thérèse de l'Enfant-Jésus est « la colombe gémissante », l'enfant ! Déciderez-vous, Messieurs, lequel Dieu ouït avec le plus de complaisance, du cri de l'aigle ou du balbutiement de l'enfant ?... »

Le R. P. MARTIN, a édité les *Panégyriques* du triduum solennel célébré à Lisieux le 28, 29 et 30 mai 1923 et le sermon prêché le 30 septembre 1923 (Lille, 1923). Les sermons développent les trois thèmes : l'amour de Dieu pour Thérèse, l'amour de Thérèse pour Dieu, l'amour qui se répand sur le monde.

Le R. P. BRISSET, O. P. : *La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus* ; triduum prêché en l'honneur de sa béatification (Paris, 1924), 100 pp. Les sermons exposent la foi de Thérèse en l'Amour miséricordieux dans le sein du Père, dans le cœur du Verbe Incarné et dans le mystère du Saint-Esprit.

La *Revue catholique des idées et des faits* (Bruxelles, III, n° 48) a reproduit la brillante conférence que le R. P. Martin a prononcée dans la capitale belge devant l'élite de la société bruxelloise, à la tribune des grandes conférences catholiques, le 13 février 1924. A l'amour par l'amour ; par un amour d'enfant à un amour de géant, tel fut le sujet que l'orateur traita avec une élévation de pensée et une précision de termes également admirables.

Le P. IGNACE BEAUFAYS, O. F. M., a fait imprimer une conférence donnée à Bruxelles sur la Bienheureuse sous le titre : *Rayonnement d'une âme virginale* (Bruxelles, 1923), 32 pp. Elle raconte, en les commentant brièvement, les faits saillants de la vie de Thérèse ; quelques erreurs de détail déparent ces pages.

Qu'il me soit permis de signaler ici *La Bienheureuse petite Thérèse* (Bruges, 1924, 50 pp.), trois sermons prêchés, en 1923, dans des Carmels Belges par le P. LÉON, des Carmes déchaussés, sur la vie, la voie et la mission de la Bienheureuse.

La poésie et les arts se sont emparés aussi de la petite Thérèse, sujet poétique s'il en fut, pour lui tresser des couronnes.

Le R. P. Florent de l'Enfant-Jésus, Carme déchaussé espagnol, a permis aux religieuses Carmélites de Caïfa, en Terre-Sainte, de traduire de l'espagnol (Burgos, 1920) en vers français quelques *Épisodes rimés* de l'*Histoire d'une âme* (Avignon, 1922), 100 pp. Poésies fraîches et naïves.

Maurice Brillant a offert à Thérèse, dans sa *Cantilène pour une Jeune Sainte* (Paris 1923), 44 pp., quelques poésies écrites, dit-il, en « *vers décoratifs* » (p. VIII). Ces vers n'ont rien de classique, pas plus que les illustrations de Maurice Denis qui décorent le volume ; les vers, pur cliquetis de mots, sont libres, et les gravures s'inspirent de l'école symbolique.

Un petit opuscule a été édité à Lisieux contenant *10 Cantiques populaires en l'honneur de la Bienheureuse petite Thérèse* (Bar-le-Duc, 1923). L'un des cantiques, le plus beau à notre avis, composé par la R. Mère Isabelle du Sacré-Cœur, du Carmel de Lisieux, et mis en musique par R. P. Comte, des Prêtres du Sacré-Cœur, a été édité séparément (Bar-le-Duc, 1923).

Dans ce concert d'hommages à la chère vierge de Lisieux, l'art scénique est représenté par *L'Ame de Thérèse*, drame religieux en un acte en vers, par l'auteur de « *Lui* » (Lyon, 1923), 48 pp. Thérèse y est montrée, en jeune fille de 14 ans, avant son entrée au Carmel et enseignant, à ses sœurs et à ses cousines sa petite voie de confiance et d'amour.

Parmi les œuvres de piété, notons enfin le petit livre de Olivier Lefranc : *Le Chemin de la Croix fait avec la Bienheureuse Thérèse* (Lyon, 1915).

* * *

Outre ces ouvrages, il ne sera pas inutile de signaler les revues et articles de revues qui ont été publiés en vue de faire mieux connaître la Bienheureuse dans le grand public. *Le journal du Pèlerin* de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus paraît à Lisieux depuis le mois de juin 1923 ; il est hebdomadaire ou bi-hebdomadaire, d'après les époques. En Belgique, le *Messager de Sainte-Thérèse*, Revue des PP. Carmes déchaussés de Flandre, a pris, depuis le mois d'octobre 1923, le titre de « *Messager de la grande et la petite Thérèse* ». Ces deux Revues donnent régulièrement tous les renseignements qui intéressent le culte de la Bienheureuse. Le *Messager* a commencé en mai

1923 la publication d'une esquisse biographique par le R. P. Léon, O. C. D.

Il serait impossible de signaler tous les articles qui ont été publiés avant et surtout depuis la béatification de la petite Thérèse dans les revues catholiques. En est-il une seule qui n'ait parlé d'elle? Tous les journaux du monde entier ont donné des relations de la translation de ses reliques (26 mars 1923), de sa béatification et des fêtes du triduum célébrées à Lisieux. Même les feuilles anticléricales n'ont pu s'empêcher de parler de ces événements, et quelques-unes mêmes, tel *Le Matin* de Paris, l'a fait avec une touche que n'aurait pas désavouée une main catholique. Les articles principaux sont les suivants :

Les *Études* des RR. PP. Jésuites ont donné, en mai 1923, un article de belle allure sur la nouvelle Bienheureuse par L. Théolier. — De même les *Cahiers Catholiques* des 25 mai et 25 juin ont publié des articles signés Ruel. Quelques erreurs se sont glissées dans ces articles d'ailleurs conçus dans le meilleurs esprit; elles ont été relevées, sur des indications du Carmel de Lisieux lui-même, dans le *Messager de sainte Thérèse* (1923, p. 213). — La *Revue générale Belge* a édité, dans son n° du 15 septembre 1923, un article remarquable de M. l'abbé Schyrgens.

L'aimable Sainte de Lisieux, dont le sourire devrait désarmer toutes les haines, a rencontré aussi ses détracteurs, et, pour être complet, nous ne voulons pas passer sous silence deux attaques qui se sont produites contre elle. La première est venue de M. Edmond Cazal, le triste auteur du volume intitulé : *Sainte Thérèse* (Paris, 1921), dans lequel il a réussi, disait le R. P. Lucien Roure, S. J., « à parler avec vulgarité d'un des plus beaux sujets qu'il soit donné à un écrivain de traiter » (*Études*, 5 avril 1921). L'ouvrage a été mis à l'Index. Dans la deuxième partie de son livre, M. Cazal consacre un chapitre à notre Bienheureuse. L'écrivain, avec une audace renversante, ne croit pas à l'authenticité de l'*Histoire d'une âme*; la popularité qui entoure notre Bienheureuse est factice; elle est le fait du clergé français qui, jaloux de la gloire de l'Espagne, veut une sainte française qui égale et surpasse en gloire et en valeur de rapport (*sic*) la carmélite espagnole! N'oubliez pas que

M. Cazal se donne le titre d'historien. Mais, c'est déjà lui faire trop d'honneur que de citer ces aberrations.

Dans la Revue protestante *Le Christianisme au XX^e siècle* (novembre 1923), M. Dombre a épanché quelques remarques aigres-douces contre la Bienheureuse. Sœur Thérèse, pour lui, est « une mystique pour midinettes »; il critique sa voie d'Enfance spirituelle. Le R. P. Dudon, S. J., a fait justice de ces critiques dans les *Études* (5 février 1924). L'humilité et la simplicité, ces vertus si catholiques, parce que si parfaitement évangéliques, ne sauraient évidemment plaire à l'orgueil du monde ni aux partisans du « libre examen ».

***

Les publications des œuvres de la B^se Thérèse de l'Enfant-Jésus, ou d'autres œuvres originales, dans les *langues étrangères*, sont au moins aussi nombreuses que celles que nous venons de relever pour la France. Une nomenclature générale n'entre pas dans le cadre de cet article.

L'*Histoire d'une âme* est traduite dans toutes les langues.

En Angleterre et aux État-Unis notamment, les éditions ont été rapidement enlevées. Signalons celles de 1901, 1904 et 1914 par Dziewicki (Londres) et la grande édition de 1913, préfacée par Son Ém. le Cardinal Bourne. — L'on a encore traduit ses *Pensées* (Dublin, 1914; New-York, 1922), un *Choix de pétales de Roses* (Calcutta, 1915), ses *Poésies* (Boston, 1918), le livre du P. Carbonel (London, 1918), l'ouvrage de *Mgr de Teil*, etc. — Les articles de revues sont innombrables. Je cite la revue américaine : *The little Flower Magazine* (Oklahoma), et la revue irlandaise *The little Flower*, depuis 1917.

En langue néerlandaise, la première traduction de l'*Histoire d'une âme* date de 1905; elle fut éditée à Bois-le-Duc par le R. P. Pierre-Thomas Hikspoors, Carme chaussé. — Une seconde édition fut faite en Belgique par le R. P. Antoine, Carme déchaussé, imprimée à Puers en 1910 et rééditée en 1923 (Bruges). — Le R. P. Henri de la Sainte-Famille, C. D., missionnaire apostolique aux Indes (séminaire de Quilon), prépare une édition complète des œuvres pour la canonisation de notre Bienheureuse. — Un groupe de religieuses a traduit aussi les *poésies* (Amsterdam, 1916, 294 pages). — Le R. P. Célestin de

Saint-Joseph, C. D., a publié quatre panégyriques de la petite Thérèse (Gand, 1924). — Depuis janvier 1924, les Carmes déchaussés de Hollande éditent une revue mensuelle en l'honneur de la Bse Thérèse (*Rozengaarde ter eer der Gelukz. Theresia van het Kind-Jesus*) à Geleen, à l'exemple de leurs confrères de Flandre qui ont une édition flamande du *Messager* mentionné plus haut. — Les traductions des petites *vies populaires* et d'autres opuscules, particulièrement de la *Petite Thérèse* du P. Carbonel, ont été répandues à profusion en Belgique flamande et en Hollande grâce aux soins des *Carmélites de Gand*. — Citons enfin, parmi bien d'autres, le Dr A. Fierens, écrivain délicat, qui consacra quelques pages émues à Thérèse dans *Vrouwenbeelden* (Grimbergen, 1913).

En Italie, outre la traduction de l'*Histoire d'une âme* (Turin, 1923), le R. P. Stanislas, C. D., a fait paraître *Piccola Teresa di Lisieux* (Milan, 1923), et le R. P. François de Sales, C. D., un *Breve Compendio della Vita*, etc. (Rome, 1923).

En Espagne, *Historia de un Alma*, par le P. Romuald, O. C. D., eut plusieurs éditions (Burgos, 1911, 1912, 1923); *Una Rosa Deshojada* aussi (Barcelone, 1912, 1923), outre les œuvres de propagande et les articles de Revues. Le R. P. Romuald a traduit aussi l'ouvrage de Mgr de Teil ; M. L. F., tertiaire du Carmel, a traduit le livre du R. P. Carbonel (Barcelone, 1924).

Signalons encore deux revues en l'honneur de la Bienheureuse : *Lluvia di Rosas*, éditée par les PP. Carmes de Barcelone, 1923; *Messageiro da B. Teresinho do M. Jesus*, par les PP. Carmes de Rio de Janeiro (Brésil), 1923.

En Allemagne et en Autriche, malgré les dissentiments que la guerre et l'après-guerre ont mis dans les esprits et dans les cœurs, la petite sainte française apparaît comme un ange de paix. L'*Histoire d'une âme* y a paru en éditions de luxe et en éditions populaires, de même que les petites Vies de propagande et d'autres opuscules, dont plusieurs originales. Il existe même (à Baden) une revue hebdomadaire en l'honneur de la Bse Thérèse, sous le titre de *Rosenhaim*, dirigée par M. Mut. — Le R. P. Simon Schmitt, des Carmes chaussés, a écrit *Die Selige Theresia* (Bamberg, 1923).

*
* *

On le voit, par ce sobre exposé, qui ne prétend point être

complet, tant s'en faut, la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui ne cherchait qu'à rester cachée, est montée au contraire comme un météore au firmament de l'Église. Celui qui s'impose la tâche de relever ce qui a été publié sur elle se trouve débordé, incapable de suivre cette marée montante d'œuvres diverses. L'on nous a dit que cette popularité est factice et qu'elle était l'effet d'une propagande conduite avec art et persévérance. Eh bien! écartez le surnaturel de la vie de Thérèse, et il ne reste plus rien d'elle ; elle doit apparaître et disparaître, semblable à un léger nuage chassé par la brise. Écartez l'influence de Dieu dans ce culte universel qui l'environne, et vous n'expliquerez plus l'admiration du monde pour cette enfant humble et naïve. Mais non ! « Dans cette circonstance, a dit le Pape Pie X, lors de la lecture du décret sur les miracles, le 30 janvier 1923, la voix de Dieu a retenti d'accord avec la voix du peuple; la voix de Dieu a précédé dans la préparation de l'âme de choix de la petite Thérèse; la voix du peuple a suivi dans le concert immédiat de prières, dans ces pèlerinages qui se sont produits; ensuite, s'est manifestée la voix puissante des miracles. Le Seigneur l'avait prédit : « La « voix de Dieu éclate avec force et majesté ! » (Ps. XXVIII). Oui ! dans cette glorification de Thérèse nous admirons l'œuvre de Dieu, l'amour de Dieu qui se manifeste encore une fois, pour le salut sinon du monde, du moins pour celui des âmes de bonne volonté.

Gand, 11 avril 1924.

P. Léon de St-Joachim, O. C. D.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Felix, episc. Forojul.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin. — Ligugé (Vienne)